

JOURNAL DU THÉATRE

***Dans ce** numéro :*

THÉATRE DE L'ATELIER

LES OISEAUX DE LUNE

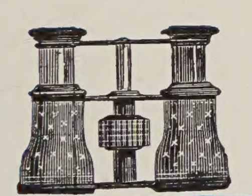
Pièce en quatre actes de **Marcel AYMÉ**

★

BILLETS DOUX

Un acte de **Claude des PRESLES**

★



THÉATRE ET DÉCENTRALISATION

par MORVAN-LEBESQUE

JEAN COLIN

N° 135 ★ 39, rue de Châteaudun ★ Paris (9e)



Madeleine BARBULEE, Jacques DUBY
VALENTIN : *« Tenez, Madame Bobignot, si vous voulez passer dans mon bureau... »*



Jacques DUBY
VALENTIN : *« Que voulez-vous, il n'y avait pas autre chose à faire. »*

Quelques scènes de « LES OISEAUX DE LUNE »

Photos BERNAND.



Jacques DUBY, Pascale DE BOYSSON
ELISA : *« Gaston et Jean-Pierre changés en escargots ! C'est épouvantable ! »*

Jacques DUBY, Camille GUÉRINI, Lucien HUBERT
CHABERT : *« Si ma femme voit des étrangers, elle n'osera jamais venir picorer les graines. »*

THÉATRE
DE L'ATELIER

Pièce en quatre actes
de Marcel AYME

Décor et costumes
de Jacques NOEL

Mise en scène
d'André BARSACQ

LES OISEAUX DE LUNE

DISTRIBUTION

PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE

CHABERT	Camille GUÉRINI
MARTINON	Jacques CHARBY
Madame MARTINON	Colette PROUST
ÉLISA	Pascale DE BOYSSON
DUPERRIER	Jean ROQUELLE
VALENTIN	Jacques DUBY
Madame CHABERT	Renée S. PASSEUR
SYLVIE	Françoise RASQUIN
Madame BOBIGNOT	Madeleine BARBULÉE
ARIANE	Gisèle TOURET
ARBELIN	Jean-Loup PHILIPPE
MALFRIN	Marcel PÉRÈS
GRINDET	Marc EYRAUD
PÉRISSON	Lucien HUBERT
ÉTIENNE	Daniel GOLDENBERG
MARTINE	Jacqueline DANNO
L'INSPECTEUR D'ACADEMIE	Paul BARRAL
L'INSPECTEUR GÉNÉRAL	Henry GAULTIER
MORIN	Jacques RISPAL
SELIGMANN	Alain MAILLET
LES ÉLÈVES	

✶

La première représentation a eu lieu au Théâtre de l'Atelier le jeudi 15 décembre 1955

LES OISEAUX DE LUNE

ACTE I

Le bureau d'Alexandre Chabert, directeur d'une boîte à bachot.

Chabert se tient debout derrière son fauteuil, tandis que s'avancent Mme Martinon, quarante ans, et son fils, dix-huit ans.

CHABERT. — Madame, veuillez vous asseoir. Jeune homme, prenez place. (*Tout le monde s'assied.*) Voilà donc ce grand garçon qui a eu la malchance d'échouer à son examen.

MARTINON. — Y a pas eu de malchance, j'étais nul en tout.

MADAME MARTINON. — Raoul, mon chéri, ne fais pas ta mauvaise tête. (*A Chabert.*) Mon fils n'a jamais été un très bon élève, mais de là à dire qu'il était nul, il y a loin.

CHABERT. — Madame, j'ai trop l'habitude des jeunes gens pour n'avoir pas déjà compris le cas de votre fils. Tout à l'heure encore, j'ai examiné ses notes de l'année, que vous m'avez fait parvenir dans votre dernière lettre avec les appréciations de ses professeurs.

MARTINON. — Elles sont fraîches, les appréciations. C'est comme les notes, y a de quoi se marrer.

MADAME MARTINON. — Raoul, mon amour, n'interromps pas Monsieur le Directeur.

CHABERT. — J'ai pu me rendre compte que ce garçon-là, dans toutes les matières du programme, possède des connaissances très réelles, mais éparpillées et n'ayant pas entre elles ce lien qui en fait un tout efficace (*Solennel.*) je veux dire : une culture. Pour combler ces lacunes, notre établissement a mis au point une méthode pédagogique inspirée des plus modernes techniques américaines et, je dois le dire, de certaines expériences tentées en Russie soviétique.

MADAME MARTINON, *avec ravissement.* — Tu entends, Raoul ! En Russie soviétique !

MARTINON. — Et alors ?

CHABERT. — Telle est la renommée de notre enseignement que nous accueillons des élèves de tous les coins de France. La somme de labeur indispensable à la réussite est assurée par un climat de joie studieuse, mais sachant s'adapter à chaque individu qu'elle tient serré comme dans un corset.

MARTINON. — Un corset ? Permettez que je ricane. C'était la mode au temps de ma grand-mère.

MADAME MARTINON. — Raoul ! (*A Chabert.*) Veuillez l'excuser, il est très espiègle. (*A Raoul.*) Sois sérieux, mon grand.

MARTINON. — Sérieux ? Je t'écoute. A moi le labeur et la discipline et les vacances dans un corset pendant que toi, tu seras sur la Côte d'Azur avec Larmentier. Maintenant, j'ai compris. On boucle bébé pour aller se blottir dans les bras de son Jules.

MADAME MARTINON. — Mon enfant chéri, tu crucifies ta petite maman. Je n'avais en vue que ton intérêt, je suis prête à le jurer sur la tombe de ton père. Quant à Larmentier, comment peux-tu croire... ? Non, c'est trop bête.

CHABERT. — Madame, permettez à un père et à un éducateur de tenir à ce garnement le langage qui convient.

MARTINON. — Monsieur le Directeur, vous essoufflez pas. Vous allez me parler de mon avenir.

CHABERT. — Non, mais je vous parlerai des égards qu'un fils doit à sa mère.

MARTINON. — C'est bon, dites-le tout de suite. Vous prenez parti pour l'amant de ma mère. Jolie moralité !

MADAME MARTINON. — Non, Raoul, non !... Monsieur le Directeur, je suis confuse... Mon fils...

CHABERT, *éclatant.* — Vous êtes mille fois plus coupable que lui ! La muflerie de ce voyou a au moins l'excuse de votre faiblesse.

MADAME MARTINON. — Oh ! Tu entends, Raoul. Ma faiblesse... toujours ma faiblesse... Moi qui ai... moi qui ai tout fait... (*Elle sanglote, le visage dans son mouchoir.*)

MARTINON. — Ça y est, la voilà dans les larmes. Vous êtes content (*Prenant sa mère par le cou.*) Voyons, maman, ne pleure pas. Pense à ton rimmel. Ne t'occupe pas de ce qu'a dit le vieux mammifère. Maman...

MADAME MARTINON. — Pour... pour ton bien... (*Ses sanglots redoublent.*)

MARTINON. — Ne pleure plus, maman. Je t'assure, tu n'as aucune raison de pleurer. La boîte à bachot, ne suis pas contre. C'est lui qui m'avait mis à ressaut avec son corset. Si je te disais que je vais m'inscrire ? (*A Chabert.*) Les élèves ont le droit de fumer ?

CHABERT, *rogue.* — Pendant les récréations. Mais

n'espérez pas que notre établissement accueille un malotru de votre espèce.

MARTINON. — Soyons calmes. Je vous pardonne.

MADAME MARTINON. — Mon chéri... J'aurais voulu... (*Les sanglots l'étouffent.*)

MARTINON. — N'essaie pas de parler. Ça te chatouille, encore l'émotion. Alors, c'est dit, j'entre dans la boîte tout à l'heure. Fais-moi un sourire et passe-moi ton sac. (*Il prend le sac de sa mère et en retire des billets.*)

CHABERT. — Encore une fois, je ne veux pas de vous dans mon collège.

MARTINON. — Monsieur le Directeur, je suis un autre homme. La douleur d'une mère, y a rien de tel pour vous forger une âme nouvelle. Et maintenant, causons. Voilà cent vingt-cinq mille. Douze billet de dix, un billet de cinq.

(*Chabert prend les billets.*)

Les suppléments seront réglés à la fin de chaque mois, à condition d'être justifiés. On mange à quelle heure ?

CHABERT, *rageur.* — Le déjeuner est à midi.

MARTINON. — Viens, maman, je te reconduis à la gare. (*Il entraîne sa mère toujours sanglotante.*) Mes respects, Monsieur le Directeur. (*Il sort avec sa mère.*)

CHABERT, *seul.* — Ah ! ce métier de marchands de soupe ! Il me rendra enragé ! Dire que je perds ce qui me reste de vie pour des cancrelats de cet acabit !

(*Entre Elisa par la porte du fond. C'est une femme de trente-trois ans, vêtue sévèrement, qu'on serait tenté de prendre pour une vieille fille. Son visage qui ne sait être que sérieux trahit une certaine anxiété.*)

ELISA. — L'électricien qui travaille au dortoir demande que tu montes le voir.

CHABERT. — Est-ce que tu as lu Platon ?

ELISA. — Je pense que tu le sais puisque c'est toi qui m'as obligée à le lire.

CHABERT. — Eh bien, mon enfant, remercie ton père. Moi qui ai passé la soixantaine, moi qui ai enseigné la philosophie pendant trente-cinq ans aux élèves des lycées, je n'ai jamais lu Platon.

ELISA. — Tu en souffres ?

CHABERT. — J'en souffre. Note que je suis encore capable, sans aucune préparation, de faire une série de douze conférences sur Platon, mais je ne l'ai jamais connu que par des commentateurs, des intermédiaires, des ouvrages de cuistres et je traîne le regret de n'avoir pas eu avec lui un commerce plus direct. Toute ma vie, je me suis promis de le lire quand j'aurais pris ma retraite, mais l'âge de la retraite est arrivé et j'ai dû prendre la direction de cette sale boîte à décrasser les cancres, si bien que je mourrai sans avoir lu Platon. Tu verras ce que je te dis.

ELISA. — Puisque tu détestes le métier que tu fais, pourquoi ne pas l'abandonner ?

CHABERT. — Pourquoi ? Et tes sœurs, alors ? Tes deux idiotes de sœurs mariées à des ahuris qui leur font des enfants comme à coups de manivelle et sont incapables de nourrir leur progéniture. Et ta mère qui n'a en tête que d'acheter de nouvelles toilettes. Que deviendrait tout ce monde-là si je me mettais à lire Platon ?

ELISA. — Les maris de mes sœurs travailleraient un peu plus, voilà tout. Et maman n'achèterait pas de robes.

CHABERT. — Et ton propre mari, as-tu pensé à ce qu'il deviendrait ? C'est parce que je suis le directeur qu'il occupe ici un poste de surveillant général en attendant d'avoir fini ses études.

ELISA. — Valentin ferait autre chose. A propos, je voudrais te parler de lui.

CHABERT. — Ah ! Eh bien, moi aussi j'ai à te parler de Valentin.

ELISA. — Qu'avais-tu à me dire ?

CHABERT. — Et toi ?

ELISA. — Je voulais..., mais laisse-moi d'abord te poser une question. Comment me trouves-tu ?

CHABERT. — Je ne comprends pas.

ELISA. — Comment me trouves-tu physiquement ?

CHABERT. — Bien, très bien. Distinction, sérieux, intelligence...

ELISA. — Bref, aucun charme, aucun sex-appeal. Non, ne proteste pas, je sais à quoi m'en tenir. Il y a quinze ans que maman ne cesse de me répéter que je n'ai aucune chance de plaire, que je suis plate, que je suis sèche, sans attrait.

CHABERT. — Ta mère a eu tort. Il se peut que les natures d'homme un peu épaisses soient attirées par les redondances. Mais les suffrages des civilisés, des intellectuels en particulier, vont à des formes plus spiritualisées.

ELISA. — Je ne crois pas un mot de ce que tu dis. Tiens, je voudrais être la bouchère de la rue de Paris, avoir sa gorge lourde, la chute de ses reins, avoir son mollet cambré et son ventre chaud, et sentir enfin sur moi tous ces regards d'hommes qui enserrent les hanches, qui pèsent au jarret, au corsage, et qui font fumer la peau sous la robe. Mais regarde-moi (*Tournant sur elle-même.*) regarde ta fille aînée et sois franc. N'ai-je pas l'air d'une vieille fille que Valentin aurait épousée par distraction ?

CHABERT. — Elisa, tu finiras par me fâcher. Tu prends un mauvais plaisir à te diminuer à tes propres yeux et pourquoi ? Parce que ton mari est un peu plus jeune que toi.

ELISA. — Plus jeune ? Je crois bien. Il a presque six ans de moins que moi.

CHABERT. — La belle affaire ! Il n'y a là rien qui vaille de t'inquiéter. Ah ! que n'ai-je six ans de moins que ma femme ! Mon ménage en irait autrement et je ne serais pas la risée de la ville.

ELISA. — Tu souhaitais, m'as-tu dit, m'entretenir de Valentin.

CHABERT. — Eh bien, voilà ! Au début de votre mariage, Valentin s'est acquitté très convenablement de ses fonctions de surveillant général, mais depuis deux mois...

(*On frappe à la porte.*)

Surtout, ne répète, ni à ton mari ni à personne que je n'ai pas lu Platon.

ELISA. — Bien sûr.

CHABERT. — Entrez.

(*Entre l'élève Duperrier.*)

DUPERRIER. — Monsieur le Directeur. Madame.

CHABERT. — Ah ! C'est vous, Duperrier. Encore vous. Sachez-le, j'ai par-dessus la tête de vos incartades. Hier après-midi, au cours de mathématiques, vous avez traité Monsieur Bobignot de vieux boulingrin. Est-ce exact ?

DUPERRIER. — Oui, Monsieur le Directeur, mais voilà ce qui s'était passé : Monsieur Bobignot...

CHABERT. — Duperrier, je ne veux savoir qu'une chose, c'est que vous avez traité votre professeur de vieux boulingrin. Vous rendez-vous compte au moins, de la gravité de votre cas ?

DUPERRIER. — Si Monsieur Bobignot n'avait pas commencé...

CHABERT. — Le qualificatif de vieux est déjà une irrévérence. Quant à boulingrin... Au fait, quel rapport a pu s'établir dans votre esprit entre le boulingrin et la personne de Monsieur Bobignot ? (*Geste d'ignorance de Duperrier.*) Et d'abord, que savez-vous du boulingrin ?

DUPERRIER. — Le boulingrin ? (*Un temps.*) Le boulingrin, c'est un quadrupède... un quadrupède... (*Silence.*)

CHABERT. — Ainsi, Duperrier, voilà toute votre connaissance du boulingrin ? Vous ne savez rien de son habitat et vous ignorez jusqu'à la couleur de son pelage. Le boulingrin... Elisa, veux-tu prendre le dictionnaire et instruire Duperrier des caractéristiques du boulingrin.

ELISA. — Je pense que c'est bien inutile.

CHABERT. — Si ! Si ! J'y tiens !

ELISA. — Alors, je me passerai du dictionnaire. Boulingrin est dérivé d'un mot anglais et désigne tout simplement une pelouse.

CHABERT, *d'abord interdit, il se ressaisit.* — Tu penses bien que je ne l'ignorais pas, mais je l'ai laissé s'enferrer. (*Furieux, à Duperrier.*) Vous entendez ? Vous avez traité votre professeur de vieille pelouse ! Vous allez m'accompagner dans la classe de Monsieur Bobignot et lui présenterez publiquement vos excuses.

DUPERRIER. — Monsieur le Directeur, je regrette, mais ce que vous me demandez n'est pas possible.

CHABERT. — Ah ! Vous refusez ?

DUPERRIER. — Je ne refuse pas, mais Monsieur Bobignot n'est pas venu ce matin.

CHABERT. — Pas venu ? Ah... ça... Vous pouvez disposer, Duperrier. Nous réexaminerons votre affaire quand Monsieur Bobignot sera rentré.

DUPERRIER. — Monsieur le Directeur, Madame. (*Il sort.*)

CHABERT, *à Elisa.* — C'est trop fort. Appelle Valentin.

ELISA. — Je ne sais pas s'il est là. Tout à l'heure, il n'y était pas. (*Ouvrant la porte du fond.*) Ah ! Valentin, papa te demande.

(*Entre Valentin, vingt-trois ans, un peu lunaire.*)

CHABERT. — Qu'est-ce que ça veut dire ? Bobignot n'est pas venu faire son cours et c'est par un élève que je l'apprends ! Vous n'étiez donc pas au courant ?

VALENTIN. — Si j'étais au courant ? C'est-à-dire... Non, bien sûr.

CHABERT. — Comment, non ? Mais c'est votre devoir d'être informé de l'absence d'un professeur. Ainsi, vous n'étiez pas dans la cour, à huit heures ?

VALENTIN. — Non... J'ai oublié.

CHABERT. — Vous avez oublié ? Non, écoutez, Valentin, je vous aime bien, mais il y a là quelque chose qui ne va pas. Justement, je disais tout à l'heure à Elisa ou plutôt, j'allais lui dire que depuis deux mois, vous vous désintéressez carrément de vos fonctions de surveillant général.

VALENTIN. — Je vous assure que non. Je vous assure que j'ai au contraire le désir de bien faire mon travail, mais... je ne peux pas.

CHABERT. — Valentin, parlez-moi franchement. Le métier vous déplaît ?

VALENTIN. — Non. J'irai pas jusqu'à dire qu'il est exaltant, mais c'est un métier d'attente très acceptable.

CHABERT. — Alors, qu'est-ce qui vous empêche d'accomplir votre travail ?

VALENTIN. — Eh bien voilà. Je... (*Silence.*) Mais ce que j'ai à vous dire ne va pas manquer de vous paraître absurde.

CHABERT. — Vous savez, Valentin, que vous pouvez compter sur mon affection. Quant à Elisa...

ELISA. — Quelles que soient tes confidences, elles ne peuvent être pour moi qu'un soulagement.

VALENTIN, *après un silence.* — Tout a commencé par la lecture des œuvres de Jules Verne et de la comtesse de Ségur. Je crois vous l'avoir déjà dit, j'ai eu une enfance un peu triste, sans affection, sans jeux, sans lectures non plus. Il y a trois mois, en lisant Jules Verne et la comtesse, j'ai enfin découvert le monde avec les yeux et la sensibilité de l'enfance. (*Regard inquiet vers Chabert.*)

CHABERT, *tandis qu'Elisa acquiesce d'un signe.* — Je vous écoute.

VALENTIN. — Ces lectures ne m'ont rien appris de positif, mais par les chemins de l'enfance retrouvée, elles m'ont amené à découvrir certaines dispositions contemplatives que, sans le savoir, je portais en moi. C'est ainsi que je suis parvenu très vite à connaître une région de l'être où l'esprit, délivré des simplifications de la pensée, se trouve en communion avec l'univers et, dans une faible mesure, dispose de la matière et même de la vie.

CHABERT, *réprobateur.* — J'imagine quelles sont à présent vos lectures et comment elles vous détournent de vos occupations.

VALENTIN. — Vous vous trompez. Je ne lis pas les auteurs ésotériques et je suis d'ailleurs trop absorbé en moi-même pour lire quoi que ce soit.

CHABERT. — En tout cas, mon garçon, méfiez-vous de l'étude des prétendues sciences occultes. C'est un raccourci trompeur que vous propose la soif de connaître et qui est déjà une démission de l'esprit.

VALENTIN. — Pour moi, il n'est pas question de sciences occultes. Il n'y a qu'une expérience personnelle, incommunicable, mais dont les résultats sont tangibles. Tenez, regardez ce presse-papier sur votre bureau.

(*Chabert et Elisa regardent le presse-papier qui s'élève lentement dans les airs et revient se poser sur le bureau. Stupéfaits, ils regardent encore l'objet lorsque Mme Chabert entre par la porte de gauche. C'est une femme de plus de cinquante ans ayant conservé, en dépit d'un léger embonpoint, une ligne élégante. Grâce à sa voilette en cage à mouche, son visage a même une certaine jeunesse.*)

MADAME CHABERT. — Vous avez des mines consternées. Qu'est-ce qui vous arrive ?

CHABERT. — J'étais en train de penser à l'avenir de la science.

MADAME CHABERT. — Et mon gendre, à quoi pense-t-il, lui ?

ELISA. — Papa, je te rappelle que l'électricien t'attend au dortoir.

CHABERT. — Oui. Ce n'est pas pressé.

ELISA. — Il a besoin de ta décision pour savoir comment continuer son travail. Viens.

(*Elisa et Charbert sortent.*)

MADAME CHABERT. — Mon cher Valentin, quel bonheur de vous trouver là. Depuis quelque temps, je n'arrive pas à être seule avec vous et j'ai tant de choses à vous dire.

VALENTIN. — A moi en particulier ?

MADAME CHABERT. — Oui, et des choses qui ne

peuvent être dites qu'en tête à tête et dans un murmure, dans un souffle. Ne vous éloignez pas. Ne détournez pas votre regard du mien. On dirait que vous avez peur de lire dans mes yeux.

VALENTIN. — Non, maman, pas du tout, mais j'ai un travail urgent.

MADAME CHABERT. — Vous avez une figure d'ange, Valentin. Venez près de moi, plus près.

VALENTIN. — Maman, excusez-moi, mais...

MADAME CHABERT. — Valentin, je vous interdis de m'appeler maman. Il suffit d'un mot comme celui-là pour séparer deux êtres, pour violer et dénaturer la vérité de leur sentiments. Appelez-moi Armandine.

VALENTIN. — Que je vous appelle par votre prénom ? Mais pourquoi ?

MADAME CHABERT. — Ne prenez pas votre air ingénu. Il me donne envie de mordre. Valentin, auriez-vous un amour en tête ?

VALENTIN. — J'ai toujours beaucoup aimé Elisa.

MADAME CHABERT. — Je ne parle pas d'Elisa. Hier soir, quand je suis entrée dans le bureau de la secrétaire, vous étiez assis tout près d'elle et tous les deux, vous vous êtes empourprés. Sylvie était même si émue qu'elle n'a pas pu me répondre.

VALENTIN, *se troublant.* — Mais non... Sylvie et moi... au contraire... N'allez pas supposer...

MADAME CHABERT. — Mon pauvre ami, vous bégayez. Donc, me voilà fixée. Demain, votre Sylvie sera flanquée à la porte du collège.

VALENTIN. — Ce serait indigne ! Si elle est congédiée, elle sera sans travail, elle devra interrompre ses études et subir un affront qu'elle n'a pas mérité. Mais mon beau-père ne le permettra pas.

MADAME CHABERT. — Votre beau-père fait ce que je veux. Mais si vous tenez vraiment à ce que Sylvie garde son emploi, je lui laisse une chance. Venez ce soir à onze heures me retrouver dans ma chambre. Si vous venez...

(*Entrent Chabert et Elisa.*)

(*A Chabert et à Elisa.*) Comment trouvez-vous mon chapeau ? (*Silence.*) On dirait qu'il ne vous plaît pas.

ELISA. — Si tu as voulu attirer l'attention sur toi, tu as réussi.

MADAME CHABERT. — J'étais sûre qu'il te déplairait. (*A Valentin.*) Parce qu'elle s'habille comme la bonne d'un curé, ma fille aînée supporte mal que je sois restée jeune.

VALENTIN. — S'il vous plaît, maman, laissez ma femme tranquille.

ELISA. — Si je m'habille comme la bonne d'un curé, c'est toi qui l'as voulu et avec quelle persévérance ! Dieu merci, depuis mon mariage, je suis libre de choisir mes robes, mais je me suis mariée trop tard pour avoir le goût de rien changer à l'accoutrement que tu m'as imposé pendant tant d'années.

CHABERT. — C'est pourtant vrai qu'elle a pris soin de t'habiller aussi mal que possible. Je ne m'en étais jamais avisé.

MADAME CHABERT. — Je l'ai habillée comme j'ai pu et je me suis toujours efforcée de le faire à son avantage qui est de passer inaperçue.

ELISA. — Ta tendresse de mère ne t'aveugle pas sur mon compte. Puisses-tu n'avoir pas la même lucidité en consultant ton miroir. L'approche de la soixantaine doit être une rude épreuve pour les femmes lucides, surtout quand elles ont gardé la jeunesse du cœur.

MADAME CHABERT. — Sale bête ! Tu sais parfaitement que je suis très loin d'avoir soixante ans.

CHABERT. — Hé ! Voyons, nous nous sommes mariés l'année où j'ai passé ma licence, c'est-à-dire en... voyons...

MADAME CHABERT. — Tu ne vas pas nous parler encore de ta carrière universitaire. Je n'ai d'ailleurs pas le temps de t'écouter. Je suis venue te demander de l'argent. Il me faut soixante-quinze mille francs.

CHABERT. — Tu es folle ! Comme si j'avais soixante-quinze mille francs !

MADAME CHABERT. — Tu les as.

CHABERT. — Je t'assure, Armandine...

MADAME CHABERT. — Tu les as. Je sais que tu les as.

CHABERT, *inquiet.* — Comment peux-tu savoir... ?

MADAME CHABERT. — Tu viens d'encaisser cent vingt-cinq mille francs. Ne dis pas non. Je suis sûre que tu as les billets dans ta poche.

CHABERT, *portant la main à sa poche.* — Moi ? (*Il sort les billets de sa poche et laisse éclater sa fureur de s'être découvert aussi facilement.*) Eh bien, non ! Je dis non ! Tu n'auras pas un sou ! J'ai par-dessus la tête de donner toujours de l'argent pour des robes et pour des foutaises qui t'habillent comme un carnaval !

MADAME CHABERT. — Assez, Chabert. Dès qu'il est question d'argent, tu deviens grossier.

CHABERT. — Mais je ne suis pas grossier, je dis...

MADAME CHABERT. — Passons, veux-tu ? Donc, tu as les soixante-quinze mille francs.

CHABERT. — Je les ai... Je les ai sans les avoir, puisque j'en ai besoin pour refaire une partie de l'installation sanitaire.

MADAME CHABERT. — Mais non. Valentin me disait hier soir que l'installation peut très bien aller encore deux ou trois ans.

VALENTIN, *surpris, presque indigné.* — Moi !

MADAME CHABERT. — Souvenez-vous, Valentin, hier soir, dans le petit bureau de Sylvie...

CHABERT, *à Valentin.* — Comment ! Vous avez dit...

MADAME CHABERT, *à Chabert.* — Tu vois bien. (*Prenant les billets dans la main de Chabert, elle en fait le partage.*) Voilà. Cinquante pour toi, soixante-quinze pour moi. Valentin, tout à l'heure, vous m'accompagnerez chez le tailleur. Je veux vous faire faire un complet.

VALENTIN. — Je ne veux pas de complet ! (*Il sort par le fond en claquant la porte.*)

MADAME CHABERT. — Valentin ! J'ai dû le fâcher, lui pourtant si doux, si gentil. Je vais dans son bureau essayer de faire la paix. (*Elle sort par la porte du fond.*)

ELISA. — Je n'en peux plus. Je ne vivrai pas un jour de plus sous le même toit que ma mère. Valentin et moi, nous partirons tout à l'heure.

CHABERT. — Partir ? Mais c'est une folie. Comment vivrez-vous ?

ELISA. — Valentin donnera des leçons, moi aussi et s'il le faut, je ferai des ménages. Tu nous enverras de l'argent.

CHABERT. — De l'argent, c'est bientôt dit, mais entre ta mère et tes sœurs, l'argent ne me tient pas longtemps aux poches. Ma pauvre Elisa, je comprends qu'il t'arrive d'être à bout de nerfs. Depuis trente-six ans que nous sommes mariés, que de patience il m'a fallu et de mansuétude pour ne

pas mettre ta mère en charpie au moins une fois par semaine.

ELISA. — Pourquoi ne t'être pas séparé d'elle ?

CHABERT. — Bien sûr que les raisons ne m'ont pas manqué.

ELISA. — Mais maman était une jolie femme et même à présent, elle a en elle de quoi retenir un mari. Mais à quoi pensent les hommes et comment jugent-ils ? La sincérité d'une femme n'est donc rien pour vous, ni son honnêteté ni son désir de se dévouer qu'il suffise d'une jambe bien tournée et d'une jolie robe pour vous les faire oublier ou même vous en dégoûter ? Papa, réponds-moi.

CHABERT. — Mon enfant, tu n'as pas à envier ta mère, Dieu merci. Tu possèdes des qualités de cœur et une ouverture d'esprit qu'elle n'a certes jamais eues.

ELISA. — Tu ne me réponds pas. Les défauts de ma mère, son égoïsme forcené, sa désinvolture, son absence de scrupules, sa méchanceté et ses... aventures...

CHABERT, *choqué.* — Elisa.

ELISA. — Tous ces défauts ont-ils empêché que tu l'aimes ?

CHABERT. — Hé non, bien sûr. J'en aurai simplement souffert.

ELISA. — Qu'on ne dise pas que l'amour est aveugle, au moins chez les hommes. Ce que leurs seuls yeux découvrent d'une femme, c'est justement ce qui emporte tout. Ah ! c'est à désespérer.

CHABERT, *ému.* — Ma petite fille.

ELISA. — Demande à Valentin ce qu'il pense de ta femme ! (*Elle ouvre la porte du bureau de Valentin et hurle.*) Quelle horreur ! maman ! maman !

CHABERT, *se levant de son fauteuil.* — Quoi ? Que se passe-t-il ?

(*Elisa sort en courant dans le bureau de Valentin.*)

ELISA, *en coulisse.* — Valentin ! (*Cri déchirant.*) Maman !

CHABERT. — Mais qu'est-ce qui est arrivé ?

(*Entre Valentin portant une cage à la main.*)

CHABERT. — Valentin ?

(*Ahuri, effrayé, Valentin le regarde sans répondre.*)

ELISA, *entre en tenant à deux mains et bras tendus la robe de sa mère.* — Parle ! Dis-lui !

VALENTIN, *d'une voix apeurée.* — Je... je viens de changer ma belle-mère en oiseau.

CHABERT. — Qu'est-ce que vous dites ?

VALENTIN. — Eh bien oui, j'ai changé ma belle-mère en oiseau.

CHABERT. — Ce n'est pas vrai.

VALENTIN. — Si.

ELISA. — J'ai vu ! J'ai vu !

CHABERT. — Quoi ? Qu'est-ce que tu as vu ?

ELISA. — J'ai vu fondre tout à coup la forme de maman et ses vêtements s'affaisser sur le plancher. Et j'ai vu ce petit oiseau se débattre dans les plis de sa robe.

CHABERT, *furieux.* — Vous n'imaginez tout de même pas que je vais me laisser prendre à cette mauvaise farce. Je la trouve idiote ! Et vous aussi, tous les deux, je vous trouve idiots !

ELISA. — Pourquoi te mettre en colère, papa ? Tu sais bien que je n'ai pas menti.

VALENTIN, *après un silence, il tend les billets à Chabert.* — Voici les soixante-quinze mille francs.

CHABERT, *prenant les billets.* — C'est donc bien Armandine.

(*Tous trois contemplent la cage en silence.*)

VALENTIN, *un peu gêné.* — Tout s'est passé très vite et sans difficulté. Je me suis assis sur le bras de mon fauteuil, dans une position que l'habitude a rendue particulièrement favorable à mes efforts de concentration. Je l'écoutais tête baissée, les yeux à demi-fermés. Je l'ai encore entendue parler d'une robe, d'un chapeau, et puis j'ai réussi à ne plus rien entendre du tout. Le passage s'est effectué en moins d'une seconde par une opération de l'esprit, aussi simple que de prendre un livre sur la table et de le poser sur un rayon.

ELISA, *s'agenouillant auprès de la cage que Valentin a posée sur une chaise.* — Maman ! Oh ! Elle me regarde ! Voyez, elle me regarde ! Elle approche de ma main ! Elle pose sa petite tête sur mon doigt. Maman ! Maman ! (*Elle sanglote.*)

CHABERT, *se penchant sur la cage.* — Dire que voilà ma femme ! Je n'arrive pas à m'attendrir sur ce petit tas de plumes. Ce qui me gêne le plus, je crois, ce sont ses pattes, si minces, si frêles... Elle qui était si fière de ses cuisses ! Hein, Armandine, tu te souviens ? Armandine, regarde-moi, moi aussi. Allons, Armandine, sois gentille et regarde-moi. Tu tut... tu tut... Armandine... tu tut... tu te tut... Tête de bois ! Vous la voyez qui s'obtine à détourner la tête. Ah ! Tu n'as pas changé !

ELISA. — Ne la brusque pas, tu lui fais peur. Laisse-la. Maman, écoute-moi, je voudrais savoir que tu me pardonnes. J'étais jalouse, mais parce que je t'admirais d'être belle, séduisante, sûre de toi. Je croyais te détester et c'est à moi-même que j'en voulais de ne pas te ressembler. Maman, j'ai tant de peine... Valentin, pourquoi as-tu fait une chose pareille ?

VALENTIN. — Voyons, Elisa, ta mère n'est pas morte. C'est un oiseau qui t'aime, qui pose tendrement sa tête sur ton doigt. Avait-elle jamais eu avec toi ce mouvement d'abandon ?

ELISA. — C'est qu'à présent elle est malheureuse.

VALENTIN. — Pourquoi veux-tu qu'elle soit malheureuse ? C'est tout en elle qui s'est trouvé soudain métamorphosé. Dis-toi bien que son univers n'est plus le nôtre. Désormais, ta mère va vivre sa vie d'oiseau, manger des graines, des insectes, dormir, chanter, que sais-je ?

CHABERT. — Je me demande si elle est restée coquette.

VALENTIN. — Pourquoi non ? Le désir de plaire est commun à la plupart des femelles, mais rassurez-vous. Quand la saison sera venue, nous lui chercherons un mâle.

CHABERT. — Quoi ! Vous voulez... Ah ! non, Valentin, non ! Je ne supporterai pas qu'Armandine, sous mon propre toit... non et non !

VALENTIN. — La saison des amours est encore loin et nous aurons le temps d'en reparler, mais j'en suis sûr, vous ne voudrez pas empêcher cette petite bête de se rendre à l'appel de la nature. Allez-vous être jaloux d'un oiseau ?

CHABERT. — Il ne s'agit pas ici de jalousie, mais de respect humain et je m'avise tout d'un coup que vous en manquez singulièrement. Il faut même que je me sois trouvé en grand désarroi pour ne m'être pas indigné de vos façons d'agir. Tout me heurte dans cette aventure, mais ce qui me gêne peut-être le plus est que vous la considériez aussi tranquillement. Et d'abord, de quel droit avez-vous changé ma femme en oiseau ?

VALENTIN. — J'ai eu tort, certainement, mais j'était peiné, irrité, par l'attitude qu'avait eue ma belle-mère dans votre bureau et, sans du tout penser à en faire justice, l'idée s'est imposée à moi tout à coup d'en finir avec certaines mésententes qui rendaient notre vie familiale de plus en plus inconfortable. En somme, j'ai cédé à une espèce d'inspiration irrésistible. Quant à savoir si j'en avais le droit, j'avoue ne m'être posé aucune question. En fait, la loi n'ayant pas prévu le cas, il semble que le droit soit ici affaire de sentiment.

CHABERT. — Mais ce que vous venez de commettre est un attentat contre la personne humaine !

VALENTIN. — La personne humaine est une notion bien abstraite pour quelqu'un qui est habitué comme je le suis à vivre au cœur des réalités. Ce que je peux dire, c'est que j'ai épargné à ma belle-mère le vieillissement et la décrépitude si pénibles à une jolie femme que le soin de son corps et de son visage occupait avant toute chose. Rappelez-vous, avant-hier, quand nous l'avons surprise au salon, devant la glace, le visage crispé, les yeux durs.

CHABERT, *tapotant la cage.* — Ma pauvre Armandine.

ELISA. — J'aurais eu mal de te voir vieillir, maman.

VALENTIN. — Grâce à moi, elle n'aura pas connu les affres de ce qui était à ses yeux la pire déchéance. A l'heure de dire adieu à la jeunesse, n'importe quelle femme un peu coquette voudrait avoir la chance d'être changée en un bel oiseau.

CHABERT. — Après tout... (*Se tournant vers la porte.*) Qu'est-ce que c'est ?

(*Par la gauche, entre Sylvie, dix-huit ans, jolie, vêtue d'une blouse noire avec col blanc.*)

CHABERT. — Ah ! C'est vous, Sylvie... Vous n'êtes donc pas en classe ?

SYLVIE. — Non, Monsieur le Directeur. Ce matin, Monsieur Bobignot n'est pas venu faire son cours.

CHABERT. — Ah ! C'est vrai, Bobignot. Je n'y pensais plus.

SYLVIE. — Je profite de cette heure de liberté pour mettre à jour les rapports aux parents que j'ai entrepris hier soir. Vous pourrez les signer tout à l'heure.

CHABERT. — Comment, vous avez veillé cette nuit ? C'est trop, mon enfant, c'est beaucoup trop. Les rapports pouvaient attendre encore.

ELISA. — Il fallait me dire que vous étiez en retard, Sylvie, je vous aurais aidée.

SYLVIE. — Oh ! Madame... vous êtes trop bonne... Mais c'est mon travail de secrétariat qui paie ici mes études et mes frais d'entretien.

CHABERT. — C'est entendu, mais vous êtes d'abord une élève et pas des plus brillantes, je vous le rappelle. Pensez qu'il n'y a que deux mois avant l'examen. Vous êtes une élève appliquée, mais d'une intelligence très moyenne.

VALENTIN. — Sylvie est assez bien notée.

SYLVIE. — Hier soir, Monsieur Bobignot m'a dit que j'avais fait de grands progrès.

CHABERT. — Tant mieux, tant mieux, mais ne perdez pas de vue que vous avez peu de facilités pour l'étude et ne donnez pas trop au secrétariat. Allez en paix, mon enfant.

SYLVIE. — Merci, Monsieur le Directeur. (*Fausse sortie.*) J'oubliais. J'étais venue vous dire que Madame Bobignot est là, qui demande à vous voir.

CHABERT. — Faites-la entrer.

(*Sylvie sort.*)

ELISA. — Est-ce que tu comptes garder maman dans ton bureau ?

CHABERT. — Pour l'instant, oui. On verra plus tard. Ah ! quelle histoire... Dites donc, Valentin, il y a quelque chose à quoi vous n'avez pas réfléchi. Maintenant que je n'ai pratiquement plus de femme, je me demande quelle est au juste ma situation. Quand on est marié, on est comptable de son conjoint envers la société. Morte, je suis tenu de produire son cadavre. Vivante, je dois pouvoir la montrer à ses filles, à ses amis, à tous ceux qui la connaissent. Comment vais-je me tirer de là ?

VALENTIN. — On verra bien. L'essentiel est qu'elle soit en vie.

(*Entre Mme Bobignot, soixante ans, bonasse.*)

CHABERT. — Mes hommages, Madame Bobignot. Eh bien ?

MADAME BOBIGNOT. — Ah ! si vous saviez... Bonjour, Madame Elisa... Bonjour, Monsieur Valentin... Comment va Madame Chabert ?

CHABERT. — Merci... merci...

ELISA. — Maman... Maman est à la campagne. Asseyez-vous, Madame Bobignot.

MADAME BOBIGNOT. — Madame Chabert est une bien bonne personne. Et si gaie, si jeune, et toujours des jolies robes. Mais si je vous disais qu'à cause de Madame Chabert, mon mari me fait des reproches. Une femme qui a juste sept ans de moins que toi, il me dit, on croirait que tu es sa grand-mère. Et c'est pourtant vrai.

ELISA. — Chère maman.

CHABERT. — Vous exagérez beaucoup. Mais je dois reconnaître qu'Armandine était d'une jeunesse étonnante.

MADAME BOBIGNOT. — Elle l'est toujours, Monsieur Chabert. C'est bien simple, elle ne change pas.

CHABERT. — Vous avez raison... Alors, qu'arrive-t-il à votre mari ?

MADAME BOBIGNOT. — Je ne sais pas, Monsieur Chabert. Non, je ne sais pas. (*Un temps.*) Mon mari n'est pas rentré chez nous hier soir.

CHABERT. — Dites donc, mais c'est inquiétant. Lui est-il arrivé déjà de passer la nuit dehors ?

MADAME BOBIGNOT. — Jamais, Monsieur Chabert. Je ne dis pas qu'il ne rentrait pas quelquefois à des quatre et cinq heures du matin, mais enfin, il rentrait. Vous savez ce que c'est que les hommes quand la chose les tient, il n'y a guère à les raisonner et moi, d'un certain point de vue, c'est fini, je ne compte plus.

CHABERT. — Oh ! Madame Bobignot !

MADAME BOBIGNOT. — Bien sûr qu'il m'arrive encore de rencontrer des hommes qui me font des yeux drôles, mais c'est rare. Il y a autre chose et ça, je vous le dis entre nous, je sais que ça ne sortira pas de l'enseignement, mais moi, ce qui est de l'amour ne m'a jamais paru bien naturel. Je suis même portée à en rire. Pour vous préciser, quand mon époux se préparait à remplir son devoir, j'étais toujours prise de fou rire et lui, je ne sais pas pourquoi, de m'entendre rire le rendait furieux. Et vous voyez ce que c'est, j'ai presque envie de rire, simplement d'en avoir parlé. Mais vous me trouvez sotte.

CHABERT. — Pas du tout, Madame Bobignot, bien au contraire. Vous disiez donc que votre mari...

MADAME BOBIGNOT. — Oh ! lui, la chose de l'amour lui paraît naturelle. Je croirais même qu'il s'y intéresse encore plus qu'aux mathématiques. Le fait est qu'à la maison il n'arrête pas d'en parler. Remar-

quez qu'il n'y a rien de tel pour mettre de la gaîté dans un intérieur. De leur côté, les femmes le recherchent beaucoup. Il est si bel homme, n'est-ce pas, il paraît si jeune. A soixante-deux ans, il n'en paraît guère plus de cinquante, surtout depuis qu'il se teint la moustache. Ah ! Je suis inquiète.

CHABERT. — Il est peut-être resté endormi là où il s'est couché.

MADAME BOBIGNOT. — Souhaitons-le, mais je n'y compte guère. Savez-vous ce que je crois ? C'est qu'on l'a enlevé.

ELISA. — Mais pourquoi l'aurait-on enlevé ?

MADAME BOBIGNOT. — Ah ! Madame Elisa, il y a tant de femmes qui le désirent ! Oui, sûrement, on l'aura enlevé, mais savoir où on l'a emmené, c'est une autre affaire. L'amour à ce point-là, il n'y a plus de frein. Ce sera aussi bien Paris, Venise ou Capri... Tiens, mais vous avez un oiseau ?

CHABERT. — Oui... c'est... c'est un cadeau qu'on vient de me faire.

MADAME BOBIGNOT. — Et comment le nourrissez-vous ?

ELISA. — Nous n'y avons pas encore pensé. Probablement des graines, des insectes.

MADAME BOBIGNOT. — Je vous demande ça... Figurez-vous qu'hier soir..., mais vous êtes peut-être pressés ?

CHABERT. — Mais non, mais non, je vous en prie.

MADAME BOBIGNOT. — Figurez-vous qu'hier soir, qu'est-ce qu'il pouvait être ? cinq heures, je me trouvais dans ma cuisine avec Euclide en train de repasser une chemise à Ernest. Ernest, comme vous savez, c'est mon époux et Euclide, c'est le chat de la maison. Euclide, ce n'est pas un nom ordinaire, n'est-ce pas ?

ELISA. — En effet, Euclide...

MADAME BOBIGNOT. — C'est mon époux qui l'a baptisé. La raison est qu'il y a eu un nommé Euclide qui était, lui aussi, professeur de mathématiques, mais dans l'ancien temps. Vous comprenez le rapprochement ?

CHABERT. — Oui, très bien. C'est amusant.

MADAME BOBIGNOT. — Je me trouvais donc dans ma cuisine quand brusquement, voilà Euclide qui fait un bond vers la fenêtre. J'ai pensé qu'il voyait un pigeon et comme je voulais être tranquille, je l'emmène dans la salle à manger, je l'enferme et je reviens à mon repassage. Juste à ce moment-là, un oiseau entre par la fenêtre et se perche sur le dossier d'une chaise.

(*Valentin se dirige vers la porte tandis que Chabert le suit des yeux. Valentin sort par la gauche.*)

Je n'ai jamais vu un oiseau qui soit aussi peu sauvage. Il est venu se poser sur ma main, sur mon épaule et cette nuit, pendant que j'attendais Ernest sans pouvoir fermer l'œil, il est resté blotti à côté de moi, sur l'autre oreiller. Bien entendu, en cachette d'Euclide. C'est gentil, n'est-ce pas ? (*Silence.*) Allons, puisque vous ne savez rien, je vais rentrer chez moi. S'il n'est pas rentré à midi, pensez-vous que je doive alerter la police ?

CHABERT. — Attendez quelques jours. Il pourrait vous en vouloir de vous être trop précipitée.

MADAME BOBIGNOT. — Vous avez raison. Merci. Je vous tiendrai au courant. (*Elle sort.*)

CHABERT. — S'il se met à métamorphoser les professeurs, je n'aurai bientôt plus qu'à fermer la boîte. Le pire est encore que ma raison commence à chanceler. Qui sait si ce fauteuil, au moment où je vais m'y asseoir, ne va pas devenir un gorille dont les bras se fermeront sur moi pour me faire cracher mes boyaux ? Quelque chose me dit qu'il n'en sera rien. Mais précisément, il est inadmissible que moi, professeur agrégé de philosophie, je sois obligé de me reposer sur ce quelque chose qui n'est même pas une probabilité. (*A Elisa qui paraît absente.*) Et toi qui ne dis rien. On croirait que toute cette histoire ne te concerne pas.

ELISA. — Justement, je suis en train de me demander pourquoi Valentin a changé Bobignot en oiseau.

CHABERT. — Crois-tu qu'il existe des raisons raisonnables pour qu'un homme soit changé en oiseau ? Demande donc à ta mère ce qu'elle en pense. Hein, Armandine ? Tut tut tut...

ELISA. — Laisse maman tranquille et dis-moi pourquoi Valentin peut avoir changé Bobignot en oiseau.

CHABERT. — Dans l'ivresse de la découverte, peut-être a-t-il cédé à la tentation d'éprouver son pouvoir, sans autre raison.

ELISA. — Valentin est un être si délicat, si timide... Je ne croirai jamais qu'il s'est simplement livré à un jeu.

CHABERT. — Lui seul peut nous dire ce qui lui a passé par la tête. Où est-il ?

ELISA. — Il a dû se réfugier à l'appartement.

CHABERT. — Allons lui parler et ne le ménageons pas. Surtout, n'ayons pas peur de prendre les choses au tragique. Je trouve qu'à propos de ta mère, nous n'avons pas montré suffisamment d'indignation. C'est tout de même insensé !

(*Entre Sylvie.*)

SYLVIE. — Monsieur le Directeur, voilà les rapports. Ils sont prêts pour la signature.

CHABERT, *distrait.* — Posez-les sur le bureau. (*A Elisa.*) Allons-y. (*A Sylvie.*) Restez là. Vous surveillerez ma femme. (*Il sort avec Elisa.*)

SYLVIE, *seule.* — Que je surveille sa femme ?... (*Elle fait un tour sur elle-même pour s'assurer que Mme Chabert n'est pas dans la pièce et découvre la cage.*) Le pauvre homme devait rêver. (*Se penchant sur la cage.*) Mais je ne t'avais pas vu, toi. D'où viens-tu ? Comment t'appelle-t-on ? Tu as de jolies plumes, de très jolies plumes. Crois-tu que Valentin m'aime autant qu'il le dit ? A ton avis, est-ce que je dois accepter qu'il me donne des leçons particulières de latin ? J'aimerais bien. Le latin, c'est très important, tu sais. En juin, j'ai été recalée à cause de ma version. Tiens, tu as raison, j'accepte. S'il me prend dans ses bras, j'exigerai qu'il me dise en latin où il veut en venir. Et si ce que je redoute... (*Elle se relève.*) Entrez !

(*Entre Martinon.*)

MARTINON. — Salut ! Le Directeur n'est pas là ? Je suis le nouveau. Je m'appelle Martinon. Mon prénom est Raoul, le vôtre Sylvie. Je viens de parler avec deux élèves. Je connais déjà la boîte à fond et vous mieux que personne. Sylvie, secrétaire et élève de première B. Donc, dans ma classe. Ce qui fait qu'on est deux copains. D'accord ?

SYLVIE. — D'accord.

MARTINON. — Mais je vous le dis tout de suite, comptez pas sur moi pour des déclarations ni pour essayez de vous peloter dans les coins.

SYLVIE. — Je vous serai justement reconnaissante de n'en rien faire.

MARTINON. — Tant mieux. Comme ça, on n'a pas de sexe l'un pour l'autre. On est des anges. Tu comprends, chez moi, depuis que je suis môme, ma mère m'a tellement bassiné avec ses histoires de cœur, ses ruptures, ses raccommodages, ses coups

de désespoir, que je suis venu ici pour faire une retraite. Je me disais, la boîte à bachot, fini le boniment au sirop de passion. Je t'en fiche. Pas plus tôt que j'arrive, on me corne aux oreilles : « Sylvie ! Sylvie ! Tu vas voir Sylvie ! Une fille comme ça, Sylvie ! Et vachement roulée ! »

SYLVIE. — Je sais. Je n'ai jamais vu de gamins aussi stupides que ceux-là.

MARTINON. — Gamins ? Pas plus gamins que toi. Tu te prends pour la princesse lointaine. Entre nous je ne trouve pas que tu sois tellement bien roulée.

SYLVIE. — Tu viens de dire que nous sommes des anges. Si tu commences à examiner mes formes...

MARTINON. — Il paraît que le surveillant général est très amoureux de toi.

SYLVIE. — Première nouvelle.

MARTINON. — N'aie pas l'air de tomber de la lune. Tu le sais mieux que personne.

SYLVIE. — Qu'il soit amoureux ou non, je ne m'en occupe pas. Je verrai ce que j'aurai à faire quand il se sera déclaré et j'ai comme un pressentiment que, ce jour-là, je n'irai pas te demander conseil.

MARTINON. — Je te trouve un drôle d'air, tout d'un coup, et une drôle de voix. Tu ne vas tout de même pas être amoureuse d'un surveillant général ? Ce serait écœurant. Et si on réfléchit qu'il est le gendre du directeur, ça devient monstrueux. T'as quand même une bonne petite tête qui m'est sympathique.

SYLVIE. — Merci. J'aimerais pouvoir t'en dire autant, mais je n'ai jamais su mentir. (*Elle s'approche de la cage et s'accroupit pour parler à l'oiseau.*)

MARTINON, *se penchant sur la cage.* — Tiens, je n'avais pas vu ça, tout à l'heure. Ah ! il est complet, le directeur ! Avoir dans son bureau un oiseau en cage quand on est directeur d'une boîte à bachot, c'est se payer la tête des élèves. Il est beau, cet oiseau.

SYLVIE. — Il a l'air un peu triste.

MARTINON. — Mets-toi à sa place. Sylvie, tu veux qu'on fasse quelque chose de bien ensemble ? Donnons-lui la liberté. (*Il ouvre la cage et prend l'oiseau.*)

SYLVIE. — Mais n'en parle à personne. J'aurais des ennuis avec le directeur.

MARTINON. — Tu es folle ? C'est entre nous deux. (*Ouvrant la fenêtre, il lâche l'oiseau.*) Tu as vu ? Comme une flèche, il est parti...

(*Tous deux suivent l'oiseau des yeux.*)

SYLVIE. — J'entends marcher. C'est Chabert. Par ici, vite !

(*Laissant la fenêtre ouverte, ils s'enfuient par la porte du bureau de Valentin.*)

(*Par l'autre porte entre Chabert, précédant Valentin.*)

CHABERT. — Valentin, vous qui avez fait de solides études, je fais appel à votre goût de la logique, de la clarté. Comment voulez-vous que nous ayons une pensée cohérente, une culture digne de ce nom et une vue du monde qui soit valable pour l'usage qui nous en est imparti, alors que tout y est abracadabrant et qu'il nous faut maintenant rejeter la notion pourtant élémentaire et fondamentale d'identité de la personne humaine ? Valentin, avec de la volonté, vous pouvez encore tout sauver. Faites l'effort d'oublier ce que vous savez.

VALENTIN. — Comme si c'était possible.

CHABERT. — En tout cas, restez-en là de vos expériences. Tout à l'heure, quand j'ai vu ma pauvre Armandine... (*Il se tourne vers la cage et a un sursaut.*) Grand Dieu ! Ma femme n'est plus là ! On a ouvert la cage ! On a ouvert la fenêtre ! Ma femme s'est envolée ! (*Il court à la fenêtre.*) Armandine ! Armandine ! Bien sûr, elle s'est envolée, Dieu sait où !... (*A Valentin.*) Vous pouvez être fier !

VALENTIN. — Ma belle-mère va sûrement revenir. Elle est allée faire un tour. Le temps est magnifique.

CHABERT. — Taisez-vous ! Mais je veux savoir qui a ouvert cette cage. (*Ouvrant la porte du couloir.*) Sylvie ! Sylvie !... (*Entre Sylvie.*) Sylvie, c'est vous qui avez ouvert cette cage ?

SYLVIE, *avec assurance.* — Non, Monsieur le Directeur.

CHABERT. — Mais vous êtes restée dans ce bureau ?

SYLVIE. — Non, Monsieur le Directeur. Je n'avais rien à y faire.

CHABERT. — Quand je suis sorti, je vous ai demandé de rester là.

SYLVIE. — Je n'ai pas compris. Vous m'avez dit : surveillez ma femme... (*Un temps.*) Ma femme !

CHABERT. — Eh bien, oui, ma femme, Armandine. C'est pourtant clair. Et vous ne l'avez pas surveillée.

SYLVIE. — Mais, Monsieur...

CHABERT. — Résultat : elle s'est envolée ! (*Il appelle par la fenêtre.*) Armandine ! Armandine ! (*Silence.*) Armandine ! (*Silence.*) Dieu sait où elle est à présent ! Perdue dans la campagne ou dans la forêt !

VALENTIN. — Les oiseaux ont un sens très sûr de l'orientation. Je suis sûr...

CHABERT. — Silence, vous ! (*Il prend la cage et, la posant sur la table, s'assied devant elle.*) Peut-être n'aurait-elle pas pensé à s'éloigner si, tout à l'heure, j'avais su lui parler tendrement. Mais quand je me suis trouvé en face de cette petite bête, à aucun moment je ne l'ai sentie habitée par mon Armandine. Mon pauvre amour, c'était tout de même toi !... C'était tout de même toi ! (*Il pleure sur la table, le visage dans son bras.*)

(*Valentin s'approche de Sylvie.*)

SYLVIE, *à mi-voix.* — Non, Valentin, laissez-moi.

VALENTIN. — Sylvie, quand commençons-nous les leçons de latin ?

SYLVIE. — J'ai besoin de réfléchir encore.

CHABERT, *dans un gémissement.* — Armandine... Armandine...

RIDEAU

ACTE II

Même décor qu'au premier acte.

Valentin se tient debout auprès de Mme Bobignot assise.

MADAME BOBIGNOT, *placide.* — C'est gentil à vous, Monsieur Valentin, d'essayer de me remonter le moral. Voyez ce que c'est, ce matin, quand je suis venue voir M. Chabert, j'étais sûre qu'il s'agissait d'une fugue. Il est si bel homme, n'est-ce pas, que l'idée vous en vient tout naturellement. Et voilà que, dans l'après-midi, tout d'un coup, allez savoir pourquoi, j'ai eu comme une certitude qu'Ernest était mort.

VALENTIN. — Quelle idée ! Mais je suis sûr que votre mari est vivant, et bien vivant !

MADAME BOBIGNOT. — Quand l'idée de la mort vous trotte par la tête, ça vous fait penser. Je me suis vue toute seule à vieillir, et les hivers au coin du feu à rêver au temps d'autrefois. Après quarante ans de vie commune, celui qui reste se trouve autant dire coupé en deux. Comme disait ma cousine Hortense, la vie, ça finit toujours mal. Et je vous dis la vie, je vous dis le coin du feu, ce n'est pas si simple. Quand j'aurai payé l'enterrement, je serai sans un sou. Vous me direz les économies, mais à la maison, toutes les fois qu'on a pu économiser, c'était pour un complet neuf à Ernest ou pour du linge ou des cravates. Il est si bel homme. Tenez, encore avant-hier, il s'est acheté trois slips chez Mauguet. C'est pour vous dire. Moi, avant qu'il m'épouse, j'étais blanchisseuse de fin. Mais le fin, on ne sait plus ce que c'est au jour de maintenant. Et d'abord, je n'ai plus les yeux. Alors, quoi faire ?

VALENTIN. — Je vous promets de vous aider et de ne jamais vous laisser dans le besoin.

MADAME BOBIGNOT. — Vous êtes généreux, Monsieur Valentin. Vous êtes bon. Mais ce n'est pas une chose que je puisse accepter.

VALENTIN. — Madame, je vous en prie, ne dites pas que je suis bon.

MADAME BOBIGNOT. — Si Ernest est mort, et si j'ai un peu de misère pendant mon veuvage, je me rappellerai mieux quel bonheur j'ai eu de vivre avec lui. D'un autre côté, j'espère que mon tour ne tardera guère, parce qu'enfin, le mieux qui pourrait m'arriver serait d'aller le rejoindre.

VALENTIN. — Le rejoindre... Vous désirez le rejoindre ?... (*Il prend la cage vide.*) Tenez, Madame Bobignot, si vous voulez passer dans mon bureau.

MADAME BOBIGNOT. — Ah ! bon. Je vous suis, Monsieur Valentin.

(*Entrent Chabert et Elisa.*)

CHABERT. — Madame Bobignot. (*A Valentin.*) Qu'est-ce que vous faites avec cette cage à la main ? (*Haussant la voix.*) Qu'est-ce que vous alliez faire ?

VALENTIN, *reposant la cage.* — Rien... C'est-à-dire, j'ai pensé qu'il était peut-être charitable de réunir deux êtres...

CHABERT. — Valentin, en voilà assez. Elisa et moi venons de passer une demi-heure dans la cour à regarder si Armandine n'était pas dans un arbre. D'autre part, je trouve inadmissible que vous invoquiez un prétexte charitable pour accomplir vos tristes desseins. Demain, vous aurez peut-être la bonté de vous apitoyer sur mon sort et vous me foutrez en cage, moi aussi.

ELISA. — Voyons, papa, comment peux-tu dire une chose pareille ? Valentin a pour toi la plus sincère affection. Il t'en a donné la preuve assez souvent.

CHABERT. — Je ne doute pas de ses bons sentiments. Il a une si grande pitié de l'humanité souffrante qu'il a juré de l'exterminer.

VALENTIN. — Vous savez bien que je n'extermine personne.

CHABERT. — C'est juste. Vous faites descendre vos victimes à un échelon inférieur de la vie. (*A Mme Bobignot.*) Je vous demande pardon.

MADAME BOBIGNOT. — Non, c'est à moi à me faire pardonner, d'abord d'être ici, ensuite de n'avoir

pas suivi le conseil que vous m'avez donné ce matin. Monsieur Chabert, tout à l'heure, sous le coup de l'inquiétude, je suis passsée au commissariat signaler la disparition de mon mari.

CHABERT. — Mais Madame Bobignot, vous avez bien fait. C'était à vous à décider.

MADAME BOBIGNOT. — J'ai cru comprendre qu'ils se préparaient à venir faire une enquête chez vous.

ELISA. — Une enquête ? Ils vont venir faire une enquête ?

CHABERT. — Bien sûr. Il fallait s'y attendre.

MADAME BOBIGNOT. — Je vous cause du dérangement, Monsieur Chabert, mais comme je disais à Monsieur Valentin, je me suis sentie prise de panique tout d'un coup. Et pourtant, si vous m'aviez vue le moment d'avant... Mais il faut que je vous raçonte ça. Ce matin, je vous ai parlé d'un oiseau qui a dormi à côté de moi sur l'oreiller d'Ernest.

ELISA. — Au fait, comment va-t-il ? Est-ce qu'il est toujours aussi familier ?

MADAME BOBIGNOT. — C'est bien simple, Madame Elisa, quand je suis à la maison, il ne me quitte pas d'une minute. Et si vous saviez comme c'est intelligent, ces petites bêtes. Je dirai même qu'il a plus de compréhension qu'Euclide et plus de sentiment aussi. Ce n'est pas que je veuille dire du mal d'Euclide. Il est comme les autres chats et les chats, vous savez ce que c'est, on les aime autant pour leur trahisons que pour leur gentillesse. Voyons, qu'est-ce que je vous disais ? Une fois lancée dans mes histoires de bêtes, je ne sais plus où j'en suis. Allons, je vous laisse à vos occupations.

CHABERT, *impatient de la voir partir.* — Vous avez les vôtres aussi. Bonsoir, Madame Bobignot.

MADAME BOBIGNOT, *se dirigeant vers la porte et revenant sur ses pas.* — Je me rappelle ! J'y suis ! C'était vers la fin de la matinée. J'étais dans ma cuisine à éplucher des pommes de terre, j'avais mon oiseau perché sur l'épaule et voilà qu'il entre par la fenêtre un second oiseau qui vient se percher à côté de l'autre, sur mon épaule.

CHABERT, *dans un cri.* — Armandine !

ELISA. — Maman !

MADAME BOBIGNOT, *étonnée, elle se tourne vers la porte.* — J'ai cru que Madame Chabert entrait. Comment va-t-elle, Madame Chabert ?

CHABERT. — Elle va bien. (*Prenant Mme Bobignot aux épaules.*) Racontez-nous. Parlez. Comment va ma femme ? Ce n'est pas ce que je veux dire. Et d'abord, est-ce bien elle ?

MADAME BOBIGNOT. — Je ne vous suis pas. De qui parlez-vous ?

CHABERT. — Du second oiseau qui est entré chez vous.

ELISA. — Maman était grise avec une petite tache blanche sur la tête.

MADAME BOBIGNOT. — Plaît-il ?

CHABERT. — Elle avait aussi des plumes blanches sur le jabot.

VALENTIN, *à Mme Bobignot, en prenant la cage.* — Mon beau-père avait un oiseau, vous vous souvenez certainement de l'avoir vu ce matin. Quelqu'un a ouvert la porte de sa cage et il s'est envolé. Il y a toutes chances pour que ce soit lui qui vous ait rendu visite à midi.

CHABERT. — C'est précisément ce que je voudrais savoir. Comment est-il ?

MADAME BOBIGNOT. — Ma foi, il est comme le premier. Ce que je peux vous dire, c'est que je ne les distingue pas l'un de l'autre.

CHABERT. — C'est extrêmement gênant. Comment vais-je pouvoir reprendre mon oiseau ? Je risque d'emporter le premier au lieu du second et je ne me soucie pas de vivre en tête à tête avec... avec un étranger.

MADAME BOBIGNOT. — Pourquoi voulez-vous remettre cette pauvre bête en cage ? Elle est bien plus heureuse d'être en liberté avec un compagnon. Puisque vous tenez à elle, vous pourrez venir la voir chez moi quand vous voudrez.

CHABERT. — Je vous accompagne. Je saurai bien la reconnaître, moi.

ELISA. — Je vais avec vous. Tu viens aussi ?

(*Entre Ariane, vingt-huit ans, sœur d'Elisa. Elle est vêtue d'un tailleur noir et porte un crêpe au revers.*)

ARIANE, *l'air à la fois affligé et affairé.* — Bonjour.

ELISA. — Ariane ! par exemple !

CHABERT, *embrassant Ariane.* — Tu arrives de Paris ? Mais comment ? Par quel train ?

ARIANE, *embrassant Valentin.* — J'arrive en taxi. L'oncle Abélard est mort.

CHABERT. — Abélard est mort ? Décidément, le monde va de travers. Il avait à peine cinquante ans.

ELISA. — Et une santé de fer. Maman disait souvent que son frère n'avait jamais eu de maladie. De quoi est-il mort ?

ARIANE. — Il est mort d'un panaris. (*Plongeant dans son mouchoir.*) C'est affreux.

(*Silence.*)

MADAME BOBIGNOT. — Mes condoléances, Monsieur Chabert, pour vous et pour tous les vôtres. Venez voir l'oiseau quand vous voudrez. (*Elle sort.*)

ARIANE. — L'oncle Abélard a institué maman sa légataire universelle, à charge pour elle de doter ses trois filles ou, si elles sont mariées, de remettre à leurs maris l'équivalent de la dote, qui doit se monter pour chacune de nous au sixième de l'héritage. Je ne vous apprends rien en vous disant que l'oncle Abélard était très riche. Jean-Pierre a calculé que la part de chacune des filles devait s'élever à une dizaine de millions.

CHABERT. — Si je comprends bien, la part de ta mère s'élèverait donc à trente millions.

(*Regard froid à Valentin.*)

ARIANE. — Je n'ai pas tout dit. L'héritage est conditionnel. Maman ne pourra le revendiquer que si elle a communié à l'église Saint-Eustache le matin de la Sainte-Félicité qui aura suivi la mort de l'oncle Abélard.

ELISA. — Pourquoi le matin de la Sainte-Félicité ?

ARIANE. — La fiancée de l'oncle Abélard, qui est morte à l'âge de seize ans, s'appelait Félicité et sa paroisse était Saint-Eustache.

ELISA. — L'idée est tout de même singulière. Exiger que maman communie et le jour de la Sainte-Félicité, vraiment, c'est absurde.

ARIANE. — Entièrement de ton avis.

CHABERT. — Ne parlez pas si vite. Il s'agit d'une réparation. Votre mère, qui ne voulait pas de ce mariage, avait giflé la jeune fille.

ARIANE. — Il est mort la veille de la Sainte-Félicité. S'il avait vécu vingt-quatre heures de plus, maman aurait dû attendre l'héritage pendant plus d'un an.

CHABERT, *à Ariane.* — En somme, tu es venue en taxi pour emmener ta mère à Paris ?

ARIANE. — Oui. Jean-Pierre est allé voir le curé de Saint-Eustache et a obtenu qu'il attende maman chez lui ce soir à dix heures pour la confesser. Nous n'avons pas de temps à perdre. Maman est là ? (*Silence.*) Vous ne répondez pas. Est-ce que maman est en voyage ?

CHABERT. — Mais non. Ta mère est à moins de cinq minutes de chez nous. Elle est... Elisa, veux-tu emmener ta sœur à l'appartement et lui expliquer les choses ?

ARIANE. — Expliquer quoi ?

ELISA. — Viens, papa est occupé.

(*Elisa et Ariane sortent.*)

CHABERT. — Trente millions qui me passent sous le nez ! J'aurais pu enfin lire Platon. Je veux dire que je l'aurais relu. Mais je ne suis pas un homme d'argent et si je regrette l'absence de ma femme, ce n'est pas à cause de cet héritage. Vous savez maintenant où elle est. Qu'en dites-vous ?

VALENTIN. — C'est pour elle une chance qu'on lui ait ouvert sa cage. Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas ? Ma belle-mère a trouvé la compagnie qui lui manquait. S'il vous restait un regret ou une inquiétude, vous voilà maintenant soulagé.

CHABERT. — Ainsi, vous êtes satisfait de la savoir auprès de Bobignot. Vous n'êtes pas révolté à la pensée qu'Armandine passe maintenant tout son temps avec ce coureur de jupons, ce bellâtre usé par les filles, et qu'ils vont dormir tous les deux sur le même oreiller. Voilà ce que vous avez fait. Armandine collée à cette bête puante !

VALENTIN. — C'est pour moi une surprise qu'un esprit philosophique entraîné à délier sa pensée s'embrouille à propos de choses aussi simples. Accroché au nom de Bobignot, vous raisonnez comme s'il désignait encore un professeur libidineux.

CHABERT. — Qui vous dit que Bobignot n'est pas un oiseau libidineux ?

VALENTIN. — Sans doute n'est-ce pas impossible, mais je vous le demande, quel risque courrait alors ma belle-mère ? Celui de pondre des œufs. Je suis sûr que vous seriez ravi de la voir arriver ici avec une couvée de petits.

CHABERT. — Des enfants de Bobignot ? Jamais ! Vous entendez, Valentin, jamais ces oiseaux-là n'entreront chez moi. Du reste, je ne laisserai pas Armandine en butte aux entreprises d'un satyre. Tout à l'heure, j'irai la chercher et je la ramènerai dans sa cage.

VALENTIN. — Voilà tout ce que vous savez faire pour elle ? La remettre en cage.

CHABERT. — A qui la faute si Armandine a des ailes pour courir l'aventure ?

VALENTIN. — Quand elle n'en avait pas, j'ose vous rappeler que vous n'étiez pas plus tranquille.

CHABERT. — Valentin, il ne vous appartient pas de juger la conduite de ma femme.

VALENTIN. — Mais je ne porte aucun jugement. J'essaie de me maintenir sur un terrain qui vous est cher, celui de la logique, et de vous rassurer quant à l'existence que mène ma belle-mère. Je voudrais vous persuader que sa vertu n'est pas plus en danger qu'elle ne l'était autrefois. Je dirai même qu'il est vain de se poser des questions à propos de sa vertu, puisque les oiseaux n'en ont pas.

(*Entre Sylvie qui reste dans l'entrebâillement.*)

CHABERT. — Faites-moi désormais le plaisir de vous taire, même quand je vous interrogerai. Je n'admets pas qu'après avoir changé ma femme en oiseau, vous parliez d'elle avec une liberté inconvenante. Comprenez donc que chacune de vos parole me dépossède d'Armandine. Au temps où elle était encore ma femme, j'ai souffert de son inconstance, mais au moins, ses trahisons n'en faisaient pas pour moi une étrangère. Ses amants étaient faits à ma ressemblance, avec un complet-veston, des cors au pied et un bracelet-montre. Dans mes meilleurs moments, il m'arrivait de penser à eux presque avec bienveillance, comme à de modestes doublures dont je figurais, moi, le modèle idéal. Que nous voilà loin de cet heureux temps.

VALENTIN. — Je vous assure que Bobignot est un très joli petit oiseau.

CHABERT. — Fichez-moi le camp ! Je lui tordrai le cou à votre Bobignot ! Allez-vous-en !

(*Valentin regagne son bureau. Sylvie fait un pas en avant.*)

Vous êtes là depuis longtemps ?

SYLVIE, *gênée.* — Non, Monsieur le Directeur. J'arrive. Je suis venue vous prévenir qu'il est quatre heures et que les trois élèves que vous avez convoqués sont là.

CHABERT. — Faites-les entrer.

SYLVIE. — Monsieur le Directeur, je voulais vous demander s'il n'était pas possible d'oublier cette affaire.

CHABERT. — Non, non. Les coupables seront punis. Faites entrer.

SYLVIE, *ouvrant la porte.* — Entrez !

(*Entrent les élèves Duperrier, Arbelin et Martinon.*)

CHABERT, *à Duperrier.* — Encore vous ! Eternellement vous ! Mais cette fois, Duperrier, la coupe est pleine. La coupe déborde !

DUPERRIER. — Moi, Monsieur le Directeur ! Mais qu'est-ce que j'ai fait ?

CHABERT. — Arbelin ! Vous êtes au moins aussi coupable que Duperrier. Pourtant, votre conduite n'avait encore donné lieu à aucun reproche. Sans vouloir alléger le poids de vos responsabilités, il est permis de supposer que vous vous êtes laissé séduire par les funestes conseils d'un cancre doublé d'un voyou.

ARBELIN. — Monsieur le Directeur, je tombe des nues.

DUPERRIER. — Moi, qu'on me traite de cancre, j'ai l'habitude. Mais de là à dire que je suis un voyou, il y a un monde.

ARBELIN. — Je vous assure, Monsieur le Directeur, que je ne comprends rien à vos reproches.

CHABERT. — Il y a moins d'une heure, je vous ai vus tous les deux d'une fenêtre de mon appartement. Alors que Sylvie s'engageait sur le perron du petit escalier, vous vous êtes rués sur elle en présence de Martinon qui n'a du reste rien fait pour lui venir en aide.

MARTINON. — Monsieur le Directeur, permettez...

CHABERT. — Laissez-moi poursuivre. J'ai vu les mains du Duperrier s'arrondir et presser la gorge de Sylvie avec une frénésie que je n'hésite pas à qualifier de maladive chez un être ayant à peine atteint l'âge adulte. Et j'ai vu les mains d'Arbelin

se porter sur ce que j'appellerai, eu égard à sa présence, les hanches de cette malheureuse enfant, et pétrir la chair à travers l'etoffe de la jupe.

ARBELIN. — Non, Monsieur le Directeur, vous ne croirez jamais qu'un élève de philosophie ait pu se livrer à ces actes révoltants !

CHABERT. — Je vous dis que je vous ai vus. Parlez, Martinon.

MARTINON. — J'étais là, j'ai tout vu. Ah ! si vous saviez, Monsieur le Directeur, si vous saviez ! Quel malheur que je vous aie payé d'avance, sans ça, comment je me serais déjà taillé de votre établissement ! Imaginez-vous, Monsieur le Directeur, qu'en entrant ici, j'avais cru m'inscrire dans un collège de jeunes gens bien. Faut vous dire que moi, Monsieur le Directeur, la musique des mots, le beau langage, les façons régence et les arrondis de la pensée, c'est toutes mes raisons d'exister. Chère petite maman, où que t'avais placé ton enfant ! J'arrive dans la boîte, et qu'est-ce que j'entends ? Mes condisciples dire les cinq lettres à tout bout de champ et se traiter de cons et de tous les noms et parler à n'en plus finir de cuisses, de croupes, de ventre en l'air et je vous passe le pire. Alors, moi, Monsieur le Directeur, je me suis mis en rogne, et les condisciples, je les ai pris à part d'un seul bloc. Je leur ai dit : de quoi ? C'est comme ça qu'on se permet de concevoir l'honnête homme ? Allez vous faire voir, tas de piteux, je vous méprise. Pour vous dire, Monsieur le Directeur, dans les dispositions que j'étais.

CHABERT. — Assez de bavardages, Martinon. Je vous demande ce que vous avez vu.

MARTINON. — Des cochons, Monsieur le Directeur, des cochons et des moins que rien. Ça n'a ni façons ni moralité.

CHABERT, *à Duperrier et Arbelin.* — Je ne le lui fais pas dire. (*A Martinon.*) Parlez librement.

MARTINON. — Et alors. Vous ne pensez pas que je vais prendre des gants. (*A Duperrier et Arbelin.*) Triste espèce, vous avez pas honte ? Vous rougissez pas d'exister ? Combien de temps que vous allez continuer à scandaliser le monde ? Si j'étais vous, Monsieur le Directeur, j'aurais pas de pitié, je leur ferais pleurer des larmes de sang. Mais faut être juste. Pour le coup de l'escalier, la loyauté m'oblige à rétablir les faits dans leur exactitude. En débouchant sur le perron, Sylvie a fait un faux pas, elle a trébuché. Je me suis dit : Jésus, elle va se fendre la tête sur l'arête de la pierre, mais j'étais trop loin, je ne pouvais rien faire. Heureusement, mes deux sagouins étaient là. Ils se sont jetés sur elle, ils vous l'ont cueillie au vol et ils lui ont sauvé la vie.

CHABERT. — Allons donc ! Pourquoi se serait-elle débattue ? Je l'ai vue se débattre. Sylvie ?

SYLVIE. — J'ai peut-être eu l'air de me débattre, alors que j'essayais simplement de retrouver l'équilibre.

ARBELIN. — Est-ce que je t'ai tripoté la gorge ?

DUPERRIER. — Est-ce que je t'ai tripoté les hanches?

SYLVIE. — Non. Arbelin ne m'a pas touché la gorge ni Duperrier les hanches.

CHABERT. — Bien sûr, mais les hanches, c'était Arbelin, et la gorge...

DUPERRIER. — C'est bien ce qu'on a dit.

CHABERT. — Pas du tout. Vous avez dit...

ARBELIN. — La gorge.

DUPERRIER. — Oui, les hanches.

CHABERT. — Mais c'est le contraire !

MARTINON. — Monsieur le Directeur, cherchons pas la petite bête. La vérité, c'est qu'ils l'ont rattrapée par où ils ont pu.

CHABERT. — Vous, Martinon, prenez garde.

(*La porte s'ouvre violemment, laissant apparaître Ariane que sa sœur Elisa s'efforce de retenir.*)

ELISA. — Voyons, Ariane, calme-toi, Ariane !

ARIANE. — Fiche-moi la paix. Papa, je veux savoir si Elisa est devenue folle ou si vous vous êtes tous entendus pour vous moquer de moi. J'exige que tu m'expliques toi-même...

CHABERT, *allant à elle précipitamment.* — Ne crie pas. Il n'y a rien à expliquer... (*Il la repousse, elle résiste.*) Ce n'est d'ailleurs pas le moins affligeant.

ARIANE. — Je n'ai tout de même pas payé trois mille francs de taxi pour m'entendre dire que maman...

CHABERT, *criant.* — Je te dis de ne pas crier. Allons, ne reste pas là !

(*Chabert sort avec ses deux filles.*)

(*Duperrier et Arbelin se ruent sur Sylvie qu'ils couvrent de baisers, tandis que Martinon, assis sur le bureau, contemple la scène.*)

SYLVIE. — Idiots ! Imbéciles ! Finissez !

ARBELIN. — Je suffoque d'amour !

DUPERRIER. — Moi, j'en crève !

SYLVIE. — Abrutis ! Vous me décoiffez !

ARBELIN. — Tes deux seins sont le pain de mes rêves. J'y mordrai le jour de ma mort.

DUPERRIER. — Mon corps est à toi.

SYLVIE, *qu'ils ne cessent d'embrasser.* — Assez, lâchez-moi ! mais lâchez-moi !

MARTINON. — Sylvie, si c'est ton désir, je leur fracasse le mufle à tous les deux. Tu n'as qu'un mot à dire.

DUPERRIER, *à Martinon.* — Silence ! Fils d'alcoolique !

ARBELIN. — Dégénéré ! Syphilitique !

DUPERRIER, *à Sylvie après l'avoir embrassée.* — Ton épaule est une aurore de réglisse. Ta nuque est un boulingrin d'avril.

ARBELIN. — Elle est presque aussi bien faite que moi.

(*Un mouvement de Sylvie découvre un coin de peau entre le pull et la jupe. Les deux garçons poussent un rugissement.*)

DUPERRIER. — La peau de son dos !

ARBELIN. — La peau de son ventre !

SYLVIE, *tandis qu'ils baisent sa peau.* — Ah ! Ce que vous êtes collants ! Mais fichez-moi la paix ! Martinon, débarrasse-moi de ces deux crétins.

(*Martinon se lève, mais Valentin est entré et contemple la scène.*)

VALENTIN. — Eh bien ! Que se passe-t-il ? Duperrier ! Arbelin ! Veuillez me suivre dans mon bureau.

(*Arbelin et Duperrier, la tête basse suivent Valentin dans son bureau.*)

MARTINON. — Tu es contrariée que Valentin t'ait vue dans cette situation ?

SYLVIE. — Est-ce ma faute si ces deux animaux ont sauté sur moi ?

MARTINON. — Si tu n'avais pas tant le désir de

plaire, les mâles ne t'assailliraient pas. Moi qui ai beaucoup vu vivre ma mère, je peux te dire que les hommes sont généralement des rêveurs. Ils passent une partie de leur temps à imaginer les femmes sans prendre garde à celles qu'ils ont sous les yeux, sauf œillades coquines et soupirs lascifs, toutes choses que ma petite maman chérie réussit à la perfection. Toi, tu n'en es pas là. C'est sans y penser que tu t'efforces de plaire aux élèves, aux professeurs, à Valentin et à moi-même.

SYLVIE. — Tu crois sérieusement que je me mets en frais pour te plaire ? Ha ! ha ! Laisse-moi rire, Martinon, et détrompe-toi tout de suite.

MARTINON. — Dommage. J'allais te demander ta main. Je suis tortillé par ton charme d'ailleurs discutable et comme j'ai gardé une grande fraîcheur d'âme, je n'envisage l'amour que dans les liens indissolubles du mariage.

SYLVIE, *émue*. — C'est vrai, Martinon ? Tu veux m'épouser ?

MARTINON. — C'est vrai. Mais arrête de battre des cils et de comprimer ton cœur à deux mains. Tu fais tomber ma fièvre.

SYLVIE. — Tu dis que tu m'épouseras, mais quand ? Si c'est dans deux ans ou trois , je sais ce que ça veut dire.

MARTINON. — Je m'engage ferme pour dans trois mois, quand on aura été collé au bac tous les deux. Je ne te demande pas si tu m'aimes. Tu viens de me dire que tu souhaitais plaire à tous le monde, excepté à moi.

SYLVIE. — Non, j'ai dit que je ne me mettais pas en frais pour toi. Je parlais un peu par dépit. J'étais si loin de penser que tu pourrais m'aimer. Ce matin, quand tu es arrivé, tu m'as dit toi-même : « On sera comme des anges. »

MARTINON. — Oui, ce matin... Ah ! J'étais loin de penser que tu serais mon premier et mon seul amour. Ç'a été rapide. J'ai commencé à chavirer cet après-midi au cours de géographie. Tu te pinçais pour ne pas dormir et quand j'ai appris qu'hier soir, tu avais veillé jusqu'à plus de minuit pour ton travail de secrétaire, j'ai été ému. Je me suis mis à imaginer ta petite vie, tes soucis, tes fatigues, tes horizons .La seule chance pour toi de t'en tirer c'était le mariage et comme il ne fallait pas compter sur les élèves de la boîte, j'ai pensé que ce pourrait être moi, et tout de suite, là, quand je t'ai vue entre les mains des deux macaques, j'ai senti mon cœur s'étrangler. Je me suis dit : « Raoul, tu convoles. »

SYLVIE. — Tu es gentil. Je t'aime, tu sais.

MARTINON. — Faut pas te forcer. Si tu m'aimes, tant mieux, mais ce n'est pas indispensable. L'important, pour moi, c'est que je t'aime.

SYLVIE. — Tu es drôle. Dis-moi, si on se marie dans trois mois, qu'est-ce que tu comptes faire ? Tu n'as pas de situation.

MARTINON. — J'en aurai une. J'ai décidé d'être apiculteur. Imagine les fleurs, le ciel, les abeilles, et toi au milieu en robe bleu lavande avec des sabots. Le soir, quand les abeilles sont endormies... le soir, Sylvie...

SYLVIE, *hostile*. — Alors... on habiterait la campagne ?

MARTINON. — Je vois. La campagne te défrise. Madame rêve de filer le train à son surveillant général dans des cités tentaculaires. J'ai compris. Je retire mes gants blancs et ma demande en mariage. Adieu, Madame, et soyez heureuse dans le péché.

SYLVIE. — Martinon, ne t'en va pas, ne m'abandonne pas. J'ai tant besoin de toi. Pourquoi t'es-tu mis en colère ? J'aime les fleurs et j'aime les abeilles. Je n'ai rien contre la campagne, tu sais.

MARTINON. — Tu n'as rien non plus contre Valentin.

SYLVIE. — Oh ! Valentin... Justement, j'ai à te parler de lui. Pour mon travail de secrétariat, j'ai à chaque instant l'occasion d'entrer dans le bureau de Chabert. Eh bien, depuis ce matin, je l'ai entendu peut-être dix fois se plaindre que sa femme ait été changée en oiseau par Valentin.

MARTINON. — Changée en oiseau ?

SYLVIE. — Ne ris pas. Quand il parle de sa femme qui s'est envolée, je t'assure que ni sa fille ni son gendre n'ont envie de rire.

MARTINON. — Bien sûr, ils le prennent pour un fou.

SYLVIE. — Non, je suis sûre que non. J'ai même entendu Valentin s'excuser d'avoir métamorphosé sa belle-mère. Et tu sais, l'oiseau que nous avons fait sortir de sa cage ce matin, ce serait justement la femme de Chabert. En tout cas, c'est ce qu'ils disent tous.

MARTINON. — Non, ce serait trop beau ! On aimerait croire que c'est vrai...

(*La porte s'ouvre, donnant passage à Chabert, à Elisa et à Ariane. Chabert entre à reculons, comme pour contenir Ariane.*)

CHABERT. — Encore une fois, que veux-tu que j'y fasse ? Je n'ai pas le pouvoir de rendre sa forme humaine à ta mère. Mon gendre lui-même ne l'a pas.

ARIANE. — Tu avais le devoir de défendre maman et de ne pas laisser faire Valentin.

CHABERT. — L'animal ne m'a pas demandé la permission et c'est heureux. Dans un moment d'impatience, qui sais si je ne la lui aurais pas accordée ?

ELISA. — Je dois dire que dans les minutes qui ont précédé l'événement, maman s'était montrée très désagréable avec moi.

CHABERT. — Et plus encore avec moi.

ARIANE. — En somme, vous trouvez qu'il a bien fait. Vraiment, Elisa, j'admire ta quiétude, ta sérénité. On ne croirait jamais que tu as perdu ta mère ce matin.

ELISA. — Je n'ai pas perdu ma mère.

ARIANE. — Si mon mari était changé en oiseau, ce serait pour moi comme s'il était mort.

ELISA. — Il n'en serait pas moins vivant et il coûterait moins cher à papa.

CHABERT. — Elisa... Elisa...

ARIANE. — Laisse-la parler. Elle est dans un accès de franchise. Elle va nous dire comment elle a comploté avec Valentin la disparition de maman.

CHABERT. — Ariane... Ariane...

ELISA. — Laisse éclater sa douleur, sa vraie grande douleur qui est l'héritage de l'oncle Abélard.

ARIANE, *poussant Elisa, elle rompt le barrage que fait Chabert.* — Je te prie de mesurer tes paroles. C'est insensé. J'arrive de Paris en taxi pour voir maman et vous me débitez froidement les plus invraisemblables mensonges. Car ce sont des mensonges ! des mensonges !

CHABERT, *s'avisant de la présence de Sylvie et de Martinon, il impose le silence à Ariane.* — Tais-toi.

(*A Sylvie et à Martinon.*) Qu'est-ce que vous faites là ?

SYLVIE. — Mais, Monsieur le Directeur, nous vous attendons.

MARTINON. — Comme je vous l'ai dit, les élèves, c'est tous des vicieux, des mal embouchés...

CHABERT. — Vous, je vous ai suffisamment entendu. Vous pouvez disposer.

MARTINON. — Tout de suite, Monsieur le Directeur. Je voudrais simplement ajouter...

(*On frappe à la porte.*)

CHABERT. — Entrez !

(*Entre l'inspecteur Malfrin suivi de l'inspecteur Grindet, jeune homme de vingt-deux ans, chacun d'eux portant un parapluie. Sylvie et Martinon sortent.*)

MALFRIN. — Monsieur le Directeur, Mesdames.

CHABERT. — Monsieur. Vous désirez ?

MALFRIN. — C'est moi qui suis chargé de l'enquête au sujet du professeur Bobignot. Inspecteur Malfrin. Mon collègue Grindet, qui vient d'être nommé inspecteur. Je l'ai amené pour lui montrer comment s'y prendre dans une enquête.

CHABERT. — Que voulez-vous savoir ?

MALFRIN. — L'affaire me paraît un peu plus sérieuse que je n'avais pensé. J'ai appris par le professeur Barraux qu'en sortant de son cours, le professeur Bobignot, au lieu de quitter l'établissement avec ses collègues, a pris l'escalier qui monte à cet étage-ci.

CHABERT. — Le fait n'a rien d'anormal. Il est fréquent qu'un professeur passe dans les bureaux de la direction ou de l'administration.

MALFRIN. — Bien entendu. J'ai interrogé le concierge qui a été formel. Monsieur Bobignot n'est sorti ni par la grande porte ni par l'entrée des cuisines. Qu'en pensez-vous ?

CHABERT. — Je vous serais obligé de me dire ce que vous en pensez vous-même.

MALFRIN. — Grindet, veux-tu répéter à Monsieur le Directeur ce que je t'ai dit en quittant la loge du concierge ?

GRINDET. — Vous m'avez dit : « Ou bien la victime est encore dans les murs... »

MALFRIN. — Non, Grindet, non. Je n'ai pas parlé de victime.

GRINDET. — C'est vrai. Vous avez dit : « Ou bien ce vieux cochon-là est encore dans les murs, ou bien il est sorti par l'appartement du directeur. »

MALFRIN. — J'imagine qu'on n'entre pas comme on veut dans votre appartement. Les élèves auraient vite fait de le savoir et d'en profiter.

CHABERT. — Bien sûr. Mais je ne vois vraiment pas pourquoi le professeur Bobignot serait passé par mon appartement.

MALFRIN. — Voyez-vous dans une affaire comme celle-là, moi qui connais bien Monsieur Bobignot, je dis tout de suite... Qu'est-ce que je dis, Grindet ?

GRINDET. — D'abord chercher la poupée.

MALFRIN. — Voilà, Monsieur le Directeur, la poupée. Combien y a-t-il de femmes dans votre collège ?

CHABERT. — Trois. Non, quatre. Ma femme, ma fille Elisa, la secrétaire et la concierge.

MALFRIN. — Ne parlons pas de la concierge. Elle n'a pas quitté sa loge de toute la soirée d'hier. (*A Madame, une question, si vous permettez. Quand avez-vous Monsieur Bobignot pour la dernière fois ?*

ELISA. — Il y a deux ou trois jours. Hier après-midi, je suis sortie à trois heures et demi pour aller à la bibliothèque municipale et je suis rentrée un peu avant sept heures sans avoir vu Monsieur Bobignot ni même entendu parler de lui.

MALFRIN. — Tu entends, Grindet ? Voilà une réponse nette, un emploi du temps facile à vérifier. Madame, je vous remercie. (*A Chabert.*) A présent, j'aimerais entendre Madame Chabert.

CHABERT. — Je ne crois pas que ce soit possible avant un certain temps. Ma femme est en voyage.

ARIANE. — Non ! Ce n'est pas ce que vous m'avez dit ! Inspecteur, je suis arrivée de Paris tout à l'heure pour entretenir ma mère d'une affaire importante, urgente, et quand j'ai voulu la voir, mon père et ma sœur ont prétendu qu'elle s'était envolée.

CHABERT, *à Malfrin.* — Simple façon de parler qui voulait être plaisante.

ARIANE. — C'est trop fort ! Tous les deux, vous avez fait l'impossible pour me convaincre qu'elle était changée en oiseau. Papa a même ajouté que le professeur Bobignot était, lui aussi, changé en oiseau et que maman s'était envolée pour aller le retrouver chez lui.

MALFRIN. — Voyons, Madame, si votre mère était allée rejoindre le professeur chez lui, Madame Bobignot ne serait pas venue à la police signaler la disparition de son mari. Soyons logiques.

ARIANE. — Mais s'ils ont été changés en oiseaux !

MALFRIN. — Vous croyez sérieusement qu'ils ont été changés...

ARIANE. — Justement non. Je vous dis qu'on essaie de me le faire croire et que je m'y refuse.

MALFRIN. — Eh bien, puisque vous n'y croyez pas, nous sommes tous d'accord.

ARIANE. — Mais je vous répète que les oiseaux...

MALFRIN. — Madame, pardonnez-moi, mais je n'ai pas de temps à perdre. (*A Chabert.*) Quand Madame Chabert s'est-elle... envolée ? (*Il rit.*)

CHABERT. — Dans la matinée d'aujourd'hui, vers onze heures.

MALFRIN. — Ah ! Ah ! Naturellement, vous savez où lui téléphoner, en tout cas lui écrire ?

CHABERT. — Ma foi non. Ce matin, ma femme est venue à mon bureau me dire qu'elle partait pour plusieurs jours avec des amis qui l'emmenaient en voiture. C'est tout ce que je sais pour le moment. Sans doute m'écrira-t-elle en route.

MALFRIN, *après un silence.* — Qu'est-ce que tu penses de ça, toi, Grindet ? Tu as l'air d'hésiter. Vas-y, sors-nous ce que tu as en tête.

GRINDET. — C'est simple. Hier soir, entre quatre et cinq heures, Monsieur Chabert est entré dans son appartement, il a trouvé sa femme et le professeur Bobignot à poil sur un divan et il les a abattus tous les deux. Après ça, il a attendu qu'il fasse nuit pour se débarrasser des cadavres.

ARIANE, *dans un cri.* — Papa ! C'est affreux ! Voilà ce que tu me cachais !

ELISA. — Vas-tu te taire, idiote !

MALFRIN, *riant.* — Sacré Grindet ! C'est qu'il vous déballe ça avec un sérieux ! L'adultère, les amants à poil, le mari jaloux, pan pan pan ! et deux cadavres sur les bras. (*Sérieux.*) Remarquez que ça se tient. C'est une hypothèse et qui me paraît plus solide que celle de la fugue. (*A Chabert.*)

Vous ne me ferez tout de même pas croire que vous avez laissé partir votre femme sans vous inquiéter de savoir où elle allait ni avec qui.

CHABERT. — Ma femme a toujours mené une vie très indépendante.

MALFRIN, *ricanant.* — Oui, oui. Question de mener une vie indépendante, la police en sait même un peu plus long que vous. (*Silence.*) Nom d'un tonnerre ! (*A Ariane.*) Votre père vous a bien parlé de deux oiseaux ?

ARIANE. — Je me tue à vous le dire. Deux oiseaux dont l'un serait maman et l'autre le professeur Bobignot.

MALFRIN. — Grindet, deux oiseaux, ça ne te dit rien ? (*Silence.*) Voyons, Grindet, toi qui es bachelier. (*Silence.*) Tu as bien fait ta première communion ?

GRINDET. — Non. Je suis athée. J'estime que la preuve de l'existence de Dieu reste à établir.

MALFRIN. — C'est dommage pour toi, Grindet, c'est dommage que tu n'aies pas de religion, parce que Dieu existe et le diable, il existe aussi et c'est nous autres de la police qui maintenons le gros du troupeau à mi-chemin entre les deux. Ça, Grindet, ce que je te dis là, c'est le *credo* de l'inspecteur. Mais tu avais seulement l'usage de la religion, tu aurais déjà compris ce que Monsieur Chabert a voulu dire en parlant des deux oiseaux qui s'étaient envolés.

GRINDET. — J'ai compris, chef ! Les âmes des deux défunts !

MALFRIN. — Ah ! quand même ! (*A Chabert.*) Les âmes, c'est l'affaire de Dieu. La police n'est pas encore outillée pour. Nous, ce qui nous intéresse, c'est les corps. Où avez-vous mis les cadavres ?

CHABERT. — Je n'ai eu aucune difficulté de ce côté-là. Les cadavres, je les ai tout naturellement découpés en tranches pour les faire manger à mes élèves. Je vous trouve même un peu simple de n'y avoir pas pensé. En tout cas, vous apprendrez ce qu'il en coûte de diffamer d'honnêtes gens.

MALFRIN. — Oh ! Monsieur le Directeur, diffamé... On n'a diffamé personne. On échangeait des idées, quoi. (*Il rit.*) On pourrait dire un mot à la petite secrétaire ?

CHABERT. — Si vous y tenez... (*A Elisa.*) Veux-tu aller chercher Sylvie ?

(*Elisa sort.*)

MALFRIN. — Monsieur le Directeur, est-ce que la jeune fille en question est d'une famille aisée ?

CHABERT. — C'est une orpheline recueillie par une vieille parente très pauvre.

MALFRIN. — Je vous demandais ça, c'est pour la moralité. (*Entrent Elisa et Sylvie.*) Jolie fille. Qu'est-ce que t'en dis, Grindet ? Hein, qu'elle est mignonne ?

GRINDET. — Si on veut. Elle a les fesses plates.

MALFRIN. — Oh ! toi, bien sûr, tu ne crois à rien. Tu as tort, Grindet. Dans le métier, il faut de la ferveur. (*A Sylvie.*) Mademoiselle, hier après-midi, après la sortie des cours, avez-vous vu Monsieur Bobignot ?

SYLVIE. — Oui, le professeur est venu dans mon bureau vers quatre heures et quart.

MALFRIN. — Il venait vous voir pour affaire de service ?

SYLVIE, *réticente.* — C'est-à-dire... non, pas exactement... Il venait plutôt me... me faire une visite.

CHABERT. — Dites ce que vous savez, Sylvie. Ces messieurs, qui sont de grands intuitifs, vous soupçonnent d'avoir été amoureuse de Monsieur Bobignot.

SYLVIE, *indignée.* — Moi, amoureuse du professeur ? Dites plutôt que j'étais très gênée de ses assiduités.

MALFRIN. — Donc, il vous faisait la cour. Eh bien, racontez-nous ce qui s'est passé hier soir avec lui. Si vous vous sentez gênée par la présence de ces messieurs-dames, je leur demanderai de nous laisser seuls tous les deux.

SYLVIE. — Je n'ai pas à être gênée. Monsieur Bobignot est entré dans mon bureau comme il le faisait presque chaque jour depuis une quinzaine. Nous avons parlé quelques minutes, assis l'un en face de l'autre et, brusquement, il s'est jeté à mes pieds et m'a embrassé les genoux. Je me suis levée pour essayer de me dégager, mais le professeur me serrait fort et je ne voyais pas le moyen de le faire lâcher prise.

MALFRIN. — Alors ?

SYLVIE. — Heureusement, Monsieur Valentin, le surveillant général, est entré dans mon bureau et le professeur m'a lâchée aussitôt.

MALFRIN. — J'imagine qu'il ne devait pas en mener large.

SYLVIE. — Il était surtout très en colère.

MALFRIN. — Et votre Monsieur Valentin ?

SYLVIE, *hésitant.* — Je... je ne me souviens plus très bien.

MALFRIN. — En fin de compte, qu'est-ce qui s'est passé ?

SYLVIE. — Je ne sais rien de plus. Monsieur Valentin a prié le professeur de le suivre dans son bureau et ils sont partis.

MALFRIN. — Ah ! Ah ! Voilà du nouveau, hein ! Grindet ! Je te l'avais bien dit : « Chercher la poupée. » A présent, voyons le surveillant général.

CHABERT, *à Elisa.* — Veux-tu appeler ton mari ?

MALFRIN. — C'est vrai. Monsieur Valentin est le mari de Madame. Dans ces conditions, je préfère le voir à part.

ELISA, *ouvrant la porte du bureau de Valentin.* — Valentin !

MALFRIN, *à Sylvie.* — Mademoiselle, je vous demanderai de nous attendre ici.

VALENTIN, *apparaissant dans l'encadrement de la porte.* — Messieurs.

MALFRIN. — On aurait deux mots à vous dire en particulier. Au sujet du professeur Bobignot.

VALENTIN. — Entrez. (*Il s'efface pour laisser passer les policiers. Valentin suit les policiers dans son bureau dont il ferme la porte.*)

ARIANE. — Alors ? Qu'est-ce que vous décidez pour maman ?

CHABERT. — Que veux-tu, il n'y a rien à décider.

ARIANE. — Vous ne pensez tout de même pas que je vais laisser cet héritage me passer sous le nez. Mon taxi m'attend à la porte et, naturellement, le compteur tourne. Il faut que ce soir le nécessaire soit fait chez le curé de Saint-Eustache et demain matin à l'église. Vous êtes là comme deux souches. On n'arrive pas à vous tirer deux paroles. Elisa, tu as bien une idée, toi.

ELISA, *hargneuse.* — Non, je n'ai aucune idée.

ARIANE. — On dirait que cet héritage ne t'intéresse pas.

ELISA. — Pourquoi veux-tu qu'il m'intéresse ? Tout ce que je demande à la vie et que l'argent ne peut pas me donner, c'est d'être belle, c'est d'être désirable. Tu comprends ? Désirable à faire se retourner les hommes dans la rue et le soir dans leurs lits.

ARIANE. — Qu'est-ce qui te prend ? (*A Chabert.*) Je ne la reconnais plus. Elle est détraquée.

CHABERT. — Elisa, je te l'ai déjà dit ce matin, tu t'imagines à tort que tu es dépourvue de charme et de séduction.

ELISA. — Demande à l'inspecteur Malfrin ce qu'il en pense. Cherchons la poupée, a-t-il dit, et un coup d'œil lui a suffi pour me mettre hors de cause. La poupée, il ne lui a pas fallu longtemps pour la découvrir. (*S'approchant de Sylvie.*) C'est une vraie poupée, en effet. Ainsi, vous êtes la maîtresse de Valentin ?

SYLVIE. — Non, Madame. Je ne suis pas la maîtresse de Monsieur Valentin. Je ne suis la maîtresse de personne.

CHABERT. — Comment peux-tu accuser cette enfant. Elisa ? Tu vois bien qu'elle est sans reproche.

ELISA. — Non, ce n'est pas une chose qui saute aux yeux. En tout cas, il est très épris d'elle. J'ai maintenant de bonnes raisons d'en être certaine. Va, si Bobignot m'avait fait la cour, Valentin ne l'aurait jamais changé en oiseau.

ARIANE. — Encore les oiseaux ! Mais enfin, pourquoi vous cramponner à une fable aussi absurde et refuser de me conduire auprès de maman ? Vous n'allez tout de même pas renoncer à l'héritage de l'oncle Abélard ? Voyons, papa ?

CHABERT. — Encore une fois... Mais non, à quoi bon ?

ELISA, *à Chabert.* — Tu n'ignorais pas que Valentin était épris de Sylvie, n'est-ce pas ? Sois sincère. En tout cas, tu savais qu'il ne m'aimait pas. Tu le savais !

CHABERT, *furieux.* — Je ne savais rien du tout ! Et puis en voilà assez avec vos histoires de cœur et vos histoires d'héritage ! Comment ! Le monde croule autour de nous, ma femme est changée en oiseau, la police s'accroche à mes basques et c'est le moment que vous choisissez pour vous tâter le cœur et le portefeuille ! Rêvez si vous voulez, mais rêvez en silence. Moi, je suis de l'autre côté de la porte. Les argousins sont en train d'interroger mon gendre qui n'ira pas se vanter d'avoir changé Bobignot en oiseau, bien sûr. Il essayera de se décharger sur moi, vous pouvez en être sûres, ce qui fait que tout à l'heure, je partirai peut-être d'ici les menottes aux mains.

(*On frappe à la porte.*)

Qu'est-ce qu'on me veut encore ? Sylvie, allez voir.

SYLVIE, *entrouve la porte et se tourne vers Chabert.* — C'est Madame Bobignot.

CHABERT. — Qu'elle entre !

(*Ente Mme Bobignot et il s'avance à sa rencontre.*)

Vous arrivez bien, Madame Bobignot. Le commissariat vient d'envoyer deux inspecteurs qui sont en train d'enquêter dans l'établissement.

MADAME BOBIGNOT. — Je vous avais prévenu. Si vous permettez, je vais m'asseoir. Je suis essoufflée. J'ai marché si vite, j'étais si pressée de vous voir... (*Elle s'assied.*) L'émotion, aussi, qui vous coupe les jambes. Ah ! si vous saviez...

(*Entre Valentin, portant d'une main une cage qui contient deux oiseaux et, de l'autre, les parapluies des deux inspecteurs.*)

CHABERT, *se tournant vers Valentin.* — Alors, où en sommes-nous ? (*Il a un mouvement de recul en voyant la cage.*) Valentin... Valentin !

VALENTIN, *soulevant la cage.* — Que voulez-vous, il n'y avait pas autre chose à faire. Dès les premières paroles, ils ont commencé à me réclamer les cadavres et avec quelle grossièreté ! Non seulement ces gens-là m'auraient fait arrêter, mais ils auraient déchaîné dans le collège une brigade de police pour retourner le sol de la cave et fouiller partout. Vous auriez eu les pires ennuis. Du reste, ils sont infiniment plus heureux qu'ils n'étaient tout à l'heure.

CHABERT. — Mais enfin, ces deux hommes faisaient leur métier. Il est inadmissible que vous vous débarrassiez ainsi des gens pour la simple raison qu'ils vous gênent. Le pouvoir que vous détenez a-t-il aboli en vous tout sentiment d'honneur et d'honnêteté ?

VALENTIN. — Sans doute les apparences ne sont-elles pas en ma faveur, mais ne vous hâtez pas de juger mes actes et n'oubliez jamais que vous vivez dans un univers tronqué où le vrai visage des choses vous reste caché. Ce que je peux vous dire, c'est que chaque fois que je libère un être de sa forme humaine, j'accomplis une bonne action. (*Montrant la cage.*) Croyez bien que ces deux petites bêtes ne regrettent pas de m'avoir rencontré.

CHABERT. — Après tout, qui sait ? Il est certain que je me sens plus près d'eux maintenant qu'il y a un quart d'heure. Je dirai même que leur apparence humaine était loin de me procurer le sentiment d'une réussite de la nature, que j'éprouve à les regarder dans cette cage.

MADAME BOBIGNOT, *se levant pour venir contempler les oiseaux.* — Mais ce sont les mêmes que les deux autres, voyez donc !

CHABERT. — Oui, Madame Bobignot, les mêmes. Ils leur ressemblent comme des frères. A propos, comment vont-ils, les nôtres ?

MADAME BOBIGNOT. — Ah ! Monsieur Chabert ! Justement, j'ai à vous annoncer une bien triste nouvelle. Le chat vient d'en manger un.

CHABERT. — Lequel ?

ELISA. — Lequel ? Oh ! ma pauvre maman ! Lequel ?

ARIANE. — Mais qu'est-ce que tout ça signifie ?

MADAME BOBIGNOT. — Allez savoir ! Quand je suis entrée, Euclide l'avait déjà mangé. Bien sûr, il avait laissé les plumes, mais les deux oiseaux se ressemblaient tellement qu'il était bien difficile de les distinguer l'un de l'autre, même quand ils vivaient tous les deux.

CHABERT. — Le sexe !

MADAME BOBIGNOT. — Plaît-il ?

CHABERT. — Armandine était une femelle et le professeur était un mâle.

MADAME BOBIGNOT, *à mi-voix.* — Le professeur... Le professeur...

CHABERT. — Valentin, êtes-vous sûr que les sujets avaient gardé leurs sexes respectifs ?

VALENTIN. — Mais... je pense.

CHABERT. — Comment ? Vous pensez ! Voulez-vous dire que vous n'avez pas pris la peine de le vérifier ?

VALENTIN. — C'était assez délicat. Songez qu'il s'agissait de ma belle-mère. Mais en y réfléchissant, je me persuade qu'ils avaient conservé leurs sexes. Il y a en chacun de nous certaines symétries sur lesquelles une métamorphose ne peut rien.

CHABERT. — Admettons-le, si tant est qu'un ordre logique préside à une opération aussi absurde. (*A Mme Bobignot.*) Et l'autre, celui qui n'a pas été mangé ?

MADAME BOBIGNOT. — Il n'y a sûrement pas d'espoir qu'il revienne jamais chez moi. Quand je suis rentrée, que j'ai vu ce qui s'était passé, mon premier mouvement a été de jeter un coup d'œil au dehors. Il était perché de l'autre côté de la rue sur un réverbère et quand il m'a vue... (*D'une voix défaillante.*) il est venu tourner en rond devant ma fenêtre en piaillant... Et puis, il est parti en direction de la rue Lombard et il a disparu derrière les arbres du square.

ELISA. — Mais quand il volait en rond devant la fenêtre, tout près de vous, en somme, vous n'avez observé aucune particularité permettant de l'identifier ?

MADAME BOBIGNOT. — Ma foi non, je n'ai rien remarqué.

CHABERT. — Quand on a vécu quarante ans avec un oiseau, je veux dire avec un homme... mais non, je vous demande pardon... je n'y suis plus.

ARIANE. — Décidément, cette histoire est stupide...

ELISA. — C'est épouvantable. On ne peut pas rester dans cette incertitude.

MADAME BOBIGNOT, *se levant.* — Allons, je m'en retourne chez moi. Il va falloir passer la soirée avec Euclide et lui parler durement, pauvre bête. Vous me direz qu'il s'est mal conduit, et c'est vrai, mais comme je dis souvent, un chat est un chat, on ne peut pas lui reprocher sa nature de chat. Et pour mon mari, on ne sait rien de nouveau ?

CHABERT. — Hélas ! non, ma pauvre amie, rien.

MADAME BOBIGNOT. — A présent, il n'y a plus qu'à attendre. (*Soupir.*) Alors, bonsoir.

CHABERT. — Bonsoir... Sylvie, reconduisez Madame Bobignot.

(*Sortent Sylvie et Mme Bobignot.*)

ELISA. — Valentin, si tu avis pris Bobignot en train de m'embrasser les genoux, l'aurais-tu changé en oiseau ?

VALENTIN. — Je ne vois pas où tu veux en venir.

ELISA. — L'aurais-tu changé en oiseau ?

VALENTIN. — Non. En t'embrassant les genoux, le professeur Bobignot se rendait simplement ridicule, mais en essayant de suborner des gamines, il devenait un danger public.

ELISA. — Tu aimes Sylvie.

VALENTIN. — Je l'ai délivrée d'un homme sans scrupules. C'est tout.

CHABERT. — Gendre, vous avez déjà sur la conscience quatre métamorphoses qui sont de volontaires dégradations d'êtres humains et, par votre faute, c'est peut-être ma femme qui a été mangée par le chat. Vous êtes en tout cas responsable de la mort d'un de vos semblables. Je n'admets donc pas que vous vous retranchiez derrière une morale que vous défiez à chaque instant. Assez de faux-fuyants, Valentin, et veuillez vous expliquer franchement sur votre conduite et sur vos intentions.

ARIANE. — Valentin, je vous supplie de me dire la vérité. Est-ce que, vraiment, vous avez changé maman en oiseau ?

VALENTIN. — Mais oui, bien sûr. A quoi bon cette question ?

ARIANE. — Mon Dieu ! Maman ! (*Elle éclate en sanglots.*)

CHABERT, *montrant Valentin qui baisse la tête d'un air ennuyé.* — Regardez-le, quelles nouvelles catastrophes nous prépare-t-il ? Oh ! il ne peut rien arriver de pire qu'Armandine changée en oiseau et mangée par le chat. C'est tout de même une chose incroyable que moi, Chabert, Alexandre Chabert, agrégé de philosophie, je puisse m'entendre dire : « Ma femme a été mangée par le chat... » (*Détachant les mots.*) « Ma femme a été mangée par le chat... ma femme... » Enfin, il reste encore l'espoir que ce soit Bobignot. Mon Dieu... Mais oui, mon Dieu, pourquoi pas, mon Dieu ? Mon Dieu, faites que ce soit Bobignot.

RIDEAU.

ACTE III

Le lendemain.

DÉCOR : *le toit du collège, surface limitée à droite par deux hautes cheminées surmontées chacune de quatre mitrons, à gauche par un toit en surplomb dont la mansarde ouvre sur la scène. C'est par cette mansarde qu'entrent et sortent les personnages. Montée sur un trépied, une longue-vue est braquée entre les deux cheminées de droite. A l'arrière-plan, paysage de toits, de pignons et de cheminées.*

Au lever du rideau. Chabert regarde avec la longue-vue. Valentin lit, assis sur un pliant.

CHABERT, *à Valentin qui semble ne pas entendre.* — Je suis sûr que cet oiseau-là est ma femme. Le choc qu'hier au soir j'ai ressenti en le découvrant perché sur le rebord de cet œil-de-bœuf, je l'ai encore éprouvé tout à l'heure en le revoyant et c'était le même, vous entendez bien, le même que lorsqu'elle réapparaissait à un retour de vacances... Il suffit d'ailleurs de l'observer. Dans sa façon de sautiller, de tourner la tête, il y a une féminité qui ne peut pas tromper. (*Irrité par le silence de Valentin.*) Valentin ! Malheur à vous si cet oiseau est un mâle ! Vous m'entendez ?

VALENTIN. — Je vous demande pardon. J'étais en train de lire *les Malheurs de Sophie*.

CHABERT. — Valentin, il me semble qu'à votre place je ne connaîtrais plus le repos, que j'aurais toujours présent à l'esprit l'horreur qu'a peut-être ressentie Armandine en se voyant tout à coup dans la gueule du chat. Y avez-vous seulement pensé ?

VALENTIN. — Pour être franc, j'y pense sans trop d'accablement et j'arrive à me faire une raison. Il y a eu bien sûr cette minute atroce. Notez que, si elle n'avait pas été changée en oiseau, elle aurait pu connaître les mêmes affres en passant sous les roues d'une voiture ou en succombant à une douloureuse maladie.

CHABERT. — C'est très différent. La mort par maladie ou par accident est une fin normale à laquelle chacun de nous doit s'attendre. Devenir une proie, sentir à la fois sa vie et sa mort assouvir la cruauté d'un monstre, c'est un tout autre degré de l'horreur.

VALENTIN. — En tout cas, nous pouvons nous dire qu'à présent ma belle-mère ne souffre plus. Bien entendu, je parle là comme s'il était arrivé le pire, mais j'ai bon espoir que c'est le professeur Bobignot qui a été mangé.

CHABERT. — C'est aussi mon espoir, mon grand espoir. Cette nuit, j'ai rêvé qu'après avoir fait cuire le professeur Bobignot, je le servais à son chat et que j'en éprouvais un vif sentiment de déception, comme si je me fusse affligé de n'avoir pas eu à faire cuire Armandine. Quelle abomination d'être dans son sommeil ainsi traître à soi-même, car enfin, je donnerais ce qui me reste de vie pour être assuré que ma femme vit encore. (*Un temps.*) Que croyez-vous qu'il en soit, Valentin ?

VALENTIN. — J'ai comme une intuition que ma belle-mère n'est pas morte.

CHABERT. — Une intuition... Je ne méconnais pas la valeur des intuitions. Mais tant qu'elles ne se sont pas vérifiées, il n'y a pas grand-chose à en dire. (*Silence.*) Pourquoi êtes-vous silencieux ? Vous n'êtes pas en train de me changer en oiseau ?

VALENTIN. — Mais non ! Je vous jure que l'idée ne m'en est même pas venue !

CHABERT. — Ah bon ! Vous étiez tout à coup sans voix et comme absorbé en méditation. J'ai eu peur... Notez qu'il me serait doux de rejoindre Armandine.

VALENTIN. — Vraiment ?

CHABERT, *effrayé.* — Ne prenez pas ce que je viens de dire au pied de la lettre. Je suis très content d'être comme je suis. Maintenant, dites-moi, intuition mise à part, ce qui vous donne à penser que ma femme est encore en vie.

VALENTIN. — Le fait que, pour se percher, elle ait choisi un œil-de-bœuf, d'où elle a une vue cavalière de l'établissement, me paraît significatif.

CHABERT. — On en pourrait dire autant de Bobignot qui passait au collège une partie de sa vie et y a laissé la jeune fille dont il était épris.

(*Sylvie, qui est entrée par la fenêtre de la mansarde, s'approche des deux hommes.*)

SYLVIE. — Monsieur le Directeur, il y a en bas Monsieur Périsson avec son fils. C'est lui qui a téléphoné hier et vous lui avez donné rendez-vous pour ce matin à onze heures.

CHABERT. — Périsson, oui, parfaitement. Eh bien, faites-le monter.

SYLVIE. — Le... le faire monter ?... Ici ?

CHABERT. — Je ne peux pas m'absenter pour l'instant. Vous lui expliquerez que je suis retenu sur le toit et que, pour ne pas le faire attendre, je le prie de monter. Naturellement, vous l'accompagnerez.

SYLVIE. — Bien, Monsieur le Directeur.

CHABERT. — Sylvie, en revenant avec ce Monsieur Périsson, vous monterez la cage des deux inspecteurs. Ici, au grand air, ils seront mieux que dans mon bureau.

SYLVIE. — Oui, Monsieur le Directeur. (*Elle sort.*)

CHABERT, *suivant Sylvie du regard.* — Je me demande ce que peut penser cette petite de toutes nos histoires. Votre conduite doit lui faire horreur.

VALENTIN. — Lui faire horreur ? Je voudrais bien savoir pourquoi. Ma conscience ne me reproche rien, au contraire, puisque, grâce à moi, de pauvres gens auront enfin trouvé le bonheur.

CHABERT. — Qu'est-ce qui me le prouve ?

VALENTIN. — Hélas ! Il vous faut des preuves et nous touchons là, justement, à l'infinie tristesse de votre condition. L'indigence des mots ne permet pas d'établir entre nous un contact efficace et, d'autre part, vos moyens de compréhension se trouvent depuis toujours réduits à une pensée infirme.

CHABERT. — Une pensée infirme !

VALENTIN. — Je n'ai pas voulu vous peiner, mais enfin, il faut bien admettre qu'il y a un abîme entre vous et moi.

CHABERT. — L'abîme de votre suffisance ! En fait de bonheur, il suffit de regarder cet oiseau-là. Vous n'allez pas me dire qu'il a l'air d'un oiseau heureux !

VALENTIN. — C'est la solitude qui lui pèse. Mais quand il y aura beaucoup d'autres oiseaux de son espèce, beaucoup d'autres...

(*Entrent Elisa et Ariane.*)

ELISA. — L'oiseau est là ?

CHABERT. — Exactement à l'endroit où il s'est perché hier soir. Il est arrivé à 10 h. 10 et il n'a pas bougé depuis.

ELISA. — Mme Bobignot l'a vu passer et repasser plusieurs fois devant sa fenêtre. Elle pense qu'il est affamé et que la peur de tomber entre les griffes d'un chat l'empêche de vaquer normalement à la recherche de sa nourriture.

CHABERT. — Ma pauvre Armandine !

ELISA. — J'ai apporté des graines. Mais comment les lui faire manger ?...

CHABERT. — Le mieux est de les déposer là-bas, au bout du toit (*Il montre le côté cour, vers la lunette.*) et bien en vue... Surtout, ne va pas te flanquer par terre. Appelez-la doucement, chacune à votre tour : « Maman... maman... »

ARIANE. — Et si ce n'est pas elle ?

CHABERT. — Nous verrons bien. Mais je suis sûre que c'est elle.

(*Les deux sœurs se dirigent vers la droite pour sortir entre les deux cheminées, tandis que Sylvie, précédant Périsson et son fils, entre par la mansarde. Elle a une cage à la main. Sylvie s'efface devant les Périsson. Périsson est un homme de quarante-cinq ans, à l'air dur et borné Son fils Etienne, dix-huit ans, est un minus doux et craintif.*)

CHABERT. — Bonjour, Monsieur. Je m'excuse de vous recevoir sur le toit de l'établissement, mais j'y suis contraint pour raisons de famille.

PÉRISSON. — Puisque c'est une nécessité, vous êtes excusé. Je vous ai téléphoné hier.

CHABERT. — Oui, oui, Monsieur Périsson. Sylvie, posez les deux inspecteurs au pied de la cheminée et veuillez ne pas vous éloigner, afin de reconduire ces messieurs une fois l'entretien terminé. Vous, Valentin, surveillez l'oiseau et ne le perdez pas de vue seulement une seconde. (*A Périsson.*) Je vous demande pardon. (*Montrant Etienne.*) Voilà donc ce grand garçon qui a eu le malheur d'échouer à son examen ?

ETIENNE, *petit rire gêné.* — Hin ! Hin !

PÉRISSON, *à Etienne, tandis que Sylvie va s'asseoir sur la fenêtre de la mansarde.* — Réponds quand on te parle, imbécile, au lieu de rire et de te dandiner. Non, Monsieur le Directeur, n'invoquons pas la malchance. Etienne est un paresseux de la pire espèce et ni ma surveillance ni mes taloches n'y font rien. C'est en désespoir de cause que je vous l'amène.

CHABERT, *désignant un pliant.* — Asseyez-vous...

(*Les deux hommes s'assoient.*)

Vous, jeune homme, asseyez-vous là, par terre.

PÉRISSON. — Non, qu'il reste debout. Il n'est pas fatigué, depuis six ans qu'il ne fiche rien. Donc, cet animal s'est fait coller au bac. Les notes qu'il a obtenues à l'écrit m'ont été communiquées. Du reste, il va vous les dire lui-même. Allons, parle, bougre d'idiot.

ETIENNE. — Cinq en français, trois en latin, quatre en anglais.

PÉRISSON. — Et en mathématiques ?

ETIENNE. — Zéro.

PÉRISSON. — Vous l'entendez, l'animal, zéro ? Zéro ! Et il ose le dire et sans rougir. Je le broierais.

VOIX D'ELISA, *dans la coulisse.* — Maman ! Maman !

CHABERT, *à Valentin.* — Vous surveillez ? (*A Périsson.*) Monsieur, croyez-moi, un échec doit être considéré avec plus de sérénité. Songez que Laforgue s'est présenté cinq fois au baccalauréat.

PÉRISSON. — Quel Laforgue ?

CHABERT. — Laforgue, le poète Jules Laforgue. Il a d'ailleurs fini par y renoncer. Mais oui, cher Monsieur. Jules Laforgue n'a jamais été bachelier.

PÉRISSON. — Le résultat est qu'il a été poète.

CHABERT. — Mais Pasteur lui-même, une de nos plus pures gloires nationales, a échoué une fois à son premier bac. C'est une chose que bien peu de gens savent aujourd'hui.

PÉRISSON. — Possible, mais ce que vous ignorez,



Supplément à

JACQUES DUBY

EH BIEN ! OUI, J'AI CHANGÉ MA BELLE-MÈRE EN OISEAU.

c'est qu'Etienne a travaillé dans des conditions particulièrement favorables dont il n'a pas su tirer profit. Pensez qu'en dehors de ses heures de cours, je lui faisais donner des leçons de français, d'anglais, de latin, de mathématiques. Depuis des années, il ne s'est jamais couché avant minuit. Je peux dire que, dans le même temps, je lui ai administré au moins deux corrections. J'ai commencé par le martinet. Ensuite, je l'ai corrigé à la cravache, à la courroie, à la trique, au bambou. J'ai tout essayé, tout !

VOIX D'ARIANE, *dans la coulisse.* — Maman !... Maman !... Maman !...

CHABERT, *à Périsson qui tourne la tête.* — Ce sont mes filles qui appellent un oiseau... Il est allé se percher sur le rebord d'un œil-de-bœuf. (*A Valentin.*) Comment réagit ma femme ?

VALENTIN. — Elle a battu des ailes... Oh ! légèrement... Attendez, on dirait... ça y est, elle s'envole, elle vient par ici...

CHABERT, *se levant précipitamment.* — Regardez-la qui tourne en rond... Elle hésite... Ah ! elle regagne son œil-de-bœuf. Mais non, viens ! Armandine ! Armandine, voyons ! (*Bouleversé, il se tourne à Périsson.*) Non, ne la regardez pas... avancez un peu par là, vous serez masqués par la cheminée. Vous comprenez, si ma femme voit des étrangers, elle n'osera jamais venir picorer les graines. Ariane ! Appelle-la encore !

VOIX D'ARIANE, *dans la coulisse.* — Maman !... Maman !... Maman !...

VALENTIN, *après un silence.* — Non, cette fois, elle n'a pas l'air de vouloir s'envoler.

CHABERT. — En tout cas, le doute n'est plus possible. C'est bien le professeur Bobignot qui a été mangé par le chat. (*A Périsson.*) Encore une fois, je vous demande pardon. Croyez bien que je ne perds pas de vue l'objet de notre entretien. Pour être francs, j'avoue n'être pas autrement surpris de l'échec de votre fils et je mentirais en vous disant qu'il sera reçu à l'examen d'octobre.

PÉRISSON. — Vous n'y croyez pas ?

CHABERT. — Non. Mais ne craignez pas de nous le confier. Après des années de surmenage, de manque de sommeil, de mauvais traitements, un séjour de deux mois dans notre établissement ne peut lui faire que du bien. Qu'en dites-vous, jeune homme ?

ETIENNE. — Moi ? Je... je voudrais bien. Ah ! oui, alors, ce que je voudrais !

PÉRISSON. — Ainsi, vous pensez qu'il n'y a pas d'espoir qu'il soit jamais reçu ?

CHABERT. — Je n'ai rien dit de pareil. J'ignore quelles sont ses dispositions réelles. En tout cas, je ne saurais trop vous mettre en garde contre une excessive sévérité à son égard. Les parents ne se rendent pas toujours compte des difficultés auxquelles se heurtent leurs enfants, surtout lorsqu'ils ont fait eux-mêmes de brillantes études. Les programmes ne sont plus ce qu'ils étaient. En quelle année avez-vous passé votre bac ?

PÉRISSON. — Mon bac ?... Je me suis présenté... c'est-à-dire... comprenez-vous, j'ai échoué...

CHABERT. — Ah ! vous avez...

PÉRISSON. — Oui, j'ai échoué quatre fois. Mais je n'étais pas un paresseux, moi ! Je travaillais ! Je travaillais d'arrache-pied ! Fainéant ! Abruti ! Allons, déshabille-toi ! (*A Chabert.*) Si vous le permettez, je vais lui flanquer une correction. (*Il sort de sa poche une courroie en cuir.*)

CHABERT. — Je m'y oppose absolument. Et pourquoi le battriez-vous ?

PÉRISSON. — Je ne l'ai jamais corrigé sur un toit. (*A Etienne.*) C'est bon. Remets ta veste. Ce sera pour tout à l'heure. Nous monterons au clocher de la cathédrale. (*A Chabert.*) Puisque vous ne pouvez rien pour nous, il me reste à vous remercier de votre accueil. Avant de partir, j'aurais voulu voir mon neveu qui est un élève de votre collège. C'est d'ailleurs sur le conseil de sa mère que j'étais venu vous trouver.

CHABERT. — Rien n'est plus facile. Comment s'appelle votre neveu ?

PÉRISSON. — Duperrier. Antoine Duperrier.

CHABERT. — Ah ! ah ! Duperrier. Le fameux Duperrier. Monsieur, j'aurais aimé vous faire des compliments de votre neveu, mais je ne peux pas vous cacher qu'il me donne fort peu de satisfaction.

PÉRISSON. — Vous ne m'étonnez pas. Mon beau-frère est avec lui d'une faiblesse déplorable. C'est à peine s'il le corrige deux fois par mois.

CHABERT. — Si vous-même le jugez bon, je vous serai reconnaissant de lui laver la tête en ma présence. Je vais le faire monter. Sylvie !

(*Sylvie apparaît à la mansarde. En même temps, du côté opposé, Ariane et Elisa entrent sur la scène. Tandis que parle sa sœur, Elisa, silencieuse, paraît accablée.*)

ARIANE. — Papa ! Sur le rebord de l'œil-de-bœuf, il y a maintenant trois oiseaux !

CHABERT. — Comment, trois oiseaux !

VALENTIN. — C'est vrai. Il y a trois oiseaux.

CHABERT. — On a lâché les inspecteurs ! Qui a lâché les inspecteurs ?

ARIANE. — Mais non, les inspecteurs sont toujours dans leur cage, au pied de la cheminée.

VALENTIN. — C'est vrai, ils y sont.

(*Chabert se tourne vers la cage et se trouve en face de Sylvie.*)

SYLVIE. — Monsieur le Directeur, vous m'avez appelée ?

CHABERT. — Moi ? Non, je n'ai pas appelé.

PÉRISSON. — Je vous demande pardon. Vous avez appelé cette demoiselle.

CHABERT. — Que dites-vous ? Ah ! oui, c'est vrai. Je perds la tête. Sylvie, allez chercher l'élève Duperrier.

SYLVIE. — L'élève Duperrier ! Mais, Monsieur le Directeur... Duperrier... (*Elle se tait, gênée, et regarde Valentin qui a l'œil à la lunette.*)

CHABERT. — Eh bien quoi, Duperrier. Je vous dis d'aller me le chercher.

SYLVIE. — Oui, Monsieur. C'est que... Duperrier n'est pas là.

CHABERT. — Voyons, Sylvie, expliquez-vous clairement. Vous voulez dire que Duperrier n'est pas au collège ? Mais depuis quand ?

SYLVIE. — Je pense... depuis hier soir... On ne les a pas vus au réfectoire et leurs lits n'ont pas été défaits.

CHABERT. — Leurs lits ? Vous avez dit leurs lits ? Mais les lits de qui, enfin ? Va-t-il falloir que je vous arrache la vérité syllabe par syllabe ? (*D'une voix tonnante.*) Les lits de qui ?

SYLVIE. — Les lits de Duperrier et d'Arbelin.

CHABERT. — Duperrier et Arbelin... Oh ! Oh !

PÉRISSON. — Si j'ai bien compris, mon neveu n'a pas couché au collège cette nuit et il n'est pas

rentré ce matin. Et vous, directeur, n'en étiez même pas averti ? Je trouve singulier...

CHABERT. — Ah ! S'il vous plaît, gardez vos réflexions pour vous. J'ai autre chose en tête...

PÉRISSON, *haussant la voix.* — Comment ? Mais, Monsieur, je ne vous permets pas de me répondre sur ce ton. J'ai tout de même le droit de savoir où est passé mon neveu.

CHABERT, *rageur.* — Votre neveu, vous voulez savoir où il est ? Eh bien, regardez ces trois oiseaux là-bas perchés sur le rebord de l'œil-de-bœuf. L'un des trois est l'élève Duperrier.

PÉRISSON. — Vous vous moquez de moi !

CHABERT. — Je vous dis que de ces trois oiseaux, l'un est ma femme, un autre l'élève Arbelin et le troisième votre neveu.

VALENTIN. — Pas du tout. Ce ne sont ni Arbelin ni Duperrier qui se tiennent auprès de ma belle-mère.

CHABERT. — Allons donc ! Les deux inspecteurs sont ici, dans leur cage, et le professeur a été mangé par le chat. Vous êtes bien obligé de l'admettre. Alors ? Qui pourraient être ces deux oiseaux ?

VALENTIN. — Calmez-vous. Les deux oiseaux sont tout bonnement des touristes anglais.

CHABERT. — Quoi ?

ELISA, *soupirant.* — Mon pauvre Valentin.

VALENTIN. — C'était avant-hier matin. Le concierge m'a amené deux Anglais qui voulaient visiter l'oratoire de Marie Stuart. J'ai eu beau leur dire que le collège était de construction récente et qu'il n'y avait dans la ville aucun souvenir de Marie Stuart, ils n'en ont pas démordu. Ils restaient plantés dans mon bureau en me regardant avec un air de mépris soupçonneux. Je crois qu'ils y seraient encore si je n'avais pas fait le nécessaire.

PÉRISSON. — Je ne comprends rien à cette histoire d'oiseaux et de touristes anglais, mais j'entends avoir des éclaircissements complets sur la disparition de mon neveu.

VALENTIN. — La disparition ! Mais il n'y a pas de disparition ! Descendez avec moi, vous pourrez vous en rendre compte par vous-même et nous inviterons Duperrier à venir s'expliquer ici sur sa prétendue absence de cette nuit. Venez, cher Monsieur.

PÉRISSON. — Voilà enfin une façon de parler raisonnable. Je vous avoue que je commençais à perdre patience. (*A Etienne.*) Attends-nous ici, toi, et ne reste pas à bâiller. Tu as dans ta poche un manuel d'histoire.

ETIENNE. — Oui, papa.

(*Valentin et Périsson sortent par la mansarde. Etienne sort de sa poche le manuel d'histoire et va s'asseoir contre la cheminée.*)

CHABERT. — Je ne sais plus que penser. Ma femme dans un œil-de-bœuf avec deux touristes anglais. Mais est-ce bien ma femme ? Sont-ce bien des touristes anglais ? Sylvie, qu'est-ce qui vous a fait dire tout à l'heure qu'Arbelin et Duperrier ne sont pas au collège ?

SYLVIE, *s'approchant.* — Mais, Monsieur le Directeur, tous les surveillants sont au courant et les élèves aussi.

CHABERT. — Non, ce n'est pas possible. Valentin ne s'en prendrait pas à des élèves, à des enfants... Elisa, il n'oserait pas ?

ELISA, *sans conviction, tandis que ricane Ariane.* — Non, je ne crois pas.

CHABERT. — Voyons, quand les ai-je vus pour la dernière fois ? Mais c'était hier après-midi, dans mon bureau, et vous étiez là. (*A Sylvie.*) Ils sont entrés chez Valentin, n'est-ce pas ? (*Silence.*) Pourquoi ? (*Silence.*) Vous le savez ? (*Silence. Il la prend aux épaules et la secoue.*) Ah ! vous parlerez ! Allons, parlez !

SYLVIE. — Quand Monsieur Valentin est entré, Arbelin et Duperrier étaient près moi... à me pincer... à m'embrasser... Oh ! pour jouer !

ELISA. — C'est donc par dépit de vous voir en coquetterie avec eux qu'il les a changés en oiseaux ? La même chose était arrivée la veille au professeur Bobignot. Sylvie, j'ai pour vous beaucoup d'amitié, mais enfin, il est clair que votre présence parmi nous fait courir des risques très graves aux élèves et aux professeurs. Vous comprendrez vous-même que notre premier devoir envers eux est de vous éloigner sans retard de cet établissement.

SYLVIE. — Monsieur le Directeur ! Vous n'allez pas me renvoyer ?

CHABERT. — Mon enfant, vous savez quelle affection j'ai pour vous, mais l'intérêt général passe avant tout. Laissez-moi réfléchir.

ARIANE. — En tout cas, ce n'est pas le renvoi de cette petite qui changera les dispositions de Valentin. Ni maman, ni les policiers, ni les touristes anglais n'inspiraient à Valentin le moindre sentiment de jalousie. Pour lui, le dépit amoureux est à peine un prétexte, une occasion. La vérité est qu'il se sert de son pouvoir comme un loup se sert de ses dents.

CHABERT, *à Ariane.* — Mais que faire ?

ARIANE. — Avoir le courage de s'en prendre au seul responsable.

ELISA. — Autrement dit, assassiner Valentin.

ARIANE. — Tu es idiote. Personne ici n'en veut à la vie de Valentin.

CHABERT. — Mais comment l'atteindre dans son pouvoir ?

ELISA. — Avant d'y réfléchir, commence par les mesures d'urgence. Il est indéniable que l'éloignement de Sylvie rendrait à Valentin plus de sagesse et de sang-froid.

ARIANE. — Et s'il t'abandonne pour la suivre ? (*Silence.*) Bien sûr que ce serait un bon débarras pour le collège.

ETIENNE, *s'approchant d'Elisa.* — Madame, c'est vrai que c'est mon cousin qui est dans l'œil-de-bœuf ?

ELISA. — Je ne sais pas.

ARIANE, *à Elisa.* — Non, mais ce que tu sais très bien, c'est que Duperrier a été changé en oiseau.

ETIENNE. — Changé en oiseau ? Mon cousin Antoine changé en oiseau ! Ça, c'est pas ordinaire.

ARIANE. — Non, jeune homme, ce n'est pas ordinaire. C'est pourtant l'affreuse vérité. Et d'autres victimes...

CHABERT. — Voyons, Ariane, ce garçon n'a pas besoin de savoir...

ARIANE. — Et pourquoi ne saurait-il pas ? Nous avons le devoir de dire la vérité, de la répandre. (*A Etienne.*) J'y pense, Duperrier n'est peut-être pas le seul membre de votre famille...

ELISA. — Ariane, je t'en prie. Tu n'as pas le droit de torturer un pauvre garçon en échafaudant des suppositions absurdes...

(*Valentin, qui a franchi la mansarde, arrive auprès d'Etienne.*)

VALENTIN, *il tend une petite cage à Etienne qui s'est levé à son approche.* — Tenez, jeune homme, voici votre père.

ETIENNE, *prenant la cage.* — Mon père ? Çà alors... (*Avec effusion.*) Oh ! merci, Monsieur ! Merci bien ! (*Eclatant de rire.*) Ah ! Ah ! Ce qu'il est drôle papa ! Ce qu'il est drôle !

CHABERT, *s'approchant.* — Encore une nouvelle victime, la neuvième ! Et cette fois, vous avez fait un orphelin.

ETIENNE. — Jour papa !... T'en fais une tête, papa !... jour papa !... jour papa !

CHABERT. — Silence, jeune daim ! Devant le malheur qui frappe Monsieur votre père, ne sentez-vous pas l'inconvenance de votre gaîté ? Finissez ce tapage et rentrez en vous-même. (*A Valentin.*) N'avez-vous aucun remords ?

VALENTIN. — Je n'ai pas de remords à avoir. Quand je change un être humain en oiseau, je le délivre d'une foule de soucis et Dieu sait s'il en est de torturants, de nauséeux ! Souci de gagner de l'argent, souci de paraître, souci de l'au-delà, que sais-je ?

CHABERT. — Ce qui m'étonne, gendre, c'est que le désir ne vous soit pas venu encore d'être vous-même un oiseau.

VALENTIN. — Qui vous dit que je ne le désire pas ?

ELISA. — Oh ! Valentin !... Comment toi, peux-tu désirer... Non, Valentin, non !

ARIANE. — Elisa, ne sois pas ridicule et cesse de t'attendrir sur les nostalgies de Monsieur ton époux. Parle-lui plutôt des deux élèves disparus.

CHABERT. — Oui, parlons-en. (*A Valentin.*) Qu'avez-vous fait d'Arbelin et de Duperrier ?

VALENTIN. — Comme ces deux pauvres garçons n'avaient pas la moindre chance d'être reçus à leurs examens et qu'ils redoutaient la colère de leurs parents, je les ai changés en oiseaux.

CHABERT. — Les vraies raisons ne sont pas celles que vous donnez. Les vraies raisons..., mais qu'importent les raisons ? Ainsi, vous métamorphosez les élèves de l'établissement ! Jusqu'à la dernière seconde, j'aurai refusé de le croire. Je me disais, non, c'est impossible. lui, le surveillant général ! Pourtant, c'était vrai ! Le monstre ne s'arrête à rien, à rien ! Et moi, je suis un homme perdu ! Perdu d'honneur, perdu de tout !

ELISA. — Papa... je suis là... je t'aiderai.

CHABERT. — On m'avait confié deux garçons pour les décrasser et leur faire bouillir les méninges. Arbelin était en philo et Duperrier en première B. Je les vois encore quand ils sont entrés dans la boîte, l'air buté et les yeux sournois. Qu'ils étaient donc beaux, ces garçons, bien plantés, ignares et obtus comme savent l'être les élèves de notre collège. Chers cancrelats, ils ont maintenant de toutes petites têtes à la mesure de leur savoir. Et moi qui étais justement responsable de leurs têtes ! Qu'est-ce que je vais dire à leurs parents ? Je vous dis que je suis perdu.

VALENTIN. — Mais non, vous n'êtes pas perdu. Leurs parents, vous n'aurez qu'à les convoquer. J'en ferai aussi des oiseaux.

CHABERT. — Les parents, maintenant ? (*Accablé.*) Mais oui, les parents, bien sûr ! Et ensuite, les grands-parents, et les oncles, les tantes, les cousins, les amis, la gendarmerie, la justice et tout l'appareil que peut mettre en branle la disparition d'un être protégé par les lois.

ELISA. — Valentin, je t'en conjure, sois raisonnable, sois généreux. Pense à toi, pense à nous tous, à notre anxiété de ce que nous réservent les heures à venir. Ne vois-tu pas que chaque nouvelle métamorphose t'éloigne de ta famille et de tous ceux qui t'aiment ! Oh ! Je ne parle pas de moi ! Quelles que soient tes erreurs, tu es pour toujours le seul homme qui ait levé les yeux sur moi.

ARIANE. — Martine !

(*Martine, la plus jeune des trois sœurs, sort de la mansarde, s'avance vers le groupe et s'arrête devant Valentin.*)

MARTINE. — Valentin, c'est vous qui vous êtes permis de changer maman en oiseau ? (*Elle lui applique une paire de gifles.*)

CHABERT. — Très bien, Martine !

ARIANE. — Ah ! Je suis contente que tu sois là !

VALENTIN. — Martine, je connais la vivacité de vos réactions. Pour cette fois, je veux bien admettre...

MARTINE. — Vous voulez bien ! Vous voulez bien ! Ecoutez-moi, Valentin. Par votre faute, l'héritage de l'oncle Abélard a failli être perdu. Heureusement, j'ai été alertée à temps par Ariane. Je me suis débrouillée pour obtenir un certificat de communion au nom de maman. Nous sommes donc en règle.

CHABERT. — Tout ça n'est pas très honnête ni très respectueux de la volonté d'Abélard.

MARTINE. — Ne t'inquiète pas. Je prends tout sur moi. Mais chez le notaire, il faudra que maman soit là, vous entendez, Valentin ? Je vous donne quarante-huit heures pour rendre à maman sa forme habituelle.

VALENTIN. — Mais je ne peux pas.

MARTINE. — Quoi ! Vous ne pouvez pas !

CHABERT. — Mais non, ma petite fille, il ne peut pas. C'est toujours la même histoire. Le refus d'une pensée logique aboutit fatalement à un résultat négatif.

MARTINE. — Qu'est-ce que vous avez prévu pour le châtiment de Valentin ?

CHABERT. — Le... le châtiment...

ELISA. — Mais tu es folle !

MARTINE. — Puisque nous ne pourrons jamais faire publiquement la preuve de ses crimes, c'est à nous d'en faire justice.

VALENTIN. — Il n'est écrit dans aucun texte de loi en vigueur que le fait de métamorphoser quelqu'un soit un crime.

CHABERT. — Ce qui compte, ce n'est pas la lettre, c'est l'esprit. Lorsque Caïn tua son frère, il n'existait aucun texte de loi.

MARTINE. — C'est incroyable ! Il se permet encore d'ergoter après ce qu'il a osé faire à ma mère !

ARIANE. — Et tu ne sais rien encore ! Le nombre de ses victimes s'élève à neuf, parmi lesquelles un professeur et deux élèves du collège !

MARTINE. — Mais je ne savais pas ! (*Prenant Valentin au collet.*) Mais vous êtes donc un monstre !

ARIANE, *le secouant.* — Un monstre ! un fléau ! un fléau !

VALENTIN. — Lâchez-moi !

ELISA. — Laissez-le tranquille !

CHABERT. — Deux élèves ! Mes deux élèves préférés. Martine, tu m'as ouvert les yeux. J'ai été trop faible. Je suis décidé à sévir. Vous ne me

prendrez plus mes élèves. C'est trop d'en avoir escamoté deux à cause d'un sale petit cancre en jupons (*Il montre Sylvie.*) que je flanque à la porte ! A la porte ! A la porte !

(*Sylvie éclate en sanglots.*)

VALENTIN, *se dégageant.* — En voilà assez ! Vous, les viragos, plus un mot, plus un murmure, ou je vous change en oiseaux ! (*Ariane et Martine s'écartent, le regardent avec terreur.*) Séchez vos larmes, Sylvie et rassurez-vous. Tant que je serai là, vous ne serez pas renvoyée.

CHABERT. — J'ai dit ce que j'ai dit. Quant au renvoi de Sylvie, je refuse toute discussion. Est-ce à vous ou à moi qu'il appartient de décider ?

VALENTIN. — C'est à moi. (*Un temps.*) Que signifie le renvoi de Sylvie et pourquoi pas le mien ? Est-ce parce que vous avez compris que, dans cet établissement, c'est moi qui suis le maître ? Qui le serai de plus en plus ? Répondez !

CHABERT. — Quelle arrogance et quel cynisme ! Qui reconnaîtrait aujourd'hui le petit pion timide qui est venu un soir dans mon bureau me demander la main de ma fille en tremblant et en balbutiant. Petite crapule, je sais ce que vous méditez. Eh bien ! Qu'attendez-vous pour me changer en oiseau, moi aussi ?

VALENTIN. — Mais non. Pourquoi ? Vous ne me gênez pas.

CHABERT. — Insolent !

ETIENNE, *qui a assisté bouche bée à la scène.* — Monsieur, je peux m'en aller ? Je peux emporter papa ?

VALENTIN. — Non, restez là. J'aurai besoin de vous. En attendant, lisez votre manuel d'histoire.

(*Etienne s'éloigne.*)

CHABERT, *à Valentin.* — Vous ne prétendez pas obliger ce garçon à rester dans notre collège ?

VALENTIN. — Si, justement.

ETIENNE. — Monsieur, mon cousin Antoine ! mon cousin Antoine qui s'envole.

CHABERT. — Mais c'est vrai ! Ils s'envolent ! Regardez-les qui s'envolent, mais regardez-les... (*Tous lèvent la tête pour suivre le trajet des oiseaux.*) Ils vont droit sur la cour du collège. Vite, toutes les trois, courez ouvrir les fenêtres de mon bureau et de l'appartement. Courez ! Courez ! Je vous rejoins.

(*Les trois sœurs gagnent la mansarde en courant. Chabert les suit et Etienne va s'asseoir au pied de la cheminée.*)

Sylvie, surveillez l'œil-de-bœuf.

VALENTIN, *faisant quelques pas derrière Chabert.* — Je voudrais être sûr de ne pas vous avoir peiné.

CHABERT, *sans tourner la tête.* — Malotru. (*Il sort.*)

VALENTIN, *revient auprès de Sylvie.* — Je l'ai braqué. Que voulez-vous, il fallait en arriver là.

SYLVIE. — Valentin, j'ai peur. Que va-t-il se passer ? Monsieur Chabert est très en colère.

VALENTIN. — Vous n'avez plus rien à craindre, Sylvie. C'est moi qui suis le maître du collège et, Dieu merci, ma puissance n'est pas limitée aux murs de ces bâtiments.

SYLVIE. — Vous êtes un homme prodigieux, Valentin, un homme un peu effrayant aussi.

VALENTIN, *timide.* — Effrayant ? Mais Sylvie, je vous aime comme on n'a jamais aimé. Je ne rêve qu'à vous obéir et à faire vos quatre volontés. Voilà qui doit vous rassurer, surtout si vous m'aimez. Sylvie... Est-ce que vous m'aimez ?

SYLVIE, *avec une candeur appliquée.* — Comment vous le dire ? Je ne suis pas sûre de savoir ce qu'est l'amour. Les livres que j'ai lus en disent si peu de chose ! Je sais seulement que je vous admire, Valentin. Quand on est une jeune fille, il semble que le temps coule lentement, qu'on n'en finira jamais d'être... d'être une jeune fille, justement. Alors, on rêve quelquefois à un homme merveilleux qui briserait les barrières de la jeunesse, de la vie de province, pour vous amener d'un seul élan à la vie, je veux dire à la vraie vie, celle que nous laissent deviner les magazines féminins.

VALENTIN. — Toutes les barrières, je les ferai voler en éclats pour que vous viviez vos rêves de jeune fille. Je ferai tout, Sylvie, vous m'entendez ? Tout. Chacun de vos désirs, chacune de vos ambitions, je les lirai dans vos yeux pour les exaucer avant que vous ayez eu le temps d'en ouvrir la bouche. Il est difficile d'imaginer ce que peut être l'étendue de ma puissance.

SYLVIE. — Ce que je désire le plus au monde, c'est avoir mon baccalauréat. Il me semble que si je réussis à décrocher mon bac, j'aurai mérité tout ce qui m'arrivera d'heureux par la suite. J'ai rêvé si longtemps au jour où je serais enfin bachelière. Vous me comprenez ?

VALENTIN. — Bien sûr, Sylvie. Mais soyez tranquille, vous serez reçue. Je vous ferai travailler.

SYLVIE. — Vous croyez que je serai reçue..., mais vous n'en êtes pas sûr.

VALENTIN. — Vous verrez que tout se passera très bien. Quand nous aurons travaillé ensemble...

SYLVIE. — Ce n'est pas ce que je voulais dire... (*Un temps.*) Eh bien oui, je pensais que, puisque vous êtes capable de changer quelqu'un en oiseau, vous pourriez me faire avoir mon bac, même si mes notes étaient insuffisantes.

VALENTIN. — Quelle idée ! Je n'en ai pas le pouvoir.

SYLVIE, *très déçue.* — Ah !

VALENTIN. — Vous verrez quel professeur je serai pour vous, Sylvie, surtout si vous m'aimez.

SYLVIE. — Comment le savoir ? Je ne suis qu'une jeune fille. Ce dont je suis sûre, c'est que je vous aime beaucoup, Valentin, et beaucoup n'est peut-être pas assez dire.

(*Regard tendre.*)

VALENTIN. — Oh ! Sylvie ! Je voudrais baiser vos main. (*Impétueux.*) Je voudrais baiser vos cheveux.

(*Surgissant de la mansarde, Martinon arrive au trot.*)

MARTINON. — Monsieur le Surveillant général ! Madame Valentin m'envoie vous prévenir qu'il y a en bas deux inspecteurs. Elle m'a dit de vous dire qu'elle est très inquiète. (*Un temps.*) C'est qu'ils n'ont pas l'air commode !

VALENTIN. — Deux inspecteurs... J'y vais. (*Il sort en courant.*)

MARTINON. — Monsieur le surveillant général est venu faire sa cour ? Y a eu de l'émotion, du sanglot ? T'as l'œil lourd de tendresse.

SYLVIE. — Il m'a fait la cour, oui, mais je t'assure que je l'ai remis à sa place.

MARTINON. — Vrai ? Comme ça ? Un grand coup brutal que tu lui as porté au cœur ? Tu lui as dit que pour un homme marié et surveillant général, faire des avances à une élève de première B, c'était du dernier cochon ? Encore plus brutal que ça ? Dans le genre : « Valentin, vos paroles font battre mon cœur d'un émoi indéfinissable, mais très doux, que ma pudeur hésite à nommer ? »

SYLVIE. — Valentin s'est montré d'une correction parfaite. Je n'avais aucune raison d'être impolie.

J'ai dit ce que j'avais à dire avec élégance et gentillesse. Il a compris.

MARTINON. — Sylvie, tu me plais de plus en plus. (*Prenant la main de Sylvie.*) J'aime que tu calcules, que ton Valentin, tu le tiennes en réverve, j'aime que tu te demandes s'il est plus avantageux que moi, si la vie sera plus sûre avec lui, plus belle, plus confort. Ma femme aura la tête sur les épaules.

SYLVIE. — Je n'aime pas le ton amusé et bienveillant que tu prends pour me parler.

MARTINON. — Mais je t'assure que tu te trompes.

SYLVIE. — Entre toi et un homme qui change les gens en oiseaux, il y a bien peu de femmes qui hésiteraient.

MARTINON. — C'est possible.

SYLVIE. — Valentin me disait tout à l'heure que tout ce que je pourrais souhaiter, je l'obtiendrais de lui si je voulais.

MARTINON. — Je crois que tu aurais de lui, en effet, tout ce que tu voudrais. Comme personne ne peut faire obstacle à sa volonté, rien ne l'empêchera de faire de toi la femme la plus comblée et la plus enviée. (*Un temps.*) Tu m'aimes ?

SYLVIE. — C'est formidable... La plus comblée, la plus enviée...

MARTINON. — L'inconvénient, c'est qu'un homme aussi puissant, aussi adulé, ne manquera pas de prendre au sérieux ses propres caprices. En entrant dans le cabinet secret, la septième femme de Barbe-Bleue trouvera six cages dorées abritant chacune un oiseau. (*Un temps.*) Tu m'aimes ?

SYLVIE, *après un silence.* — Oui... oh ! oui, sûrement. Mais si Valentin apprenait que tu m'aimes et que, moi aussi, je t'aime... Martinon, j'ai peur pour toi.

MARTINON. — Pourquoi l'apprendrait-il ? Je suis un fiancé respectueux, moi... Personne ne pourra lui dire qu'il m'a vu te tripoter la gorge ou les cuisses. De ton côté, tu ne me sautes pas non plus au cou.

SYLVIE, *lui sautant au cou.* — Martinon.

(*Entre Chabert précédant l'inspecteur général et l'inspecteur d'Académie, qu'il prend pour des inspecteurs de police. Suivent Valentin, Elisa et ses deux sœurs.*)

CHABERT. — Vous ne me croyez pas, vous me prenez pour un fou, mais je vous dis la vérité ! Il en est à sa neuvième victime ! Tenez, là au pied de la cheminée, ces deux oiseaux dans cette cage, ce sont vos deux collègues qu'il a métamorphosés hier après-midi. Et ce jeune garçon (*Il montre Etienne Périsson.*) qui s'est assoupi sur le toit... (*Il le secoue.*) Périsson ! Réveillez-vous ! Dites à ces messieurs ce qui vous est arrivé.

ETIENNE. — Quoi ? (*Il se lève, la cage à la main.*)

CHABERT. — Quel est cet animal que vous tenez à la main ?

ETIENNE. — Çà ? C'est mon père... (*A Valentin.*) Merci encore... Boujour, papa !... jour, papa !... jour, papa !

CHABERT. — Silence, jeune olibrius ! Allons, gendre, vous ne pouvez plus nier à présent, mais vous pouvez vous racheter par une honnête confession.

VALENTIN. — Vous savez bien que personne ne vous croira. L'absurdité de vos allégations est par trop évidente.

CHABERT. — Inspecteurs, vous avez le devoir d'arrêter cet homme. Non seulement il est un danger public, mais ses forfaits sont des attentats contre la nature et contre la raison. Passez-lui les menottes.

L'INSPECTEUR D'ACADÉMIE, *haussant les épaules.* — Mais nous n'avons pas de menottes.

ARIANE. — Mes compliments. La police est bien faite.

MARTINE. — Vous êtes inspecteurs de police et vous n'avez pas de menottes ?

L'INSPECTEUR GÉNÉRAL — Madame, vous vous méprenez. Monsieur Berger est inspecteur d'Académie et je suis l'inspecteur général Davin.

CHABERT, *balbutiant.* — Monsieur l'Inspecteur général, je vous demande pardon. En effet, il y a méprise.

L'INSPECTEUR GÉNÉRAL. — Monsieur, nous sommes venus inspecter votre collège. Nous avons voulu voir comment fonctionnait pendant les vacances une des boîtes à bachot les plus réputées. Ce que nous avons déjà vu est édifiant ! Le directeur adonné à l'occultisme, le surveillant général (*A Valentin.*), selon les dires de votre beau-père, passant le plus clair de son temps à lire Jules Verne et la comtesse de Ségur.

VALENTIN. — Monsieur l'Inspecteur général, je tiens à vous assurer...

L'INSPECTEUR GÉNÉRAL, *haussant la voix.* — Le professeur de mathématiques ayant pris la clé des champs, le désordre régnant à tous les étages de l'établissement et jusque sur le toit, où nous surprenons un élève en tête à tête avec une jeune fille, voilà qui peut suffire à nous renseigner. Je n'ai pas besoin, Monsieur Berger, de vous demander ce que vous en pensez.

L'INSPECTEUR D'ACADÉMIE. — Je n'ai rien vu de pareil ni même d'approchant au cours de ma carrière.

CHABERT, *à mi-voix.* — Valentin, sauvez-moi...

L'INSPECTEUR GÉNÉRAL. — Ah ! Il est heureux que les établissements libres soient assujettis au contrôle de l'Etat.

CHABERT, *d'une voix blanche.* — Monsieur l'Inspecteur général, je suis agrégé de philosophie. J'ai enseigné pendant trente-cinq ans dans les lycées de l'Etat...

L'INSPECTEUR GÉNÉRAL. — Formé à d'irréprochables disciplines, vous êtes d'autant plus coupable d'avoir introduit dans cette institution le désordre des mœurs et le désordre des esprits. Le ministère prendra les sanctions qui s'imposent. Je n'en vois d'ailleurs pas d'autres que la fermeture de votre collège et le retour dans leurs familles de tant de pauvres jeunes gens qui ont eu la malchance de vous être confiés.

CHABERT. — Monsieur l'Inspecteur général... Toute ma carrière... accomplie dans la dignité... (*A Valentin, à mi-voix.*) Sauvez-moi... Sauvez-moi...

VALENTIN, *prenant l'inspecteur général à part.* — Monsieur l'Inspecteur général, depuis deux jours j'ai constaté que la raison de mon beau-père était ébranlée. Je voudrais vous informer, ainsi que Monsieur l'Inspecteur d'Académie, de ce qui s'est passé. Si vous voulez bien m'accompagner dans mon cabinet.

L'INSPECTEUR GÉNÉRAL. — Soit. Monsieur Berger, je vous prie... (*A Chabert.*) Voulez-vous nous attendre un instant.

(*Les deux inspecteurs sortent en compagnie de Valentin.*)

CHABERT, *accablé.* — Non seulement j'aurai consenti à la métamorphose, mais je l'aurai appelée. Tout peut arriver à présent. Je suis le complice de mon gendre.

ETIENNE. — Bonjour, papa ! ... jour, papa ! ... jour, papa...

RIDEAU

ACTE IV

Huit jours plus tard au collège.

Le vestibule à l'étage du directeur. Au fond, au milieu, amorce d'un large escalier tournant. A gauche, deux portes : celle du surveillant général et celle du directeur. A droite, au fond, amorce d'un couloir et, au premier plan, porte de l'appartement de Chabert. Autour de la pièce, contre les murs, des banquettes.

Il est 7 heures du matin. Etienne entre dans le vestibule avec, à la main, la cage de son père, qu'il pose sur la banquette.

ETIENNE, *à son père.* — J'ai beau faire, je suis toujours le premier levé dans la boîte. Dire que si je voulais, je pourrais dormir jusqu'à 8 heures, mais avec la fichue habitude que tu m'as donnée de sortir du lit à 5 heures du matin, rien à faire. Faut que je me lève. Qu'est-ce que t'as à me regarder de travers ? T'as du mouron, t'as de l'eau dans ton godet. Alors ? Tu voudrais peut-être que je me mette à potasser ma grammaire latine ou ma géométrie ? Ça, je te le dis tout de suite, c'est bien fini. Mon avenir, je me le mets où tu penses. Tu me l'as assez répété que j'étais un vaurien et un abruti et que je finirais ma vie au bagne ? Qui c'est qu'est au bagne à présent ? Je l'aurais jamais cru, mais y a une justice sur la terre. Et encore, estime-toi heureux que je ne sois pas un brutal comme toi, parce que si je voulais te faire payer tous les coups de lanière que tu m'as flanqués sur le dos, j'aurais la partie belle, hein ? Et si ça me plaisait de t'arracher une plume à travers les barreaux, je vois pas à qui tu pourrais te plaindre. Mais rassure-toi, je te ressemble pas.

(*Entre Valentin par la porte de l'appartement.*)

ETIENNE, *se levant.* — Monsieur Valentin.

VALENTIN. — Bonjour, Périsson. Personne n'est encore levé ?

ETIENNE. — Non, Monsieur Valentin. Y a que moi. C'est ce que j'expliquais à papa.

VALENTIN. — Pourquoi gardez-vous votre père en cage, Périsson ? Ce n'est pas gentil. Vous devez lui appliquer la règle commune : deux jours en cage, deux jours dans la chambre des contacts, le cinquième jour en liberté. Faut-il croire que vous obéissez à un sentiment de rancune, Périsson ?

ETIENNE. — Non, Monsieur Valentin, ça, je vous jure. Mais j'aurais de la peine de m'en séparer. J'ai beau lui en vouloir un peu, je me sentirais seul si je le lâchais dans la nature.

VALENTIN. — Ne soyez pas égoïste, Périsson. La vraie famille de votre père, ce n'est plus vous, mais cette multitude d'oiseaux qu'en moins d'une semaine nous avons affranchis de leur triste condition d'homme. Dites-vous bien que, pour cette bonne bête, il n'est de joie et de bonheur que parmi ses congénères qui sillonnent maintenant le ciel de la ville.

ETIENNE. — Je sais bien, je sais bien. Si vous voulez, je le garderai quand même jusqu'à ce soir.

VALENTIN. — Ce soir, alors. Pas plus tard. D'ailleurs, nous n'avons plus beaucoup de temps devant nous. Je compte liquider le collège dans les trois jours qui viennent.

ETIENNE, *l'air important.* — On a déjà fait du bon travail.

VALENTIN. — Où en sommes-nous, exactement ?

ETIENNE, *tirant un carnet de sa poche.* — C'est facile. (*Lisant.*) Quarante-deux élèves en cage, vingt-sept dans la chambre des contacts et dix-neuf dans la nature.

VALENTIN. — Les parents d'élèves ?

ETIENNE. — En tout, ils sont maintenant deux cent quatre-vingt quinze. Les amis et les correspondants, je les ai comptés à part. Ils doivent être soixante-quatorze. J'oubliais les dix-sept professeurs de la boîte et les quatre pions, liquidés, avec leurs familles.

VALENTIN. — A l'exception de Mme Bobignot...

ETIENNE. — Si vous voulez que je la convoque.

VALENTIN. — Oui, convoquez-la. C'est une excellente femme qui mérite d'avoir des ailes. Et les autres ?

ETIENNE. — Je n'ai pas les chiffres dans la tête ni sur mon carnet, mais Sylvie continue à tenir les états à jour. Ils sont dans le bureau de Monsieur Chabert.

(*Il va ouvrir la porte du bureau du directeur et on entend un grand ramage d'oiseaux.*)

VALENTIN, *élevant la voix.* — Qu'est-ce que c'est que ce raffut ?

ETIENNE. — C'est les vingt-trois gendarmes d'hier soir. Aussitôt qu'on ouvre la porte, ils se mettent à piailler et les agents de la brigade mondaine qu'on a casés dans la classe de philo leur répondent.

VALENTIN. — C'est infernal. Commencez par fermer la porte. (*Etienne ferme la porte.*) Voilà votre père qui se met à piailler aussi. Emportez-le. Vous mettrez la brigade mondaine dans la petite étude et vous enfermerez les notables de la ville à la lingerie avec les fournisseurs.

ETIENNE. — Avec les fournisseurs ? Vous vous rendez pas compte. Les fournisseurs, avec leurs familles, avec leurs employés et les familles de leurs employés, ils sont plus de sept cent cinquante. Et la place que tiennent les vêtements de tout ce monde-là, c'est ça, surtout ! On se croirait au Carreau du Temple.

VALENTIN. — Je sais. Les locaux sont insuffisants, mais tant pis. Ce n'est pas pour longtemps. Allez.

(*Il suit des yeux Etienne qui sort par le couloir du fond. Tandis que Chabert, vieilli, l'air absent, traverse le couloir sans un regard à Valentin, on entend en coulisse la voix de Martinon et celle d'Etienne.*)

VOIX DE MARTINON. — C'est toi, sale con ! sale mouchard ! Qu'est-ce que tu fous là à rôder et à espionner ?

(*Bruit de gifle.*)

ETIENNE, *entrant sur la scène à reculons et suivi de Martinon.* — T'as pas le droit, je t'ai jamais rien fait. Je te dis que t'as pas le droit.

MARTINON. — Attends un peu, bourrique, faux jeton, je vais t'apprendre ce que c'est que le droit.

VALENTIN. — Martinon ! A quoi pensez-vous ? Approchez. (*A Périsson.*) Vous, allez à vos affaires.

(*Etienne sort par le couloir. Chabert, qui s'était arrêté au bruit de l'altercation, ouvre la porte de son bureau. On entend à nouveau le piaillement des oiseaux.*)

VALENTIN, *à Chabert.* — Fermez vite la porte ! Vous faites piailler les gendarmes !

CHABERT, *se retournant dans l'entrebâillement de la porte.* — Quoi ?

VALENTIN, *criant.* — Voyons, ne restez pas là ! C'est exaspérant ! (*Le bruit redouble.*) Voilà maintenant la mondaine qui répond ! Je vous dis de ne pas rester là !

CHABERT, *irrité.* — Permettez...

VALENTIN, *criant de plus en plus fort.* — Fermez la porte !

(*Chabert ferme la porte. Les oiseaux se taisent.*)

CHABERT. — Inutile de crier, je ne suis pas sourd, et je trouve déplacé le ton comminatoire dont vous usez à mon égard. Vous avez réduit mes fonctions de directeur à une sorte d'honorariat. Soit. Mais ne me contestez pas le droit d'ouvrir une porte ou de la fermer, surtout quand il s'agit de la porte de mon bureau. C'est déjà pour moi une humiliation suffisante d'être tenu prisonnier dans les murs de l'établissement. Car je suis prisonnier.

VALENTIN. — Prisonnier n'est pas le mot qui convienne. Nous sommes ici un peu en état de siège. C'est pourquoi nous nous interdisons de sortir.

MARTINON. — Mais Périsson sort, lui.

VALENTIN, *à Chabert.* — Voulez-vous me dire ce qui arriverait, si je vous laissais sortir ? Vous iriez raconter partout ce qui se passe ici et on vous enfermerait dans une maison de fous.

CHABERT. — Je ne vois pas à qui je pourrais le raconter. Il n'y a plus dans la ville un seul agent de police ni un seul gendarme. Des centaines et des centaines d'habitants ont subi le sort d'Armandine. Le collège est encombré d'oiseaux. Il a fallu en fourrer jusque dans l'appartement et accrocher le sous-préfet à la suspension de la salle à manger. Où cela doit-il nous conduire, je renonce à vous le demander. Mais en quoi ma présence est-elle nécessaire à la consommation de vos crimes et pourquoi me refuser la seule joie que je puisse encore espérer, celle de disparaître pour aller rejoindre ma femme ?

VALENTIN. — Je ne demande qu'à vous donner satisfaction, mais je veux avoir l'accord de vos filles.

CHABERT. — Vous n'avez pas pris tant de précautions quand il s'agissait d'Armandine !

(*Il entre dans son bureau. Piaillements des gendarmes. Il disparaît et referme avant que la mondaine ait eu le temps de répondre.*)

VALENTIN. — Martinon, pourquoi vous refusez-vous à admettre ce que tous vos camarades ont fini par comprendre ?

MARTINON. — Que le bonheur, c'est d'avoir des ailes ? Non, merci, je tiens à ma vie à moi.

VALENTIN. — Mais ce que je vous propose, Martinon, ce n'est pas la mort.

MARTINON. — Ce que vous me proposez ? Dites donc...

VALENTIN. — Je me suis mal exprimé. Ce que je tiens à votre disposition.

MARTINON. — Ce que vous tenez à ma disposition, vous pouvez le garder. Je ne ferai pas la bêtise de vous suivre dans votre bureau, moi, et si jamais je vous vois rôder autour de moi avec un drôle d'air, je commence par vous balancer un coup de pied dans le ventre. Vous voilà prévenu.

VALENTIN. — Pour vous changer en oiseau, je n'ai besoin ni de vous faire entrer dans mon bureau, ni de rôder autour de vous. Je n'en suis plus là. Hier soir, sans bouger de mon fauteuil, j'ai métamorphosé six gendarmes alors qu'ils étaient occupés à fouiller la cave. Ceci, Martinon, pour vous dire que vous êtes à ma merci. En êtes-vous bien persuadé ?

MARTINON. — Non. Je suis même sûr que si j'étais à votre merci, vous m'auriez déjà donné des ailes.

VALENTIN. — Martinon, savez-vous à qui vous devez de n'être pas déjà un oiseau ? (*Silence.*) A Sylvie, qui a la bonté de vous prendre sous sa protection. Votre amour de bon chien fidèle a réussi à la toucher. Oh ! n'allez pas croire qu'elle soit éprise de vous, mais c'est une jeune fille d'un grand cœur, à qui vos déceptions sentimentales inspirent de la compassion.

MARTINON. — Elle vous l'a dit ?

VALENTIN. — Oui, bien souvent. Hier soir encore, comme j'allais lui donner sa leçon de latin, elle m'a

parlé de vous avec beaucoup de gentillesse. « Ce pauvre grand dadais de Martinon, disait-elle, est de plus en plus pitoyable. Je voudrais lui parler avec amitié, mais j'ai peur d'encourager son amour et je ne lui montre que de la froideur. »

MARTINON, *rageur.* — Et à vous, qu'est-ce qu'elle vous montre, quand vous lui donnez des leçons de latin ?

VALENTIN. — Martinon, il est triste de n'être pas aimé et je n'aurai pas la cruauté d'ajouter à votre chagrin en évoquant la douceur d'un sentiment partagé. Mon seul désir est de vous épargner de vaines souffrances. Malheureusement, Sylvie ne veut pas comprendre qu'en devenant un oiseau vous seriez à l'abri de toutes les angoisses, de toutes les misères qu'engendre une passion désespérée. Mais pour votre salut, pour vous permettre d'oublier, je suis prêt à vous laisser quitter librement le collège. Vous êtes jeune, Martinon, vous aimez la vie, vous connaîtrez d'autres amours et vous avez tout à gagner en acceptant ma proposition. Qu'en dites-vous ?

MARTINON, *après un temps de réflexion.* — Sylvie décidera si je dois partir ou rester.

(*Elisa, vêtue d'un peignoir, sort de l'appartement.*)

ELISA. — Valentin, je crois que le sous-préfet a la pépie. Qu'est-ce qu'il faut faire ?

VALENTIN. — Prends une paire de ciseaux et coupe-lui le bout de la langue.

MARTINON. — Madame, votre mari a fait disparaître en une semaine les trois quarts des élèves du collège, et avant trois jours il n'en restera plus un seul. Mais non, ce n'est pas exact. Il restera Sylvie, élève de première B.

ELISA. — Où voulez-vous en venir, Martinon ?

MARTINON. — A la disparition de la famille Chabert et d'abord à la vôtre.

VALENTIN. — Martinon, faites-moi le plaisir d'aller rejoindre vos camarades au dortoir. Ils doivent être prêts à descendre. Votre place est parmi eux, à votre rang.

MARTINON. — Moi, au milieu de tous ces veaux qu'on mène à l'abattoir ?

VALENTIN. — Martinon, n'oubliez pas qu'un acte d'indiscipline me délierait de ma promesse.

MARTINON. — C'est bon. (*Il se dirige vers l'escalier du fond et, tournant la tête, s'adresse à Elisa.*) Pensez-y. Vous êtes condamnée. (*Il sort par l'escalier.*)

Valentin s'assied. Il a tout à coup l'air accablé.)

ELISA. — Qu'est-ce que tu as ?

VALENTIN. — Rien.

ELISA. — Tout à l'heure, déjà, en prenant ton petit déjeuner, je t'ai trouvé nerveux, l'air inquiet, toi toujours si calme et si sûr de toi. (*Doucement, avec une certaine gêne.*) Valentin, aurais-tu des remords ?

VALENTIN. — De quoi aurais-je des remords ? Tu penses que je devrais en avoir ?

ELISA. — Oui. Mais dis-moi ce qui t'inquiète.

VALENTIN. — Eh bien, voilà. Mais c'est grave. C'est très grave.

ELISA. — Que peux-tu craindre de moi ? Parle.

VALENTIN. — Hier soir, vous étiez tous couchés. J'étais seul à veiller dans mon bureau avec Périsson. Il devait être près de minuit quand j'ai entendu un bruit de pas dans le couloir. C'étaient Gaston et Jean-Pierre qui arrivaient par le train du soir et qui réclamaient leurs femmes en criant comme des forcenés, sans vouloir m'entendre. J'ai dû les métamorphoser sur place, ici même.

ELISA. — Oh ! Valentin ! Les maris de mes sœurs ! (*Elle cache son visage dans ses mains.*)

VALENTIN. — Je sais, c'est pénible, mais que pouvait-on faire d'autre ? D'ailleurs, tout semblait devoir se passer normalement et rien ne laissait prévoir ce qui allait arriver.

ELISA. — Quoi ? Qu'est-ce qui est arrivé ?

VALENTIN. — Comme à l'ordinaire, j'ai vu fondre les deux silhouettes et leurs vêtements s'affaisser sur le sol, mais quand j'ai écarté les plis des étoffes pour y prendre mes deux oiseaux, je n'ai trouvé que des escargots !

ELISA. — Grands dieux ! Des escargots ! Gaston et Jean-Pierre changés en escargots ! C'est épouvantable !

VALENTIN. — C'est ennuyeux. A vrai dire, je ne suis pas aussi surpris que tu peux l'imaginer. Depuis plusieurs jours, je redoutais l'approche de la nouvelle lune. Tu l'ignores peut-être, mais les métamorphoses ont un rapport étroit avec les lunaisons et j'avais déjà été alerté par certains signes. Avant-hier, par exemple, tous mes oiseaux ont eu le bec jaune et crochu. Ce bec jaune m'avait beaucoup frappé. Hier matin, c'était le notaire qui avait la tête et la queue déplumées et, hier soir, mes vingt-trois gendarmes qui avaient tous les pieds palmés. Je ne sais pas ce que me réserve la journée d'aujourd'hui. Le changement de lune doit avoir lieu à 7 h. 55.

ELISA. — Je pense qu'après avoir vu Gaston et Jean-Pierre changés en escargots, tu n'as pas l'intention d'opérer sur d'autres personnes ? (*Silence.*) Valentin, tu ne prétends tout de même pas changer en mollusques des garçons de dix-huit ans.

VALENTIN. — Pourquoi pas ? Je suis sûr qu'un escargot n'a rien à envier à un oiseau et encore moins à un homme. Sa constitution sommaire, en lui évitant les tourments d'une sensibilité maladive, constitue un gage de bonheur.

ELISA. — Non, Valentin, non. Ta mauvaise foi est trop évidente. Hier encore, j'essayais de me tromper moi-même sur les raisons de ta conduite. Ce n'est plus possible à présent. Certes, je continuerai à prendre ta défense, mais sans me dissimuler que tu es un malheureux assassin.

VALENTIN. — Elisa ! C'est toi qui prononces ce mot d'assassin !

ELISA. — Valentin, tu n'es plus qu'une simple machine à détruire. Si demain tu étais capable de changer d'un seul coup l'humanité entière en escargots, tu le ferais sans hésiter et tu saurais te satisfaire encore des pauvres raisons que tu m'as servies tout à l'heure. (*Silence.*) Et tu ne dis rien, tu n'as pas un murmure de protestation. (*Criant.*) A quoi penses-tu ? A la bombe atomique ?

VALENTIN. — Je ne vois pas quel rapport tu peux établir entre la bombe atomique et d'honnêtes métamorphoses. (*Il regarde sa montre.*)

ELISA. — Tu regardes ta montre. Je t'ennuie, n'est-ce pas ? Tu penses à ta prochaine métamorphose ! Pourquoi ne me choisirais-tu pas, moi ? Je n'ai rien à perdre à devenir un mollusque ou un végétal. Peut-être même, parmi les escargots, serai-je enfin une femelle désirable dont la coquille et la démarche souple feront loucher les mâles. Valentin,

change-moi en escargot ! (*Un silence.*) Tes yeux brillent, tu es tenté. Qu'est-ce qui te retient ? Tu sais qu'un jour ou l'autre il faudra en venir là. Pourquoi pas maintenant ?

VALENTIN. — Tais-toi.

ELISA. — Valentin, très sincèrement, c'est moi qui t'en prie.

VALENTIN. — Va-t'en.

ELISA. — Mais non.

VALENTIN. — Je m'en vais. (*Il entre dans son bureau.*)

ELISA, *après un silence.* — Ah ! sentir sur sa coquille la caresse d'un mâle aux cornes hérissées et mêler nos baves d'escargots au pied d'un buisson trempé par la pluie ! Mais qu'attend-il pour me métamorphoser ?

ARIANE. — Tu sais ce qui vient de m'arriver ? C'est incroyable. J'ai voulu me chausser et dans mon soulier, je trouve... un escargot.

ELISA. — Ah ? Et où l'as-tu mis ?

ARIANE. — Tu ne penses pas que je l'ai mis sur une étagère ? J'ai couru à la cuisine le flanquer dans la boîte à ordures. (*Elisa se dirige vers la porte de l'appartement.*) Où vas-tu ?

ELISA. — Couper le bout de la langue du sous-préfet.

(*Vêtue d'un peignoir de bain, Martine entre par la porte de l'appartement et se trouve nez à nez avec Elisa. Cependant, Sylvie entre par la porte du bureau de Chabert et s'assied sur la banquette où elle étale des papiers.*)

MARTINE. — Vous savez ce qui m'arrive ?

ELISA. — Tu viens de trouver un escargot.

MARTINE. — Comment le sais-tu ?

ARIANE. — Je viens d'en trouver un dans mon soulier.

MARTINE. — Moi, sur le parquet de ma chambre. Il venait à ma rencontre et, je n'exagère pas, on aurait cru qu'il courait.

ELISA. — Qu'en as-tu fait ?

MARTINE. — Je l'ai jeté dans la boîte à ordures de la cuisine.

ELISA. — Bien. (*Elle sort par la porte de l'appartement.*)

MARTINE, *à Ariane.* — Qu'est-ce qu'elle a ? Vous vous êtes encore attrapées ?

ARIANE. — Absolument pas. Je viens d'arriver.

(*Entre Etienne par le couloir.*)

ETIENNE. — Salut. (*A Sylvie.*) Qu'est-ce que je viens de me marrer. Je suis sorti en ville. C'est pas croyable. Les trois quarts des gens foutent le camp avec leurs matelas, leurs postes de radio, leurs batteries de cuisine. On dirait l'exode. Quand le patelin sera vide, je me demande ce qu'on va faire. T'as une idée là-dessus, toi ?

SYLVIE. — Ma foi non.

ETIENNE. — Sûrement que Valentin va liquider sa femme et toute la famille Chabert pour se tirer avec toi.

MARTINE. — Liquider la famille Chabert ? C'est ce que nous verrons. Nous sommes de taille à nous défendre.

ETIENNE. — Vos maris aussi étaient de taille à se défendre. Des costauds, c'étaient, des gueulards et des pas commodes. N'empêche qu'hier soir, ils y sont passés tous les deux. Je peux vous en parler. J'étais là.

ARIANE. — Vous voulez dire qu'ils ont été changés en oiseaux ?

ETIENNE. — Non, en escargots. Paraît que maintenant, c'est ce qui se fait de mieux.

ARIANE. — Mon escargot ! C'était Jean-Pierre !

MARTINE, *à Ariane qui court vers la porte de l'appartement.* — Où vas-tu ?

ARIANE. — Jean-Pierre !

MARTINE. — Il n'existe plus maintenant ni Gaston ni Jean-Pierre. Il y a pour chacune de nous un mari à venger et des enfants à défendre. Viens. (*Martine et Ariane se dirigent vers le bureau de Valentin qui en sort justement et se trouve nez à nez avec elles.*) Valentin, est-il vrai que vous ayez changé en escargots le mari d'Ariane et le mien ?

VALENTIN. — Oui, j'ai pris la liberté de le faire sans vous consulter. Il m'était impossible d'agir autrement. Vous m'excuserez, n'est-ce pas ?

ARIANE. — Assassin ! Ce n'était pas assez de nous avoir fait manquer l'héritage de l'oncle Abélard, il vous fallait encore la vie de Jean-Pierre et celle de Gaston ?

VALENTIN. — Vous déraisonnez, ma pauvre Ariane. Mes deux beaux-frères se portent le mieux du monde et n'ont jamais été d'un commerce aussi agréable. (*Ecartant Ariane.*) Bonjour, Sylvie.

ARIANE. — Je ne permettrai pas qu'on insulte mon mari !

MARTINE, *à Ariane.* — Calme-toi !

VALENTIN. — Bonjour. Comment avez-vous dormi ? Est-ce que notre leçon de latin ne vous a pas trop fatiguée ?

SYLVIE. — J'ai eu du mal à m'endormir. Sans doute était-ce l'inquiétude de vous avoir vu si sombre, si préoccupé.

VALENTIN. — Chère Sylvie.

SYLVIE. — Avouez-le, vous étiez soucieux.

VALENTIN. — Mais soucieux, je le suis toujours ! Soucieux du bonheur des autres, au point qu'il me semble porter le monde sur mes épaules. Et trop souvent, mes soucis me suivent dans mon sommeil quand ils ne me tiennent pas éveillé, mais cette nuit, j'ai fait le plus beau des rêves, le plus doux. J'ai rêvé que vous et moi, Sylvie, nous étions seuls sur la terre. La main dans la main, nous allions par les bois et par les plaines, aussi seuls qu'Adam et Eve au premier jour de la création, et des myriades d'oiseaux chantaient autour de nous.

SYLVIE. — Est-ce vraiment le rêve que vous souhaitez vivre ?

VALENTIN. — Oui, Sylvie, et tout mon espoir...

(*Valentin est interrompu par Martine qui a retiré son peignoir et le lui jette sur la tête. Vêtue d'une combinaison, elle le ceinture tandis que sa sœur Ariane le ligote avec la cordelière du peignoir.*)

MARTINE. — Surtout, n'aie pas peur de serrer.

ETIENNE. — Vous êtes folles ? Qu'est-ce que vous faites ?

MARTINE. — Vous, le factotum, je vous conseille de vous faire oublier. (*A Ariane.*) Tu as les ciseaux ?

ARIANE, *tâtant la poche de sa robe.* — Oui, je les ai. Mais, comme convenu, c'est toi qui opères.

MARTINE. — J'opère. Je lui ferai voir que moi aussi, je suis capable de métamorphoser un homme.

ARIANE, *parlant, à travers l'étoffe, contre l'oreille de Valentin.* — Au moins, l'oncle Abélard vous aura-t-il légué quelque chose, ce sera la vertu de son prénom.

MARTINE, *à Valentin.* — Nous verrons ce que deviendra votre pouvoir après cette opération. Et maintenant, marchons.

(*Toutes deux le poussent vers la porte de son bureau et sortent derrière lui. Bruit de la clé dans la serrure.*)

ETIENNE. — Elles sont idiotes. Avant cinq minutes, il en aura fait des oiseaux ou des escargots.

SYLVIE. — Je suppose qu'elles ont pensé aux risques.

ETIENNE. — Je suis tranquille. Je nous donne pas longtemps avant de pouvoir se taper chacun une douzaine d'escargots.

SYLVIE. — Tu es dégoûtant !

(*Par le couloir entre un homme de cinquante ans, corpulent, nommé Morin. En pénétrant dans le vestibule, il paraît hésiter sur la direction à prendre.*

ETIENNE. — Hé ! Là-bas ! Qu'est-ce que vous voulez ?

MORIN. — Je cherche la sortie.

ETIENNE. — Y a pas de sortie.

MORIN. — Voyons, puisque je suis entré, je dois pouvoir sortir !

ETIENNE. — Tout le monde peut entrer ici. Suffit de sonner. Mais personne ne peut sortir.

MORIN. — C'est insensé ! Mademoiselle...

SYLVIE. — Monsieur...

MORIN. — Monsieur Morin, Antoine Morin, des autocompresseurs Morin. Mademoiselle, il m'arrive une aventure ridicule. En passant par cette ville, je me suis souvenu que mon petit-cousin y était sous-préfet. J'ai voulu lui dire bonjour et au lieu d'aller à la sous-préfecture, j'ai sonné par erreur à la porte de cet immeuble.

ETIENNE. — De toute façon, vous n'auriez pas vu le sous-préfet.

MORIN. — Je ne l'aurais pas vu ? Et pourquoi ne l'aurais-je pas vu ?

ETIENNE. — Il est métamor.

MORIN, *hésitant, il semble douter de ce qu'il a entendu.* — J'aurais pu voir sa femme.

ETIENNE. — Sa femme ? Métamor.

MORIN. — Elle est la nièce de l'adjoint au maire.

ETIENNE. — L'adjoint, métamor, et métamor le maire aussi.

MORIN. — Quoi ? Métamor ? Pourquoi dites-vous toujours métamor ? Que veut dire métamor ?

ETIENNE. — Phosé. Métamorphosé. Ça te la coupe, hein, mon gros ?

(*Chabert sort de son bureau. Piaillements des gendarmes. Il ferme la porte.*)

CHABERT. — Où est Sylvie ? Ah ! vous voilà. J'ai des lettres à vous faire taper.

SYLVIE, *se levant.* — Tout de suite, Monsieur le Directeur.

CHABERT. — Non, restez ici. Dans mon bureau, les gendarmes font un tel raffut qu'on ne s'entend même plus penser. Vous prenez ?

ETIENNE, *à Chabert.* — A quoi bon de la correspondance ? Vous savez bien que les lettres ne partent pas.

CHABERT, *dictant à Sylvie.* — « Monsieur Doucier, 47 *bis*, rue des Dames, Paris. Monsieur. En réponse à votre lettre du 17 juillet, j'ai le plaisir de vous informer qu'en ce qui concerne les activités de votre fils, vos craintes ne sont pas fondées. Non seulement ce jeune homme n'est pas adonné à la poésie, mais ses progrès en mathématiques... »

(*Chabert est interrompu par l'arrivée de ses deux filles, Ariane et Martine, qui sortent du bureau de Valentin avec des cris de pélican. Les assistants poussent un cri de stupéfaction. Les deux sœurs traversent le vestibule en poussant des cris d'oiseaux et s'enfuient par la porte de l'appartement.*)

CHABERT, *à Valentin qui est sorti de son bureau derrière Ariane et Martine.* — Misérable ! Voilà ce que vous avez fait de mes filles !

VALENTIN. — Eh bien, oui, que voulez-vous, je les ai ratées. Je me suis pourtant concentré comme d'habitude.

CHABERT, *à Sylvie.* — Il a osé s'en prendre à mes filles !

VALENTIN. — Ce sont elles qui m'ont attaqué ! Martine brandissait des ciseaux. Heureusement pour moi, j'ai été plus prompt que mes belles-sœurs.

CHABERT. — En face d'un crime aussi noir, je suis à court d'injures. Je voudrais n'avoir jamais élevé la voix contre vous et disposer maintenant d'un vocabulaire tout frais pour flétrir votre sale conduite et votre sale personne. Je voudrais... Sylvie, écrivez : « Monsieur le Ministre. »

SYLVIE. — Quel ministre, Monsieur le Directeur ?

CHABERT. — Je ne sais pas ! « Monsieur le Ministre. Mon gendre est un scélérat, un faussaire ! Mon gendre est un anthropophage vomi par l'enfer, un chacal vautré dans les entrailles pourries du rationalisme. Veuillez recevoir, Monsieur le Ministre, l'expression de mes sentiments très respectueux. Signé Chabert. » (*A Valentin.*) Crapule !

VALENTIN. — Je le disais tout à l'heure à Elisa, le changement de lune m'aura valu quelques déconvenues, mais je ne crois pas que l'avenir de mon entrerpise en soit compormis. En tout cas, il reste que la métamorphose partielle de mes belles-sœurs est une réalisation intéressante.

CHABERT. — Ce doit être un idiot, frappé de dégénérescence mentale. Il en donne tous les signes.

MORIN, *s'adressant à Valentin.* — Monsieur, c'est par erreur...

VALENTIN. — Qu'est-ce que c'est ?

ETIENNE. — Un nommé Morin... Il voulait voir le sous-préfet.

MORIN. — Je m'étais trompé...

VALENTIN. — Je vous prends dans cinq minutes, cher Monsieur. Non. Réflexion faite, je vous prends tout de suite. Il est 7 h. 50. Asseyez-vous là.

MORIN. — Vous comprenez, c'est par erreur...

ETIENNE. — Fermez ça. Et asseyez-vous.

(*Morin s'assied sur la banquette.*)

VALENTIN, *s'asseyant à l'autre bout.* — Laissez-le parler. (*A Morin.*) Vous pouvez parler.

(*Valentin, tête baissée, se concentre.*)

MORIN. — Merci, Monsieur.

ETIENNE, *après un long silence, s'adressant à Morin.* — On vous dit de causer !

MORIN. — Oui... (*Un temps, puis d'un débit précipité.*) C'est une erreur de ma part, une simple erreur. On m'avait dit : « Prenez la troisième rue à gauche, vous verrez un portail. » Notez que je n'avais pas vu mon petit-cousin depuis l'âge de quatre ans. Je ne savais même pas ce qu'il était devenu. C'est la sœur du mari de ma femme, donc de son deuxième mari, puisque moi je ne suis que le troisième, c'est donc elle qui m'a fait savoir que Maurice était sous-préfet ici. On m'avait dit la rue... Attendez... La rue...

VALENTIN, *après un silence, il tourne la tête vers Morin.* — Comment ! Rien ? Mais qu'est-ce qui se passe ?

ETIENNE. — Il a peut-être des pattes de mouton. (*A Morin.*) Levez-vous ! (*Morin se lève.*) Regardez sa main gauche !

MORIN, *stupéfait, regarde sa main gauche couverte de plumes.* — Par exemple ! Des plumes ! des vraies plumes ! Au secours !

ETIENNE. — Fermez ça et asseyez-vous.

CHABERT, *à Valentin.* — Il est clair que vous voilà en pleine anarchie. Ce n'est pas impunément qu'on bafoue l'ordre raisonnable des choses.

VALENTIN. — Ce n'est qu'un moment à passer.

(*On entend le bruit d'un pas nombreux descendant l'escalier du fond.*)

MORIN, *assis sur le sofa, montrant sa main emplumée.* — Enfin, Monsieur, cette main !

VALENTIN. — Ne vous inquiétez pas. Quand le changement de lune se sera effectué, je vous métamorphoserai en oiseau de la tête aux pieds.

MORIN. — Me... me... me métamor...morphoser ! Mais Monsieur...

ETIENNE, *à Morin* — Suffit ! pas de récriminations.

VALENTIN, *à Sylvie.* — Je crois qu'à chaque renouvellement de la lune, il faut nous attendre à des flottements, à des formes indécises comme celles de mes deux belles-sœurs. Je me demande si c'est là un bien ou un mal. Qu'en dites-vous ?

SYLVIE. — Que voulez-vous que moi je réponde à votre question, alors que vous-même n'y voyez pas clair ?

VALENTIN. — C'est juste, mais j'en ai d'autres à vous poser, auxquelles il vous est facile de répondre. (*Bruit de voix venant de l'escalier et se mêlant au bruit des pas.*) Quel vacarme ! Périsson, priez-les de faire moins de bruit !

ETIENNE, *s'avançant vers l'escalier.* — Silence ! Bande de cons ! Monsieur Valentin est là ! Il cause avec Sylvie !

(*Le bruit de voix cesse. Etienne reste au pied de l'escalier, la tête levée et tournant le dos au public.*)

VALENTIN. — Sylvie, vous ne m'avez jamais donné d'assurance formelle quant à vos sentiments.

SYLVIE. — Ne lisez-vous pas dans mes yeux comme dans un livre ?

VALENTIN. — Parfois, en effet, il me semble. Mais dans cet instant critique où l'approche du changement de lune met peut-être en question l'avenir de mon entreprise, je voudrais...

CHABERT, *se dirigeant vers son bureau.* — Gendre, jusqu'à présent, je n'ai été pour vous qu'un adversaire passif, gémissant sur les ruines d'un monde cartésien, mais sachez-le, désormais, il va falloir compter avec moi. Je vais constituer un dossier !

(*Il ouvre la porte de son bureau. Ramage des gendarmes.*)

VALENTIN. — A votre aise ! Mais fermez la porte !

CHABERT. — Pour commencer, j'exige que vous me débarrassiez de ces vingt-trois gendarmes. Leurs piaillements gênent ma méditation !

VALENTIN. — Je vais faire le nécessaire, mais encore une fois, fermez la porte ! (*Se tournant vers l'escalier.*) Ah ! voilà les élèves !

CHABERT, *fermant la porte et restant en scène.* — Les élèves de mon établissement. Je vous ferai voir que je suis encore le directeur !

(*Les élèves du collège descendent l'escalier et, stoppés par Etienne, s'arrêtent à la dernière marche.*)

VALENTIN. — Périsson, vous avez la liste ?

ETIENNE. — Oui, Monsieur Valentin. (*Il tire la liste de sa poche.*)

VALENTIN. — Les élèves qui doivent être changés en oiseaux, sortez des rangs.

(*Huit élèves sortent des rangs. Les autres, parmi lesquels Martinon, se serrent sur les premières marches de l'escalier.*)

VALENTIN. — Asseyez-vous sur la banquette. (*Les huit élèves s'assoient sur la banquette entre les portes des deux bureaux.*) Périsson, faites l'appel.

ETIENNE. — Escandier... Hermelin... Marchandeau... Morisot... Planchard... Thévenon... Vasquelin...

(*A chacun des noms appelés, un des huit élèves se lève, répond présent et se rassied.*)

VALENTIN. — Vous avez appelé sept noms. Comment se fait-il que vous ayez huit élèves ?

ETIENNE. — Huit ? (*Son regard va de la liste aux huit élèves.*) Çà, alors... Mais... (*Explosant.*) Seligmann ! Qu'est-ce que tu fais là ? (*A Valentin.*) C'est lui ! C'est Seligmann ! Il s'est faufilé dans les métamors !

VALENTIN. — Seligmann, je m'étonne qu'un élève tel que vous, consciencieux et discipliné, ait cherché à surprendre ma bonne foi. Que s'est-il passé ?

SELIGMANN. — Rien, Monsieur le Surveillant général, mais depuis une semaine j'ai le sentiment que je mérite davantage que les autres d'avoir des ailes.

VALENTIN. — Rien n'est moins sûr, Seligmann, et ce n'est pas à vous à en décider. Votre supercherie n'aura eu d'aurte résultat que de retarder votre tour. Et maintenant, reprenez parmi vos camarades la place que vous n'auriez pas dû quitter.

SELIGMANN, *d'une voix suppliante.* — Monsieur le Surveillant général.

VALENTIN. — Obéissez. Nous n'avons que trop perdu de temps avec vous. (*Seligmann regagne l'escalier. Valentin s'adresse aux sept élèves « élus ».*) Mes chers amis, l'instant est venu pour vous d'en finir avec votre vie d'homme, qu'aggravait encore l'internat d'une boîte à bachot, imposé par des parents inconscients. Vous allez connaître la liberté et le bonheur d'oublier très vite ce que vous ont péniblement appris vos familles et vos professeurs. Vous serez enfin délivrés de ces lourds cerveaux qui font peser sur les pauvres hommes et aussi bien sur les plus cancres d'entre vous la constante obligation de pener. Vous aurez désormais des crânes d'oiseaux et juste ce qu'il faut de cervelle pour « savoir », sans passer par des labyrinthes du raisonnement. Pour

vous, il n'y aura plus de grammaire latine, plus d'explications de textes, plus de dissertation, plus de volumes de troncs de pyramides, plus de pourquoi ni de par conséquent.

LES ÉLUS, *d'une seule voix.* — Vive Valentin ! Vive Valentin !

VALENTIN. — Vous serez des divinités ailées.

LES ÉLUS. — Vive Valentin !

MARTINON, *s'avançant vers les élus.* — Ne l'écoutez pas ! Il vous raconte des histoires pour se débarrasser de vous ! Demandez-lui donc s'il va se changer en oiseau, lui !

VALENTIN. — Martinon !

MARTINON. — Il dit qu'avec vos cervelles d'oiseaux, vous ne pourrez plus penser et que ça vaudra mieux pour vous. C'est pas vrai ! Rappelez-vous les romans policiers qu'on se refile à l'étude. Rappelez-vous les discussions sur le Tour de France. Et sur les nichons des vedettes. Tout ça, c'était de la pensée. Vous avez pourtant jamais craché dessus. Je vous dis qu'il essaie de vous mettre à zéro. Rien que d'entendre ses boniments, au faiseur d'oiseaux, je marche à fond pour la culture, les humanités, la géométrie et tout le bataclan !

(*Concert de voix indignées, tant parmi les élus que les autres élèves.*)

LES ÉLÈVES. — Vicieux ! Faux frère ! Mauvais esprit ! Graine de bon élève ! Dévoyé ! Dévoyé !

MARTINON. — Mieux que ça ! Je jure de décrocher mon bac !

SYLVIE. — Bravo ! On le décrochera ensemble !

VOIX DES ÉLÈVES. — Salopard ! Fort en thème ! Bête à concours ! Normalien ! Bachoteur !

CHABERT. — Silence, petits malheureux ! Ecoutez plutôt votre camarade Martinon ! Lui seul entre tous les élèves de l'établissement a le cœur assez large et l'esprit assez haut pour ne pas se laisser prendre à des paroles fallacieuses. Martinon, je vous promets un bel avenir. Vous serez un jour agrégé de philosophie ou major de Polytechnique, alors que ce ramassis de cancres sera condamné à chercher sa vie dans la vermine des bois et les détritus des villes.

SELIGMANN, *se détachant des élèves de l'escalier.* — Aux petits des oiseaux, Dieu donne la pâture. Et sa bonté s'étend à toute la nature.

VALENTIN. — Très bien, Seligmann. Reprenez votre place auprès des sept.

SELIGMANN. — Merci, Monsieur le Surveillant général. Merci. (*Radieux, il retourne se joindre aux élus.*)

CHABERT, *aux élèves.* — Je sais que rien ne peut vous sauver à présent et que mes exhortations, pas plus aujourd'hui qu'hier, ne vous tireront des griffes de mon gendre.

LES ÉLÈVES. — Enlevez Chabert ! Enlevez le directeur ! Enlevez le vieux !

(*Elisa entre par la porte de l'appartement et se tient sur le seuil.*)

CHABERT. — C'est en flattant vos dispositions de cancrelats et de paresseux qu'il vous a persuadés du bonheur qui vous attend dans une vie diminuée. Il vous est agréable de croire que l'intelligence est une infériorité et que l'ignorance est plus féconde que l'étude.

LES ÉLÈVES. — Hou ! Hou ! Agrégé ! Agrégé ! Bourrique à Descartes ! Humaniste ! Hou ! Hou !

MARTINON. — Vive la grammaire ! Vive le principe d'Archimède !

VALENTIN. — Silence ! Martinon, je vous avertis que ma patience est à bout.

ELISA, *aux élèves.* — Prenez garde ! le surveillant général vous a promis des ailes, mais volontairement, il a omis de vous signaler qu'hier soir en croyant changer en oiseaux les deux maris de mes sœurs, il en a fait des escargots. Quant à mes sœurs...

LES ÉLÈVES, *enthousiasmés.* — Chic ! des escargots ! Formidable ! Changez-nous en escargots ! On veut être des escargots !

CHABERT. — Imbéciles que vous êtes ! Comprenez donc que de régression en régression.

ETIENNE, *sur un signe de Valentin, il se tourne vers les élèves.* — A pleine gueule !

LES ÉLÈVES, *chantant en chœur :*
C'est nous les petits oiseaux
Cui cui cui cui cui cui
Les math le latin la philo
Et les parents et leur bachot
On s'en tape sur le jabot
Cui cui cui cui cui !

ETIENNE, *chantant seul :*
Ah ! dis-moi bel oiseau, bel oiseau sans souci
En physique et chimie
Combien que le prof' t'a mis ?

LES ÉLÈVES *en chœur :*
Un zéro grand comme ton cul
Pauvre cloche pauvre cloche
Un zéro grand comme ton cul
Pauvre cloche où en es-tu ?

ETIENNE. — Ah ! dis-moi bel oiseau...

VALENTIN, *arrêtant Etienne.* — C'est bon. (*Montrant les élus.*) Qu'ils aillent dans mon bureau chanter les autres couplets. (*Aux élèves de l'escalier.*) Vous, montez à l'étude attendre l'heure du petit déjeuner. Martinon, restez ici.

(*Martinon reste seul sur la dernière marche. Les élèves de l'escalier disparaissent et les élus entrent dans le bureau en chantant :* Nous sommes les petits oiseaux.)

CHABERT, *à Valentin.* — Monsieur, les élèves de cet établissement étaient d'honnêtes cancrelats. Vous en avez fait des sagouins. (*A Elisa.*) Que font tes deux sœurs ?

ELISA. — Je n'ai pas pu les arracher à leurs miroirs. Elles ne'n finissent pas de regarder leurs pauvres têtes de pélican.

CHABERT. — Vandale ! Flanquer à mes filles des têtes de pélicans !

ELISA. — J'ai envie de leur faire un peu de musique. Qu'en penses-tu ?

CHABERT. — Essaie. Moi, je ne me sens pas le courage d'aller les voir maintenant. Quelle misère ! (*Il disparaît dans son bureau. Ramage d'oiseaux.*)

ELISA, *à Valentin.* — A ta place, je serais morte de honte. (*Elle lui tourne le dos.*)

VALENTIN. Elisa ! Elisa !

(*Elle sort. Il reste un instant silencieux, la mine attristée.*)

MORIN. — Monsieur, est-ce que je pourrais, moi aussi, me regarder dans une glace ?

VALENTIN. — Périsson, conduisez ce monsieur de-

vant une glace. (*Et tandis que Périsson et Morin sortent par le couloir.*) Martinon, approchez.

MARTINON, *à Sylvie.* — Bonjour. Il paraît que tu as pitié de ce grand dadais de Martinon ?

SYLVIE, *à Valentin.* — Comment ! Vous lui avez dit... Mais vous n'en aviez pas le droit.

VALENTIN. — J'ai jugé honnête de ne pas le flatter plus longtemps d'une vaine espérance.

SYLVIE. — C'est une trahison, une malhonnêteté. Et d'ailleurs...

VALENTIN. — Et d'ailleurs ?

MARTINON, *il regarde Sylvie qui baisse la tête et reste silencieuse.* — Sylvie, ton enchanteur m'a offert la liberté. Et franchement, j'ai eu un coup d'hésitation, je me disais, l'amour, c'est bien beau, mais faut pas que ça empêche de vivre. Et puis j'ai pensé que peut-être, ton Valentin, pour se débarrasser de moi, il me racontait ton cœur de travers. J'ai voulu te poser la question. Maintenant que tout est clair, je file. T'as le bonjour de ton grand dadais !

SYLVIE, *implorant.* — Martinon !

MARTINON. — Adieu, Sylvie.

SYLVIE. — Ne m'abandonne pas, Martinon ! J'ai besoin de toi ! Tu ne vas pas me laisser seule au milieu de tous ces oiseaux, dans ces murs où bientôt on n'entendra plus que des battements d'ailes ? Déjà maintenant, j'ai peur la nuit... Valentin, laissez-moi partir avec lui.

VALENTIN. — Qu'est-ce que vous racontez, Sylvie ? Vous avez perdu la tête. Pourquoi, je vous le demande, partiriez-vous avec Martinon ?

SYLVIE. — Parce que je l'aime ! Parce qu'il est mon fiancé et que jamais je n'accepterai de vivre sans lui !

MARTINON, *à mi-voix.* — Tu es folle ! Lui dire ça dans le nez !

VALENTIN. — Ah ! vous avez bien caché votre jeu, Sylvie. Je me suis pourtant laissé prendre à vos soupirs, à vos œillades, à vos tendres accents. Oui, je m'y suis laissé prendre, moi, Valentin, votre maître à tous ! Et quand je pense que c'est à un Martinon que va votre amour, à ce rebut de classe, à ce cancre invétéré !... Ah ! vous avez bien choisi. Compliments. Vous allez être très heureux. (*Il dipsaraît par la porte de son bureau.*)

MARTINON. — Ça y est ! Il va nous changer en oiseaux !

SYLVIE. — Eh bien, pourquoi pas ? Puisque je serai avec toi, Martinon. Avec toi.

MARTINON. — Ah ! Non ! Permission ! Moi, je ne marche pas ! Je tiens à ma peau, à mon corps. Et au tien aussi, par-dessus le marché.

SYLVIE. — Oh ! les corps... Ce qui compte, Martinon, c'est l'amour, l'union de deux êtres qui s'aiment.

MARTINON. — Qu'est-ce qui te prend ? Voilà que tu te mets à causer comme ma petite maman chérie ? Alors, quoi, maintenant, c'est l'amour tête baissée, le sublime passionnel, la grande déraison ?

SYLVIE. — Je t'aime !

MARTINON. — C'est complet. Madame me crie sa passion. Ah ! Il manque rien ! La frénésie, l'œil de poisson, la narine battante, tout y est, tout ! Et l'inconséquence ! Hier, c'était ce grand dadais de Martinon. Aujourd'hui tu beugles que tu m'aimes dans les oreilles de Valentin. Résultat, c'est que dans moins de cinq minutes, on pèsera chacun quatre-vingt-quinze grammes !

SYLVIE. — Je n'ai pas pu me retenir. J'ai pensé que tu serais content de m'entendre lui dire que je t'aime.

MARTINON. — Bien sûr, bien sûr, ça m'a fait plaisir. Mais quand même, c'était pas le moment.

SYLVIE. — Martinon, tu verras, on sera deux oiseaux très unis.

MARTINON, *ricanant.* — C'est nous les petits oiseaux, cui cui cui.

SYLVIE. — On se fera un nid dans les branches d'un saule, au bord d'une source.

MARTINON, *hargneux.* — J'aime pas l'humidité.

SYLVIE. — Martinon... J'ai peur !... J'ai peur !

MARTINON, *la prenant dans ses bras.* — Sylvie, je suis là, moi. Je passerai avec toi. Tu verras que tu sentiras rien. Tu sauras même pas ce qui t'est arrivé. Tout d'un coup, on sera des oiseaux et tout heureux de l'être. Pas mal, ton idée d'aller se faire un nid au bord de la source. La verdure, les saules, les libellules, l'eau froide qui chante sur les cailloux. Et j'y pense, on ira passer l'hiver sur la Côte ou en Italie. On nichera dans les orangers.

SYLVIE. — Oh ! oui, dans les orangers, Martinon, dans les orangers et les citronniers. Et à Naples, on ira aussi.

MARTINON. — J'allais justement t'en parler, de Naples. Bien sûr qu'on ira à Naples.

SYLVIE. — Et aux Baléares, et à Grenade, et à Séville. Martinon... Ah ! ça y est ! Je sens qu'il me pousse des plumes sur le corps !

MARTINON. — Tu crois ? (*Il passe la main dans le corsage de Sylvie.*) Non, tu sais, t'as dû te tromper. C'est doux. J'ai jamais rien senti de plus doux. Mais c'est pas des plumes. Moi je me sens tout drôle, comme si j'allais fondre. Sûrement qu'on est en train de passer.

SYLVIE. — Serre-moi dans tes ailes. Ah ! c'est bien d'être des oiseaux.

(*Valentin entre à reculons, essayant de faire front aux huit élus qui le serrent de près.*)

UN ÉLÈVE. — Non, vous ne pouvez pas nous faire ça ! Monsieur Valentin !

UN AUTRE. — Vous n'allez pas nous laisser en carafe !

VALENTIN. — Soyez raisonnables. Nous venons d'entrer dans la nouvelle lune et il est arrivé justement ce que je redoutais.

UN AUTRE. — Mais puisque c'était mon tour.

VALENTIN. — Je n'ai plus le pouvoir de changer personne en quoi que ce soit.

LES ÉLÈVES *se pressent autour de Valentin en protestant bruyamment, les répliques se chevauchent.*

— Vous nous avez promis de nous changer en oiseaux !

— Vous nous avez trahis !

— Vous ne pensez pas qu'on va reprendre le collier !

— Il nous faut des ailes, arrangez-vous pour qu'on s'envole !

— Menteur ! Sale menteur !

— Un abruti qui n'est pas fichu de faire une métamorphose !

— Attends un peu, on va te la chanter, la chanson des oiseaux !

— Remuez-vous ! Concentrez-vous...

— Il nous livre aux parents, aux professeurs !

(*Ils malmènent Valentin.*)

— Sale pion ! sale jésuite !

(*Chabert sort précipitamment de son bureau dont il ferme la porte à clé.*)

CHABERT. — Qu'est-ce que c'est que ce chahut ? Silence ! Valentin ! Là... dans mon bureau... Vos vingt-trois gendarmes ! Ils viennent de reprendre forme humaine. Je n'oublierai jamais que je les ai vus surgir devant moi dans leurs robustes nudités. J'en étais cloué sur ma chaise. Ils n'ont même pas pris garde à moi. Ils avaient des regards lointains, des regards de bienheureux qui se souviendraient du ciel. Je... (*Un temps.*) Pardonnez-moi, je suis ému. (*Un silence.*) Et puis, je pense à Armandine.

VALENTIN. — Je vois que tout se prépare à rentrer dans l'ordre et qu'il ne restera rien. Il n'y aura eu que des oiseaux de lune. Périsson, faites monter les élèves à l'étude.

(*Etienne sort par l'escalier avec les huit élèves.*)

CHABERT, *avisant Sylvie et Martinon embrassés.* — Mais qu'est-ce qu'ils fabriquent, ces deux-là ?

SYLVIE, *les yeux à demi fermés.* — Je n'aurais jamais pensé que c'était aussi doux de s'envoler l'un contre l'autre.

MARTINON. — Plus près.., plus près, que je sente bien ton jabot.

CHABERT, *irrité.* — Ah çà !

(*Entre Elisa par la porte de l'appartement. Les yeux brillants, le visage animé, elle est presque belle.*)

ELISA, *d'une voix éclatante.* — Un bouton de col ! Vite un bouton de col pour le sous-préfet ! Qui a un bouton de col ? (*Tout à coup languide.*) Ah ! l'incroyable aventure.. J'étais sur le point de lui couper le bout de la langue et il s'est dressé devant moi et il était nu, mais nu... Alors, je suis tombée dans ses bras.

VALENTIN. — Dans ses bras ? Mais... ensuite ?

ELISA. — Ensuite ? Je ne sais plus. Vraiment, je ne sais plus. (*D'une voix défaillante.*) Quelqu'un a-t-il un bouton de col ?

(*Par le couloir entre Mme Bobignot.*)

Mme BOBIGNOT. — Ah ! si vous saviez, Monsieur Chabert, je suis bien inquiète.

CHABERT. — Et moi, donc ? Armandine qui ne rentre pas.

Mme BOBIGNOT. — Figurez-vous, en sortant de chez moi pour venir ici, je trouve les rues pleines de gens qui allaient tout nus. Vous pensez si j'étais surprise, surtout qu'il y avait du monde bien. Tenez, pour vous prendre un exemple, il y avait Me Bridot, le notaire, avec sa dame et leurs trois enfants, et nus comme des vers et l'air pas gênés pour un sou Vous me direz, les temps sont changés, le monde est plus libre, mais quand même, Monsieur Chabert, quand même !

CHABERT. — Et Armandine ? Vous n'avez pas vu Armandine ?

Mme BOBIGNOT. — Vous pensez bien que non. Ce n'est pas Mme Chabert qui se permettrait. Comment va-t-elle, Mme Chabert ?

CHABERT. — Je ne sais pas.

Mme BOBIGNOT. — J'étais donc à regarder ce drôle de monde qui emplissait la rue et voilà que j'entends une voix d'en haut qui m'appelle. Je lève la tête et dans un arbre, à califourchon sur une branche et nu, lui aussi, je découvre Ernest, mon époux.

CHABERT. — Par exemple !

Mme BOBIGNOT. — « Ne t'occupe pas de moi, il me crie. Va vite au collège dire à M. Chabert que je reprends mon service tantôt à deux heures. » Ce qui m'inquiète, c'est de savoir comment il va descendre de son arbre.

CHABERT. — Mais, bon Dieu, si Bobignot est vivant, alors c'est Armandine qui a été mangée par le chat !

(*Chabert, menaçant, marche sur Valentin, qui recule, effrayé.*)

VALENTIN, *tout en reculant.* — Je comprends et je partage votre chagrin. (*Silence.*) Le grand coupable est tout de même le chat... (*Silence.*) Le coupable...

(*Ariane et Martine, qui ont retrouvé leurs visages, entrent par la porte de l'appartement.*)

CHABERT. — Mes filles !

(*Par le couloir, entre Mme Chabert, enroulée dans un lambeau d'étoffe déchirée qui la couvre du haut des cuisses aux aisselles.*)

ARIANE, MARTINE, ELISA. — Maman ! Maman ! Maman !

CHABERT. — Armandine ! Vivante !

Mme CHABERT. — Vivante et rajeunie de vingt ans. Encore un miracle de mon gendre.

ARIANE. — Quel bonheur de te retrouver. Tu sais, maman, nous allons tous être riches.

MARTINE. — Très riches.

Mme CHABERT. — Ne me parlez pas d'argent. Je ne pense plus qu'à vivre simplement, bonne épouse et ménagère accomplie.

CHABERT. — Voyons, Armandine, n'exagérons pas.

Mme CHABERT. — Chère petite Elisa. Comme tu as embelli !

ELISA. — Tu trouves ?

(*Mme Chabert l'embrasse.*)

Mme CHABERT, *palpant Elisa.* — Elle vous a maintenant des cuisses ! et des rondeurs ! N'est-ce pas, Valentin ? Elle est superbe !

VALENTIN. — Oui, j'en ai été frappé tout à l'heure. (*A Elisa.*) Tu es transformée. Il y a là un mystère.

ELISA. — Encore une de tes métamorphoses. Puisse-t-elle être durable. Papa, comment me trouves-tu ?

CHABERT. — Tu ressembles à ta mère. Mais puisque Armandine et Bobignot sont en vie, qui donc, en définitive, a été mangé par le chat ?

VALENTIN. — Un inconnu. Un désespéré qui voulait en finir avec la vie. Son premier compagnon a dû être le professeur Bobignot qu'il aura suivi chez lui.

CHABERT. — Mais toi, Armandine, tu n'a jamais suivi Bobignot dans sa chambre ?

Mme CHABERT. — Non. Je me suis tout de suite liée avec deux mâles pleins d'entrain et de vigueur.

CHABERT. — Deux mâles ?

VALENTIN. — C'étaient mes deux touristes anglais.

Mme Chabert. — Ils m'ont fait passer de bien beaux moments !

(*Entrent Duperrier et Arbelin, cachant leurs nudités avec des pagnes improvisés.*)

Duperrier. — Merci, Monsieur Valentin ! Merci ! Jamais je pourrai assez vous remercier.

Arbelin. — Merci, Monsieur Valentin ! Je voudrais vous embrasser les genoux ! Ah ! si vous saviez !

Duperrier. — C'était formid. On était des anges, on était... Non, je peux pas vous dire. Y a pas de mots pour. Monsieur Valentin, on recommence bientôt ?

Valentin. — Hélas ! mon pauvre Duperrier. C'est fini.

(*Duperrier et Arbelin se regardent, consternés, et se couvrant le visage de la main, éclatent en sanglots.*)

(*Entrent par le couloir les deux inspecteurs de police, cachant leur nudité, l'un derrière un disque de sens interdit, l'autre derrière un disque signalant une sortie d'école.*)

Malfrin. — Monsieur Valentin, je vous ai un siècle de reconnaissance !

Grindet. — Grâce à vous, j'aurai connu les joies du paradis. Je crois en Dieu !

(*Entre Périsson père, vêtu d'un tablier de jardinier et Périsson fils, fuyant devant le revenant.*)

Etienne. — Papa !

Périsson, *père, se jetant aux genoux de son fils.* — Pardon, Etienne, pardon ! Le baccalauréat, c'est moi qui m'y présenterai !

(*Par le couloir, entrent l'inspecteur général et l'inspecteur d'Académie, couvrant leurs nudités, l'un dans une couverture qui l'enveloppe, l'autre avec une carte géographique.*)

Chabert, *éperdu, il se précipite au-devant des deux arrivants.* — Monsieur l'Inspecteur général... Monsieur l'Inspecteur.. Je suis atterré...

L'inspecteur général. — Pourquoi donc ? Je vous assure que nous avons vécu des jours exquis, des heures prodigieuses.

L'inspecteur d'académie, *à Valentin.* — Prodigieuses !

L'inspecteur général. — Je puis vous assurer que, désormais, Jules Verne et la comtesse de Ségur remplaceront aux programmes des lycées Racine et Corneille.

Chabert. — Messieurs ! Messieurs ! Qu'allez-vous faire ? Je vous en supplie, reprenez-vous ! Cette aventure que vous venez de vivre, vous allez l'oublier parce qu'il faut l'oublier ! Elle n'aura été qu'une illusion heureusement dissipée !

Valentin. — Ce n'est pas d'illusion qu'il s'agit, mais d'un trou dans le mur, d'une brèche éternellement béante.

L'inspecteur général. — C'est ça ! Très bien ! Une brèche... une échappée en plein ciel.

(*Les élèves, revenus en scène, se massent sur l'escalier.*)

Sylvie *et tous les élèves.* — En plein ciel !

Chabert. — Messieurs ! Messieurs ! Je vous en conjure, pensez aux périls où la vérité peut engager la vérité ! La raison, Messieurs, la logique...

Chœur de toute l'assistance

C'est nous les petits oiseaux
Cui cui cui cui cui cui
Les maths, le latin, la philo
Et les parents et leur bachot
On s'en tape sur le jabot
Cui cui cui cui cui cui

Chabert

Ah ! dis-moi bel oiseau, bel oiseau sans souci
Et en philosophie
Combien que le prof' t'a mis ?

Le chœur

Un zéro grand comme ton cul
Pauvre cloche, pauvre cloche
Un zéro grand comme ton cul
Pauvre cloche où en es-tu ?

RIDEAU

LA CRITIQUE

ROBERT KEMP : J'écoute rire.

« J'attendais que cette volière fût une volière poétique. M. Marcel Aymé aurait pu le vouloir. Il s'est méfié du lyrisme. Il est resté dans le style du vaudeville. Peut-être a-t-il négligé une chance.

« *Les Oiseaux de lune* sont, je le crains, une pièce négligée. Le dialogue va comme on le pousse. M. Marcel Aymé vous a cloué et raboté cela un peu n'importe comment. Cela tient. Donc la matière est bonne. Mais ce n'est pas de l'ouvrage fin.

« Devant cet art-là je ne me sens pas chez moi. Je me force. Je me guinde. J'écoute rire. »

(R. K., *Le Monde.*)

•

GABRIEL MARCEL : Un divertissement.

« La nouvelle pièce de M. Marcel Aymé semble bien devoir être le succès le plus retentissant de l'année, et je dois convenir que j'ai beaucoup ri aux *Oiseaux de lune.* Mais, chose étrange, si la pièce est irrésistible, elle n'est pas convaincante.

« Je ne vise nullement son caractère fantasmagorique qui ne me gêne nullement. Je veux dire seulement que cela ne signifie rien. C'est un divertissement, rien de plus...

« Le rôle de Mme Bobignot a été tenu à merveille par Mme Barbulée qui tranche sur l'ensemble d'une interprétation, à vrai dire, plutot terne. »

(G. M., *Les Nouvelles Littéraires.*)

•

J.-J. GAUTIER : Une énorme saveur.

« Conte philosophique, bouffonnerie poétique... on vole avec lui dans la féerie, alors qu'on se croit encore entre les façades des maisons de la ville, piétinant dans les rangs de tant d'imbéciles... nos semblables. D'ailleurs, Marcel Aymé sait les faire parler comme personne. Il s'est délecté à écouter leur langage et il nous restitue allégrement les idioties que nous proférons tous les jours, avec une fidélité caricaturale qui nous met en joie.

« Le ton sérieux, grave, de ces propos, de ces clichés, de ces lieux communs gigantesques, de ces monstrueuses âneries leur donne une énorme saveur.

« *Les Oiseaux de lune* abondent en trouvailles drolatiques, en mots divertissants. Les fantaisies et la cocasserie chères à Marcel Aymé s'y retrouvent à chaque scène.

« Quelques coupures dissiperaient sans nul doute une certaine impression de monotonie... regrettable.

« Excellents tous les comédiens... »

(J.-J. G., *Le Figaro.*)

•

MORVAN LEBESQUE : Pas de repos.

« Il est certain que *Les Oiseaux de lune* sont bien écrits. Parfois même le texte s'enrichit de formules heureuses et substantielles. Il me semble pourtant que cette bonne écriture ne suffit pas à un tel sujet qui exigeait le langage poétique, ce langage qui convient aujourd'hui si bien au théâtre.

« Un autre manque d'audace évident se décèle d'ailleurs dans les conclusions que M. Aymé a données à son histoire. Il y avait une grande tragédie comique à écrire...

« ... A tout le moins, c'est bien certainement l'une des comédies les plus aimables et les plus plaisantes de la saison, un spectacle gracieux et drôle, infiniment recommandable.

(M. L., *Carrefour.*)

•

XXX : Les cartons d'Aristophane.

« Evidemment Marcel Aymé n'a rien inventé, on avait déjà fait ça. La nouveauté n'est ici que très relative. De cette idée poétique et comique qui était dans les cartons depuis Aristophane, il a tiré un peu de poésie, ce qu'on pourrait appeler de la poésie au troisième degré (c'est-à-dire, s'il s'agissait de café, la deuxième repassade).

« On peut dire aussi que ces *Oiseaux de lune* sont à *Intermezzo,* qu'ils rappellent, comme le verre au cristal. Il faut avaler, goûter ça comme un bonbon, qui tient quelquefois du chewing-gum. »

(*Les Lettres Françaises.*)

•

PIERRE MARCABRU : Un rire « en dedans ».

« *Ces Oiseaux de lune* plaisent parce qu'ils se moquent de l'Univers humain avec une ironie tout animale, parce qu'ils ne manifestent aucun respect humain.

« Chacun sait que les chats rient « en dedans » d'une manière fort sardonique. Ainsi les textes de Marcel Aymé rient « en dedans ». Cette indifférence que manifeste la pièce pour tout ce qui n'est pas disposé à la distraire lui donne une indépendance de ton tout à fait exceptionnelle dans le théâtre français contemporain. *Les Oiseaux de lune* sont une œuvre écrite, semble-t-il, par plaisir. »

(P. M., *Arts.*)

•

JACQUES LEMARCHAND : Du meilleur Aymé.

« Avec *Les Oiseaux de lune,* Marcel Aymé nous donne au théâtre l'exact équivalent de ses brefs contes fantastiques... Marcel Aymé jouait toute la partie des *Oiseaux de lune* dans le premier quart d'heure de sa comédie. Il l'a jouée et il l'a gagnée avec une merveilleuse aisance...

« Le sujet a dès son départ la simplicité énorme et l'absurdité convaincante des meilleurs contes de Marcel Aymé.

« C'est très amusant. C'est d'une fantaisie légère, rapide et de vraie qualité où la répétition même des effets est une source de comique. »

(J. L., *Le Figaro Littéraire.*)

BILLETS DOUX

Pièce en un acte de Claude des PRESLES

★

PERSONNAGES

MARTINE, soubrette
VOIX DE COLIN
BRAS DU CHEVALIER
VOIX DU COMTE

★

La scène se passe au XVIIIe *siècle.*
Le décor représente une antichambre Louis XV.
Au fond, une porte au milieu de deux fenêtres.
Côté jardin, la porte de l'appartement du comte et un bureau avec de quoi écrire.
Côté cour, la porte de l'appartement de la comtesse et, devant la fenêtre, une table avec les reliefs d'un somptueux repas et un livre ouvert dans lequel il y a un pli.

Au lever du rideau, Martine est en scène et retient la porte du fond contre des poussées extérieures.

VOIX DE COLIN. — Martine, ma douce, ma tendre, mon oiseau, ma biquette !

MARTINE, *qui a réussi à fermer la porte.* — Ouf ! N'en jetez plus, monsieur le Portant-Beau, le polisson, le gaillard, le trousseur de jupons, le...

VOIX DE COLIN. — Si l'on peut dire, Martine ! Tu sais que je n'aime que toi !

MARTINE. — Depuis combien de temps ?

VOIX DE COLIN. — ... et il n'est d'autre jupon dont je rêve que du tien.

MARTINE. — Depuis combien de temps ?

VOIX DE COLIN. — Mais... depuis que je te connais.

MARTINE. — Cela ne fait pas belle lurette ! Lutineur, gredin, voleur, main vagabonde !

VOIX DE COLIN. — Méchante !... Ma main est vagabonde, dis-tu ? Quelle exagération ! Ce n'est que pour essayer de t'oublier... et je n'y arrive pas.

MARTINE. — S'il y a quelque chose qui m'étonne...

VOIX DE COLIN. — Quoi donc, ma Martine ?

MARTINE. — ... c'est que tu puisses encore te souvenir, sans te tromper, pour qui tu soupires !

VOIX DE COLIN. — Oh ! cela m'est impossible à oublier !

MARTINE. — Dame ! en soupirant pour tout une chacune, point d'erreur possible !

VOIX DE COLIN. — ... et tes charmes incomparables...

MARTINE, *l'interrompant.* — Hé ! incomparables !... Certes, ce sont probablement les seuls, à cinq lieues à la ronde, que vous ne connaissiez que par l'imaginative... (*En aparté.*) D'où son assiduité...

VOIX DE COLIN. — Aussi bien, je me désespère à force d'en rêver. (*Il essaye d'ouvrir la porte.*)

MARTINE, *la repoussant.* — Vous avez tout le temps !... Me voilà prévenue, « homme de peu », comme dit le chevalier. (*Elle parvient à fermer la porte.*) Vous ne rêvez que de ce que vous ne pouvez toucher !

VOIX DE COLIN. — Dame !... (*Apparemment désespéré.*) J'en meurs.

MARTINE. — Allez chercher ailleurs médication plus accessible pour votre maladie très commune.

VOIX DE COLIN. — Tu me désespères.

MARTINE. — Tiens ! Tu ne meurs déjà plus ?... (*Soupçonneuse.*) A quel jupon songez-vous déjà pour noyer votre chagrin ?... (*Silence, elle s'approche de la porte.*) Colin !... Colin !... (*Tout contre.*) Colin !... (*Elle ouvre la porte et regarde.*) Parti ! Oh ! le rustre !... Il appelle cela m'aimer et ne peut soupirer devant ma porte close plus de temps qu'il n'en faut pour casser les œufs d'une omelette. (*Soupir.*) Ah ! nous sommes bien nanties avec ce gibier-là qui ne se nourrit que de solidités, s'enfuit lorsqu'on les fait attendre... et... quand on les leur a données. Le chevalier, heureusement, met dans ses civilités plus de considérations, et ses soupirs ont des nuances que ce rustre de Colin ne peut même soupçonner... Quelle délicatesse et quelle onctuosité !... Ah ! la cour ! Quelle école pour faire sa cour ! (*Rêveuse.*) ... il y a péché et péché... Mais ce filet semble bien fin pour le poisson frétillant que je suis... L'appât est bien ten-

du, et je n'ai jamais vu pêcheur y mettre tant de formes... Après tout, si je veux qu'on me pêche, moi! Le printemps est si beau, et puisque j'ai le choix de l'hameçon, je préfère l'épée à la livrée... Que dois-je conclure de mes goûts ? Ne suis-je pas née de pareil choix ? Le mien ne m'est-il pas dicté par un souvenir ? Quels regrets que ma mère ne soit plus là pour me donner, à ce sujet, quelques précisions! (*Soupir.*) Comme le dit monsieur le Comte en soupirant près de son épouse : « Il faut respecter les traditions. » Jetons donc un regard à ce billet que le chevalier m'a glissé ce matin, ici-même. (*Elle sort un billet de son corsage.*) Ah ! il n'y en a pas deux comme lui pour vous pincer la joue en vous murmurant, afin qu'on puisse avoir l'air de ne pas remarquer ce qu'il vous pince, ou vous glisse: « Ne sommes-nous pas bons amis ?... » Ah ! ce sourire tout à l'heure : « Je compte sur toi pour qu'il soit lu par les beaux yeux qui nous ont ensorcelé... » Cher chevalier ! Que vous avez la jambe fine, de beaux yeux et le verbe spirituel !... Et que vous êtes éloquent ! (*Ouvrant le pli.*) Laissons-nous donc convaincre... (*Lisant.*) « Puis-je espérer, ô ma reine ! » (*Elle soupire.*) O ma reine ! « Que vous jetterez, un soir... » (*Elle soupire.*) Un soir... (*Lisant.*) « Un soir de bonheur ineffable, un regard favorable sur le plus fidèle et le plus malheureux de vos esclaves ? » (*Soupir.*) Esclave, esclave à demi !... (*Lisant.*) « Princesse de mes jours et de mes rêves, n'aurez-vous pas pitié d'un cœur qui ne bat que pour vous. » (*Soupir.*) Il est encore plus charmant que je ne pouvais me l'imaginer ! On se fait des idées que l'on trouve toutes dorées et, quelquefois, on s'aperçoit que celles des autres sont encore meilleures... (*Lisant.*) « ... et vous appartient tout entier. » (*Soupir.*) Je crains, hélas ! que l'habitude de la cour ne le fasse quelque peu exagérer. (*Lisant.*) « Votre mépris le tuerait. » Oh ! ce serait là, je crois, le seul crime dont il ne m'absoudrait point... Je ne suis pas meurtrière de tempérament, et même si ce ciel n'est pas éternel, un petit crochet dans les nuages vaut bien le risque d'un peu de purgatoire !... (*Rêveuse, elle glisse le billet dans son sein.*) Si j'en juge aux bénédictions traditionnelles qui ont présidé à l'union (*Montrant successivement les portes de leurs appartements.*) de monsieur le Comte et de madame la Comtesse, ne vaut-il pas mieux respecter des traditions moins solennelles ?... Oh ! le pauvre couple né de la volonté d'un roi (*Chaque fois qu'elle parle du roi, révérence.*) ... qui devrait, pourtant, profiter de sa propre expérience pour ne pas infliger aux autres ce que les raisons d'Etat lui ont imposé ! (*S'asseyant à la place de la comtesse et mimant.*) Pâle et soupirante, grignotante et désabusée, muette, perpétuellement muette et soupirante, rêvant Dieu — ou le diable ! — sait à quoi... sa jolie petite tête toujours frisée et poudrée à souhait, appuyée sur une main mignonne, blanche et frêle, petite main tendue dans le vide pour la joie de personne depuis qu'elle a été donnée de par la volonté du roi à monsieur le Comte. (*Elle se lève.*) Ah ! celui-là ! s'il oublie vite la présence de sa femme, il fait au moins honneur à la table ! (*Elle prend la place du comte et mime.*) Assis confortablement, un pied (au moins) allongé de la plus cavalière façon, il ne fait grâce à aucun des mets, et, les arrosant des vins les plus choisis, s'en régale comme s'il rentrait à chaque fois d'une chasse épuisante. Peut-être est-ce là, en effet, la raison de cet appétit vigoureux ! Toujours gentilhomme jusqu'au bout des ongles, mais, afin de ne point perdre de temps, il ouvre un livre (*Elle le ferme sans y regarder.*) afin de se nourrir l'esprit en même temps que le corps. (*S'installant confortablement.*) Heureusement que le roi se chaut bien de mon établissement ! (*Tirant la missive du chevalier.*) Finissons de déguster à loisir et dans tous ses sous-entendus le poulet du chevalier, si le roi n'y fait pas obstacle. (*Elle le lit attentivement et avec jouissance, s'arrêtant ici et là pour soupirer, rêver et le presser sur son sein. Soudain, elle bondit.*) Quoi ?... « Très chère et belle Comtesse, croyez... » Ah ! le traître, le bandit, le bourreau, le dévergondé, l'impudent libertin !... (*Amère.*) « Ne sommes-nous pas de bons amis ? » Fi donc, monsieur le chevalier! Moi qui me croyais sa reine, sa princesse et tout et tout... et qui ne suis même pas le reste ! (*Se regardant dans la glace.*) Et pourtant, blason et mouches à part, je crois qu'un chevalier pourrait trouver tout aussi bien, chez la Martine que voilà ! (*Elle jette le billet.*) Enfin, moi, je sais rire... En me forçant un peu, peut-être pourrais-je avoir assez d'esprit pour trouver drôle le quiproquo ! (*S'asseyant, triste.*) Mais je ne le trouve pas drôle ! (*Ramassant le billet.*) Et toi, pauvre missive d'amour, puisque tu m'as trompée, je te condamne à ne consoler ni distraire aucun cœur, sous quelque dentelle qu'il batte, et je vais... (*Elle fait le geste de le jeter quand, soudain, elle aperçoit un autre billet qui sort du livre laissé par le comte sur la table. Elle l'en tire.*) Qu'est-ce cela ? Dans le livre auquel on tient tant. (*Commençant à le lire.*) ... Tiens ! tiens !... Monsieur le Comte, ne penseriez-vous pas qu'à la chasse, la bonne chère et... (*Regardant le titre du livre.*) Les « *Contes moraux* » de Marmontel ? Mauvaise cachette, malgré la moralité, monsieur l'hypocrite ! (*Elle examine le billet.*) Pas d'adresse sur ce billet traînant ostensiblement hors d'un livre abandonné sur une table que je... (*Elle se plonge dans la lecture du billet.*) ... que je dois... (*Très intéressée, elle lit.*) « Hélas ! mieux que quiconque, tu sais la pauvre et misérable vie que je mène. » (*Soupirs.*) Hélas ! pauvre monsieur le Comte... Prendre de si bons repas en un aussi beau château, devant une si belle femme qu'il n'aime pas !... (*Lisant.*) « Depuis ce mariage imposé par une décision sans réplique... » (*Soupir.*) Vive le Roi, monsieur le Comte, vive le Roi !... « mieux que quiconque. » (*Illumination soudaine.*) Mieux que quiconque... Ah ! oui, je le sais bien ! (*Elle presse le billet sur son sein.*) Mieux que quiconque !... Mon Dieu, pincez-moi ! (*Au ciel.*) Oh pardon ! Est-ce que je rêve ? (*Elle se verse un verre de vin et le boit.*) Ah ! non... et c'est merveille! (*Elle lit.*) « Puisque tu es la confidente de mon malheur, et pire, de mon ennui en cette si lourde vie, comprends ce que je souffre, alors que je pourrais jouir de tous les dons de la vie qui s'offrent à moi, à portée de la main. » (*Soupir.*) ... à portée de la main ! (*Elle fait un pas vers la porte du comte, ouvrant les bras.*) A portée de la main ! (*Elle lit, tout bas.*) Oh !... non.. oui... Oh ! Dieu !... « Il ne m'est pas possible de lutter plus longtemps... » Naturellement, et moi non plus... « Ton origine, ta pauvreté m'importent peu. Je suis noble, je suis riche et je t'enlève vers un nid d'amour... » Un nid d'amour ! Comme cela est bien dit ! (*Lisant.*) « inaccessible. Sois prête ce soir. » Ce soir !... Et mon linge, mon Dieu ! Que faire ? (*Lisant.*) « Sois prête ce soir à onze heures, nous partirons. » Incroyable ! Non, ce n'est pas possible !... Pas possible !... Pas possible ?... Pourquoi cela ? Ce billet qui dépassait outrageusement de ce livre moral, c'est bien une idée de... A qui était-il destiné ? Qui donc pouvait le rencontrer ? Pas madame la Comtesse ! S'il était à une autre que... (*Geste sur sa poitrine.*) destiné ! Oh ! il était trop important pour qu'on le laissât traîner ainsi ! Lorsque monsieur le Comte s'est levé de table, il a posé son livre et m'a regardée... Je suis sûre qu'il m'a regardée... spécialement. Ce billet,

(*Elle le glisse dans son sein.*) si je ne l'ai pas vu plus tôt, c'est qu'alors m'égarait une autre missive. (*Geste de colère.*) Mais, qu'est un petit chevalier, aux mollets de coq, auprès d'un gaillard comme monsieur le Comte? Quel bel homme tout de même! Et comme il sait bien dire les choses !... Pour un chasseur !... On doit bien être heureuse de... (*Coup de sonnette triste.*) ... à moins que le simple mot « devoir » en retire tout le sel. (*Fausse sortie vers l'appartement de la comtesse.*) La pauvre ! Ce sel qui m'est offert... Peut-être le petit chevalier... (*Elle ramasse le billet de celui-ci, le défroisse, le ferme, hésite, murmure un peu triste.*) Le gentil petit chevalier... (*Elle secoue les épaules, entre chez la comtesse, le temps de lui remettre un billet.*)

(*Un temps.*)

(*Martine reparaît, regarde derrière elle, par la porte entrebâillée.*)

Elle l'a ouvert... elle le lit... (*Joyeuse.*) Elle le froisse, elle le jette. (*Elle clôt complètement la porte.*) Ah! le petit chevalier, vous respecterez les femmes que nous sommes. Martine, tu es une hypocrite, car s'il n'avait tenu qu'à toi... Oh ! peu me chaut, après tout, monsieur le Comte... (*Coup de sonnette vigoureux.*) Ah ! mon Dieu... (*Elle va vers la porte.*) Chevalier, mon cœur avait failli vous choisir... (*Arrangement de bouclettes ; elle hausse les épaules et pénètre chez le comte.*)

VOIX DU COMTE. — Mes « Contes moraux » de Marmontel !

MARTINE. — Tout de suite, monsieur le Comte !

VOIX DU COMTE. — Sur la table !

MARTINE, *le prend et, badine.* — Du calme, monsieur le Comte, du calme ! (*Elle tire de son sein le billet du comte, le met dans le livre et disparaît chez le comte.*)

(*Un temps.*)

VOIX DU COMTE. — Porte-le tout de suite !

MARTINE, *tenant le billet, reparaît, joyeuse.* — Pour vous servir, monsieur le Comte ! (*Elle regarde l'adresse.*) Oh! ça..., elle est forte! Inimaginable..., mais vraie !... Quelle race d'hommes est-ce que cela ? Ma mère, pourquoi m'avoir appris à lire ! Maudites soient vos idées de grandeur, celles qui, hélas ! m'ont probablement fait naître... et m'ont fait croire ce que je lisais ! Point besoin d'idées maintenant pour croire ce que je lis là ! A Clorinde, cette oie blanche, plate, au cheveu rare, et dont le seul talent est de pâlement pirouetter sur une scène pour faire tirer la langue à tous ces beaux messieurs, ces reluqueurs ! Oh ! monsieur le Comte, n'avez-vous pas honte ? Tromper Madame après quelques mois de mariage. Madame qui soupire honnêtement dans son boudoir, et, par-dessus le marché, avec une coryphée, une tourneuse de têtes qui montre le peu qu'elle a à toute une salle d'hommes qui ont payé pour cela. Pouah !... (*Elle s'installe au petit bureau et tout en écrivant.*) Voilà, monsieur le Comte, une réponse — chassez, battez ! — qui va vous faire passer le goût des « Contes moraux » de Marmontel... de l'Académie française !... « Impossible, cher Comte, je dîne avec un oncle de Saint-Flour. Clorinde. »

(*Elle commence à plier la réponse. Coup de sonnette de la comtesse, Martine met le pli dans son sein et disparaît.*)

LA VOIX DE MARTINE. — Bien, madame la Comtesse !

(*Elle rentre en scène.*)

MARTINE. — Les femmes sont des monstres d'hypocrisie ! Il faut reconnaître que les hommes ont bien des excuses de tromper leurs épouses. Qu'ils soient mariés ou non, courtisans ou militaires, ils auraient bien tort de résister à leurs penchants ! Pourquoi hésiteraient-ils à désirer ce qu'ils n'ont pas, et ne demanderaient-ils pas ce qu'on leur donne si facilement ! (*Geste à gauche.*) On attend le chevalier. (*Geste à droite.*) On me demande les *Contes moraux* de Marmontel... Il faudra que je les lise, ces contes ; ça m'a tout l'air d'un livre de recettes autant que d'une boîte aux lettres... Le chevalier ici, la coryphée là... Et moi, alors ?... avec mes mignardises rentrées, je resterai au milieu de ce salon solitaire, aux portes pleines de roucoulement ? Que nenni, ma foi ! (*On frappe à la porte.*) Oh ! Colin, palsambleu, allez au diable !

(*Elle entrouvre la porte, le bras du chevalier apparaît par l'entrebâillement ; vérifiant par la fente de la porte entr'ouverte :*)

Vous!... (*Le repoussant.*) Fuyez, monsieur le Chevalier, fuyez! On est fort en colère après vous... Non, non, on ne vous attend pas! Et le plus sage est d'aller faire la cour ailleurs (*Elle referme la porte.*) Ouf ! Et d'un !... Maintenant, monsieur le Comte, que je vous porte la réponse de votre haridelle dégingandée. (*Elle tire la réponse de son sein.*) La main qui vous la remet est celle de votre très dévouée servante ! (*Révérence ironique : elle frappe chez le comte.*)

VOIX DU COMTE. — Qu'est-ce ?

MARTINE, *discrète.* — Une réponse...

VOIX DU COMTE. — Ah ! c'est toi, Martine ! Entre donc !

(*Martine entre chez le comte. La scène est vide. On frappe à la porte du fond. Puis retentit un bruit de vaisselle cassée chez le comte. Un temps. On frappe de nouveau à la porte.*)

MARTINE, *reparaissant et soupirant.* — Ça, c'est un homme ! Il n'a pas bronché ! Seulement... (*Geste de casser quelque chose par terre.*) Que l'amour est chose légère ! (*On frappe de nouveau à la porte du fond.*) Qu'est-ce ?

VOIX DE COLIN. — C'est moi, Martine, ma biquette, mon sucre, ma... (*Il a commencé à ouvrir la porte.*)

MARTINE, *l'interrompant en la refermant.* — Point ! Votre biquette en sucre a d'autres chats à fouetter ! (*A elle-même.*) A propos, non, hélas ! je n'en ai point ! (*A Colin.*) Attendez là, coquin ! Il me faut aller de ce pas chez madame la Comtesse pour lui annoncer que monsieur le Comte soupera ce soir chez son épouse... Quel métier me fait-on faire là, mon Dieu !

VOIX DE COLIN. — Ma Martine... belle et douce !

MARTINE. — Taisez-vous, monsieur l'homme ! Point d'enjoleries ! (*Soupirant.*) Hélas ! ce n'est point nécessaire. (*Geste de révolte vers la porte.*) Et d'abord, je ne suis pas votre Martine ! (*En aparté.*) Pas encore !

VOIX DE COLIN. — Ma toute belle, ma gironde, mon sucre de pomme, ma...

MARTINE, *avant de disparaître chez la comtesse, retenant encore la porte du fond dont le bouton tourne et qui va s'ouvrir.* — Peut-être..., mais ne l'écris pas... ou bien n'oublie pas de mettre l'adresse! (*Elle court vers la porte de l'appartement de la comtesse.*)

Pendant qu'elle disparaît, la porte du fond s'ouvre lentement et tombe le

RIDEAU

THÉATRE ET DÉCENTRALISATION

par Morvan Lebesque

En cette période de l'année où l'activité dramatique abandonne Paris au profit de la province, il nous a paru opportun d'offrir à nos lecteurs les extraits d'une conférence sur la décentralisation théâtrale prononcée récemment par notre collaborateur Morvan Lebesque devant les Amis de la Comédie de Provence, à Aix-en-Provence.
Nous remercions Morvan Lebesque et René Lafforgue, animateur de la Comédie de Provence, de nous avoir donné l'occasion de présenter un texte riche d'enseignement pour tous ceux qui s'intéressent à la vie du théâtre dans la France entière.

A. C.

Nous savons que la France est un grand corps aux extrémités froides : le sang y circule mal parce que le cœur est hypertrophié... Que peu à peu Paris-capitale ait absorbé les énergies de la nation, c'est un fait, il avait bien certainement des raisons de se produire et nous n'y pouvons rien. Cette centralisation excessive de la France a eu, dans le domaine du Théâtre, des effets désastreux. Le Théâtre n'est pas la Littérature : il vit dans le temps, il progresse à une allure rapide et il ne se satisfait pas de l'effort individuel. N'importe quel écrivain peut résider en province, envoyer ses manuscrits à Paris, s'y faire lire et répandre : aucun auteur de théâtre, aucun acteur ne possèdent ce pouvoir de dédoublement. Le Théâtre ne peut vivre et n'atteindre à l'universel qu'à travers l'aventure parisienne. Il ne le pouvait du moins, jusqu'au jour où naquirent ces entreprises, les Centres Dramatiques de Province.

On racontait qu'il existait naguère à Morlaix, en Bretagne, un petit magasin de modes, justement, qui avait pour enseigne *A l'instar de Paris*. Comme il était logé dans une impasse, la propriétaire avait été obligée d'accrocher dans la rue voisine un panneau indicateur. Une flèche et ces mots : « *Entrée de l'Instar* ». L'histoire est probablement trop belle pour être vraie ; et pourtant cette impasse, ce panneau, voilà à peu près l'image d'une province qui se contenterait de recevoir avec retard les modes de Paris.

Il existe aujourd'hui cinq Centres Dramatiques en France et leur succès suffit à nous prouver que leur institution répondait à une nécessité. Je vais, pour vous prouver cela, vous raconter une histoire vraie : l'histoire de la ville du Mans, une ville où nous étions, mes camarades et moi, il n'y a pas huit jours. En fait de théâtre, la ville du Mans possédait un Opéra Municipal où ne venaient plus jouer que des tournées parfois très secondaires. Lorsque, en 1949, Hubert Gignoux fut nommé à la direction du Centre Dramatique de l'Ouest, il s'adressa à la ville et lui demanda de lui louer le théâtre quatre soirs dans l'année. On lui fit des conditions qui équivalaient à un refus et il dut se rabattre sur une petite salle de 250 places qui s'appelait la Salle des Concerts ; là, il produisit son premier spectacle : *Le Baladin du Monde Occidental*, de Synge, devant vingt spectateurs.

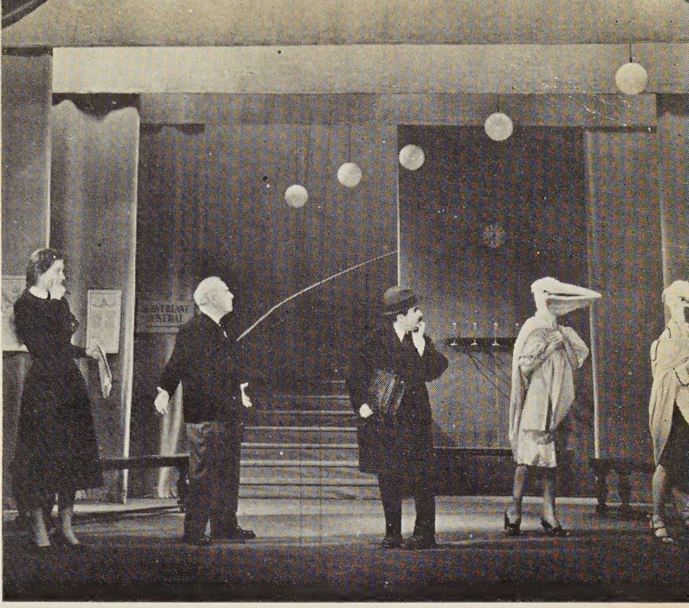
Aujourd'hui, le problème du nombre des spectateurs au Mans demeure aussi difficile, voire insoluble, mais c'est en sens contraire. Aujourd'hui, lorsque Gignoux va jouer au Mans, il donne deux représentations devant des salles combles en laissant une centaine de spectateurs à la porte. Il y a quelques semaines, cela donna lieu, figurez-vous, à une espèce d'émeute. Eh bien ! si je vous raconte cette histoire, ce n'est pas pour vous expliquer comment, en cinq ans, le Centre de l'Ouest a gagné au Mans des milliers de spectateurs ; ce n'est pas pour vous dire comment, accessoirement, de cette petite Salle des Concerts, il a fait un théâtre vivant ; et ce n'est pas davantage pour insister sur le fait qu'il a obtenu tout cela en jouant non pas *Tire au Flanc* ou les *Gaîtés de l'Escadron*, mais Molière, Shakespeare, Beaumarchais, Giraudoux, Ben Jonson et Strindberg. C'est simplement pour vous mettre au courant de ceci : il y avait au Mans, une ville comme beaucoup de villes de France, plusieurs milliers d'hommes et de femmes, surtout des jeunes, qui aimaient le Théâtre, qui avaient besoin de Théâtre et qui ne le savaient même pas avant la venue de Gignoux et de son Centre.

Car *ils ne le savaient même pas*. Voyez-vous, tant que je vivrai, je n'oublierai jamais deux mots dont l'un m'a été rapporté, l'autre dit à moi-même. Un jour, à la Ricamarie, la banlieue minière de Saint-Etienne, un ouvrier mineur de soixante ans, un de ces hommes pour lesquels l'Art n'existe pas et n'a jamais existé, car on leur a toute leur vie caché qu'il existait, car on leur a menti par omission toute leur vie et volé, oui, volé tout ce qui pouvait embellir leur existence — cet homme donc, ce vieil ouvrier des mines, s'en vint trouver Dasté après une représentation de la Comédie de Saint-Etienne et lui dit : « C'est trop beau pour nous, monsieur Dasté. Un jour, vous nous quitterez. » Et le second mot qui m'a été dit à moi-même, le voici. Au lendemain des premières représentations du T. N. P. de Vilar, à Suresnes, je fondais avec quelques spectateurs l'Association des Amis du Théâtre Populaire. Notre premier adhérent fut un employé de la mairie de Suresnes, un homme de quarante ans qui venait de voir *Le Cid* et *Mère Courage* et qui me dit : « Ah ! Monsieur ! J'ai quarante ans, et je ne savais pas encore qu'il y avait ça dans la vie. »

Eh bien ! les habitants du Mans ne savaient pas qu'il y avait *ça* dans la vie. Ils ignoraient comme des millions d'autres Français les joies que peut donner le beau théâtre, et pourquoi ? Les uns parce qu'ils étaient pauvres, les autres tout simplement parce qu'ils vivaient en province.

Conquérir un public, promouvoir le théâtre, familiariser des comédiens avec la Province, voilà une partie de la besogne des Centres. J'ose prétendre qu'il en est une autre et non la moindre : découvrir des auteurs et créer, si possible, un *style dramatique* en rapport avec la région où l'on travaille.





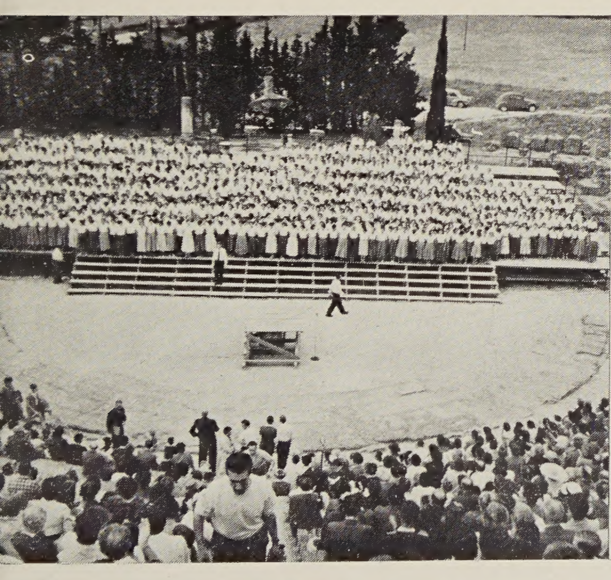
cques DUBY, Jacques RISPAL, Daniel GOLDENBERG
RIN : « *Des plumes !... Des vraies plumes !... Au secours !...* »

Françoise RASQUIN, Camille GUERINI, Jacques RISPAL, Gisèle TOURET, Jacqueline DANNO
CHABERT : « *Misérables ! Flanquer à mes filles des têtes de pélican.* »

Quelques scènes de « LES OISEAUX DE LUNE »

VAISON-LA-ROMAINE RENAIT AUTOUR DE SON THÉATRE

SPECTACLES DE PARIS





est remarquable de voir se développer rapidement, dans la vieille du Vaucluse, le succès des manifestations théâtrales et lyriques té. Retenons cette année la création des *Cavaliers*, adaptés RISTOPHANE par Bernard ZIMMER ; l'intérêt suscité par cette pièce n humour très actuel — et le public par ses rires prouvait que traits passaient la rampe — mérite de retenir l'attention d'une ne parisienne; beaucoup plus d'ailleurs que *Le Capitaine Fanfaron* ris dans le même festival. Retenons aussi cette extraordinaire lisation des *Choralies à cœur joie*. En 1953, 1.300 choristes dont étrangers. Cette année 3.000 choristes dont 500 étrangers. Pendant t jours, alternance du classique et du folklorique avec cette usante soirée où toute la population participa en costumes d'époque à la « Veillée romaine ».

Méprisant les contingences sociales des saisons théâtrales, la Compagnie Pierre et Georges PEYROU s'est manifestée en plein mois d'août au Théâtre de Poche en créant *La Mandragore* de Nicolas MACHIAVEL.
Cette comédie que l'auteur du *Prince* a écrite pour les Médicis et non pour le public a été adaptée intelligemment par M. d'AVENEL. Les jeunes comédiens et comédiennes Laurence MERCIER, Jacqueline MORESCO, France DAUBREY, Yves DUCHATEAU, Jean TOLZAC et Georges PEYROU (ce dernier responsable de la mise en scène et brillant LIGURIO), malgré quelques défauts... et un manque de moyens très visible, sont tous à féliciter pour leur courage et pour leur foi.

l'Avant-Scène

JOURNAL DU THEATRE

Directeur général : Robert CHANDEAU

DANS LES NUMEROS RECENTS

Liste complète des 135 numéros sur demande

LA MAISON DE LA NUIT (Th. Maulnier). *(épuisé)*.
LES HUSSARDS (P.-A. Bréal).
CRIME PARFAIT (F. Knott) *(épuisé)*.
LA REINE BLANCHE (Barillet et Grédy).
L'ENGRENAGE (J.-P. Sartre).
LA MATINEE D'UN HOMME DE LETTRES, (Tchekhov).
LES QUATRE VERITES (M. Aymé). *(épuisé)*.
LA FABLE DU SECRET BIEN GARDE (Alejandro Casona) *(épuisé)*.
HAMLET DE TARASCON (J. Canolle).
L'HUITRE ET LA PERLE (W. Saroyan).
LE VOYAGEUR (M. Druon).
ZAMORE (G. Neveux).
LA MEUNIERE D'ARCOS (A. Casona).
UN NOMME JUDAS (Cl.-A. Puget et P. Bost)
UN FACHEUX ETAT D'ESPRIT (Cl.-A. Puget).
YERMA (Federico Garcia Lorca).
PORTRAIT DE FAMILLE (P. Gilson et N. Frank).
RESPONSABILITE LIMITEE (R. Hossein).
LE FANTOME (Cl. Santelli) *(épuisé)*.
LES TROIS SŒURS (Tchekhov) *(épuisé)*.
LA BANDE A BONNOT (H.-Fr. Rey) *(épuisé)*.
IL EST IMPORTANT D'ETRE AIME (O. Wilde. Adaptation de Jean Anouilh et Claude Vincent) *(épuisé)*.
CECILE OU L'ECOLE DES PERES (J. Anouilh).
L'ECOLE DES VEUVES (J. Cocteau).
PRINTEMPS PERDUS (P. Vendenberghe) *(épuisé)*.
LE PING-PONG (A. Adamov) *(épuisé)*.
UN CAS INTERESSANT (Dino Buzzati, adaptation française d'Albert Camus).
LA RAISON DES AUTRES (L. Pirandello).
BELLAVITA (L. Pirandello).
LA CONDITION HUMAINE (A. Malraux. Adaptation théâtrale de Thierry Maulnier).
LA MOUETTE (A.-P. Tchekhov).
LA MORT DE MAXIMILIEN D'AUTRICHE (J. Perret).
LA FLEUR A LA BOUCHE (A. Pirandello).
LES FIANCES DE LA SEINE (Morvan Lebesque).
A SON IMAGE (P. Lescure).
LA DEMANDE EN MARIAGE (A.-P. Tchekhov).
ELISABETH, LA FEMME SANS HOMME (André Josset).
LE MEDECIN DE CUCUGNAN (Max Rouquette).
LES SORCIERES DE SALEM (Arthur Miller. Adaptation française de Marcel Aymé).
LIEN DE SANG (Ramon del Valle Inclan).
LE PAVILLON DES ENFANTS (J. Sarment).
LE COLLIER DE JADE (J. Sarment).
LA MANIERE FORTE (Jacques Deval).
MATINEE DE SOLEIL (Serafin et Joaquin Alvarez Quintero).
LE PRINCE D'EGYPTE (Christofer Fry).
LES PETITES TETES (Max Régnier).
L'ETERNEL MARI (J. Mauclair, d'après Dostoïewski).
LE CHIEN DU JARDINIER (G. Neveux, d'après Lope de Vega).
SYSTEME DEUX (G. Neveux).
UNE LETTRE PERDUE (Ion Luca Caragiale).
UN MONSIEUR QUI ATTEND (Emlyn Williams. Adaptation André Roussin).
JUDAS (Marcel Pagnol).
EST-IL BON ? EST-IL MECHANT ? (Diderot).
LE VEUF (Carmontelle).
LE SEDUCTEUR (Dieggo Fabbri).
LA CORDE POUR TE PENDRE (Fr. Valmain, d'après Pierre Mac-Orlan).
CHARMANTE SOIREE (J. Deval).
JULES (P.-A. Bréal).
L'EVENTAIL DE LADY WINDERMERE (O. Wide).
LE PARIA (Strindberg).
L'OMBRE DU CAVALIER (A. Husson).
HIVER (J. Tardieu).
ENTRE CHIEN ET LOUP (G. Araut).
JE SUIS SEULE CE SOIR (A.-P. Antoine).
MINUIT EN PLEIN JOUR (M. Arnaud).
COMME AVANT, MIEUX QU'AVANT (L. Pirandello).
L'ETAU (A. Pirandello).
A LA MONNAIE DU PAPE (L. Velle).
LES SERMENTS INDISCRETS (Marivaux).
LA NAVETTE (H. Becque).
PREMIER AMOUR (A. Josset).
EL PELELE (Enrique Suarez de Deza).

Envoi franco contre dix timbres à 15 francs par numéro

Dans notre numéro 136 :

TEMOIN A CHARGE, d'Agatha CHRISTIE

et dans notre numéro 137 :

LE MAL COURT, d'AUDIBERTI

ABONNEMENT ANNUEL (23 numéros, 50 pièces)
France et Union Française (couverture cartonnée) . . . . **2.600 fr.**
Autres pays : l'équivalent de 3.200 francs français
réglables par chèque libellé dans la monnaie nationale
ENVOYEZ LE MONTANT DES ABONNEMENTS A :
L'AVANT-SCENE, 39, rue de Châteaudun, PARIS (IXe)
Téléphone : TRI. 88-78
par chèque, mandat ou C. C. P. PARIS 7353-00
POUR LA BELGIQUE, LE GRAND-DUCHE ET LE CONGO BELGE s'adresser à **M. H. VAN SCHENDEL, 5, rue Brialmont, BRUXELLES**
Abonnement : 390 francs belges C. C. P. 2364-99
POUR LA SUISSE : **Roger HAEFELI, 11 avenue Jolimont, GENEVE**
Abonnement : 40 francs C. C. P. 1.6390
POUR LE MAROC : **LE MEUR, 7 cours Lyautey, Rabat**
C. C. P. Maroc 374-32 Rabat
Tout changement d'adresse doit être accompagné d'une somme de quarante-cinq francs en timbres et d'une bande d'expédition

— Imprimerie Commerciale —
6, r. Gambetta, Le Mans. — 36.219

Prix : 150 francs

Le Directeur-Gérant :
A. SOREL DE NEUFCHATEAU.